

Le Monde Illustré
Album Universel



UNE ELEGANTE PATINEUSE.

No 244

LE

Corset

D & A

La
perfection
unie
au
confort
durable



Ce corset, fait avec tout l'art qui caractérise les D et A, est de coutil anglais, qualité supérieure, — hanches longues — modèle demi-long. — Spécialement recommandé aux personnes de corpulence moyenne ou forte. — Garni de Valenciennes avec insertions en ruban. Blanc ou drab — 18 à 30.

Dans toutes les bonnes maisons.

Nordheimer Piano and Music Co., Ltée

FACTEUR DU

PIANO NORDHEIMER

et seule agence pour la vente des instruments suivants :

Pianos

STEINWAY, New York, KRANICH & BACH, New York,
PRATTE, Montréal, HAINES BROS., New York,
MARSHALL & WENDELL, Albany ; et autres.

Pianos et Pianolas

WEBER, New York, STECK, New York, WHEELOCK, New York,
STUYVESANT, New York.
ÆRIOLA-PIANOLAS, METROSTYLE-PIANOLAS,
ÆOLIANS, ORCHESTRELLES.

ORGUES: Mason & Hamelin et Estey.
BOITES A MUSIQUE REGINA.

Conditions faciles de paiement si on le désire. Pianos et Pianolas à louer. On se charge de l'accord et de la réparation des instruments et nous les prenons aussi en échange. Pianos d'occasion dans tous les prix.

2461 RUE STE-CATHERINE

L. E. N. PRATTE, Gérant.

MONTREAL.



En 1537, le célèbre médecin Ambroise Paré recommandait, pour la guérison des maladies des bronches et des poumons, une application d'huile de térébenthine bouillante à l'estomac et au dos de ses patients.

C'était un traitement héroïque, aussi douloureux qu'inefficace, qui fut vite abandonné.

De nombreux traitements et remèdes furent recommandés depuis ce temps-là, mais sans plus de succès.

Il y a quelques années, un médecin canadien-français, le Dr J. O. Lambert, prépara un remède possédant des propriétés curatives vraiment merveilleuses, et qui attira l'attention de la profession médicale. Ce remède est maintenant universellement connu sous le nom de

Sirop du Dr J. O. Lambert

C'est le remède par excellence pour la guérison prompte et permanente de

Toux, Rhumes, Bronchites, Catarrhe, Asthme, Group, Coqueluche et de la Consommation (dans la première période)

Il soulage, nourrit, fortifie et reconstitue.

Il guérira le rhume le plus léger aussi bien que le cas le plus désespéré. Les milliers de guérisons à son crédit sont la meilleure preuve de son efficacité. Ne négligez pas un rhume, quelque léger qu'il soit.

Employez le Sirop du Dr Lambert au début, donnez-le à vos enfants et recommandez-le à vos amis.

EN VENTE PARTOUT, 35 cts LA GRANDE BOUTEILLE.

Ne demandez pas simplement un sirop pour le rhume ; demandez et exigez qu'on vous donne le Sirop du Dr J. O. Lambert, le vrai spécifique contre toutes les maladies de la gorge, des bronches et des poumons.

La Cie Médicale du Dr Lambert, 2119, Notre-Dame Consultez gratuitement nos médecins spécialistes.

LA DISTINCTION

entre le Baby's Own et tous les autres savons est la qualité tout à fait unique qu'il a de maintenir la douceur de la peau.

La peau si tendre des bébés et des dames lui doit la fraîcheur et le bien-être. Dès qu'on en a fait usage, l'on ne peut plus se passer du

BABY'S OWN SOAP

Notez bien que ces mots: "Baby's Own Soap", sur la boîte ou le savon même, ne sont jamais traduits.

ALBERT SOAPS, Ltd, Mfs,
MONTREAL.



Avis de l'administration.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

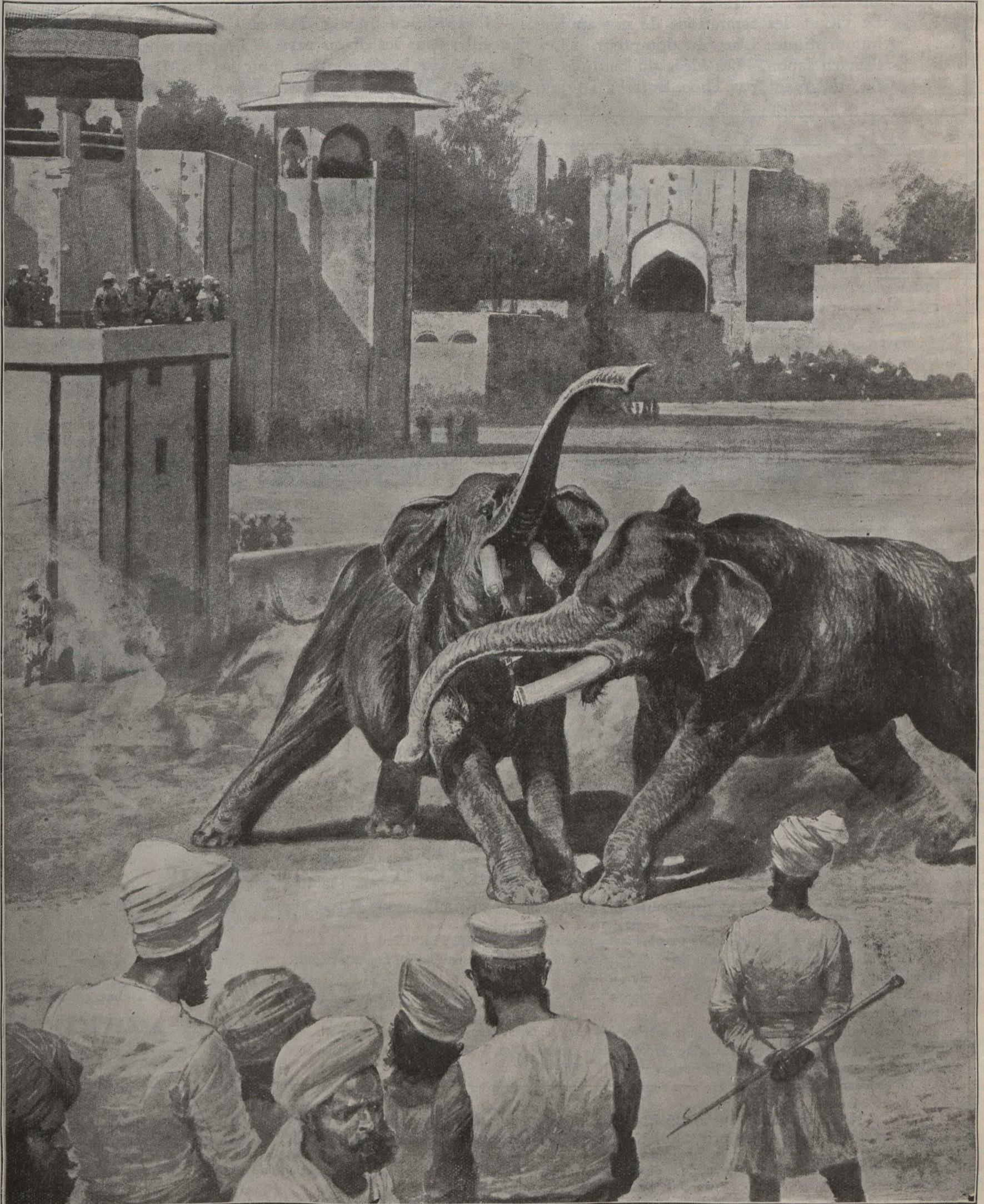
Coin de la rue St-Urbain

Prix de la Revue.

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



LE PASSE-TEMPS DES RAJAHS

Un duel d'éléphants

Au moment où Son A. R. et I. le prince de Galles arrive aux Indes, qui lui réservent une royale réception, il nous a paru intéressant de publier le sensationnel dessin ci-dessus. Fait d'après nature, il donne l'idée exacte d'un passe-temps cher aux princes hindous, qui font combattre des éléphants aux défenses épointées. Il est probable que le prince de Galles assistera prochainement à une de ces gigantesques luttes, tout comme le fit naguère feu le duc de Clarence, son frère.

Dans ce numéro

EN OUTRE DE NOS PAGES HEBDOMADAIRES, A LA RUBRIQUE INVARIABLE, NOS LECTEURS VOUDRONT BIEN LIRE LES PAGES ILLUSTRÉES SUIVANTES :

Planche hors texte : Un duel d'éléphants dans l'Inde.—Abdul-Hamid II, grand chef de l'Islam.—Nouvelle américaine : La fiancée du bandit.—Du progrès de la fabrication des allumettes chimiques au Canada.—La vie et les aspirations de nos apprentis.—L'expédition du duc d'Orléans au Pôle Nord.—Page humoristique : L'art du dompteur.—Les fiançailles dans les divers pays.—Les sports militaires dans l'ancien Japon.—Les idées du marquis de Segonzac sur la pénétration française au Maroc.—Poésies : Le fil d'argent, par Théo. Botrel ; Toujours belle, par M. Ch. d'Agrigent ; Spleen, par Paul Théodore.

Notre nouveau feuilleton

Dès la publication des premières pages de notre nouveau feuilleton "LES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES", nous sommes heureux de voir que ce roman sensationnel plaît à un grand nombre de nos lecteurs.

D'aucuns de ceux-ci, par écrit, nous ont déjà fait part de leur satisfaction à cet égard, et, nous ne doutons pas que le même enthousiasme, pour l'oeuvre fameuse de CONAN DOYLE ne continue de se manifester par la suite. Cela ne nous empêchera pas de satisfaire le goût de ceux de nos lecteurs qui aiment des émotions moins violentes, que celles qui résultent des manoeuvres d'un policier doué d'un courage et d'une ténacité uniques.

C'est dire qu'à côté d'un roman à l'emporte-pièce, nos lecteurs trouveront toujours des pages, où : la quiétude heureuse, l'idylle et mille choses charmantes ont une place tout indiquée.

Du reste, les félicitations que nous recevons quant au choix de nos feuilletons, nous laissent supposer à bon droit que nous avons, sur ce chapitre la note juste, nous nous efforcerons de la conserver, conseillant à nos amis de lire :

"Les aventures de Sherlock Holmes"

Sur lesquelles nous avons dit notre façon de penser dans notre dernier numéro.

Le numéro de Noël 1905 de l'Album Universel

Malgré que nombre de personnes aient manifesté quelque surprise quant à la somme de lecture, quant aux nombreuses illustrations et à la variété que chaque semaine nous offrons au public dans cette revue; comme "noblesse oblige", nous avons tenu à nous surpasser à l'occasion de NOËL. Notre numéro des fêtes de fin d'année sera donc prochainement d'un attrait exceptionnel et nous le recommandons tout spécialement aux amis des choses de la pensée et de l'art, dans ce qu'elles ont de bon et de sain.

Nous espérons, que le public canadien-français, réserve, d'ores et déjà, un bon accueil au

Numéro de Noël de l'Album Universel

qui, en outre de pages superbes, comportera des suppléments gratuits d'une réelle valeur.

Notre concours littéraire—\$25 en or

Ouvert dans notre numéro du 28 octobre 1905, sera clos le 15 janvier 1906

Peuvent prendre part au concours tous les lecteurs de L'ALBUM UNIVERSEL.

Le nom et l'adresse de l'auteur devront accompagner le manuscrit, dans tous les cas, et surtout, si ce dernier devait être signé d'un pseudonyme.

Nos prix seront décernés tous les trois mois aux deux meilleurs manuscrits inédits, en prose, de deux cents lignes d'imprimé, qui nous seront adressés par nos lecteurs.

La rédaction se réserve le droit de retoucher les manuscrits et d'en publier, même avant la clôture du concours auquel tous participeront. Insérés ou non, les manuscrits ne seront jamais rendus : C'est-à-dire que nous recommandons aux auteurs de vouloir bien ne nous envoyer que des manuscrits dont ils auront gardé la copie.

Ce concours ouvert le 28 octobre sera fermé le 15 janvier 1906, et les noms des lauréats incessamment publiés après cette date.

Nos prix sont : 1^{er} prix, \$15 EN OR, qui seront versés au gagnant par le caissier de l'Album Universel.
2^e prix, \$10 EN OR, qui seront versés au gagnant par le caissier de l'Album Universel.

AVIS.—Prière de mentionner la rubrique du concours sur l'enveloppe d'envoi, adressée à la rédaction de l'ALBUM UNIVERSEL.

Paraitront prochainement : Oxford, la plus vieille université anglaise.

Les zouaves pontificaux du Canada, avec double page illustrée.

Les visions de Narcisse (nouvelle du concours littéraire de l'Album Universel.)



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



SON premier bal !

En même temps qu'éclate la soudaine floraison blanche des chrysanthèmes dans les serres, comme un hymne à la vie au seuil de l'hiver, qui déjà pèse sur toutes choses, nos jeunes débutantes, parées de blanc, avec dans les cheveux une fleur de neige, envahissent les salons, ces autres serres chaudes, où la vie mondaine demande à se claquemurer pour un temps chaque année pour se soustraire à l'ennui de la triste (?) saison et aussi peut-être pour se renouveler.

Ces gracieux bataillons de fillettes timides, un peu gauches, très curieuses, que l'on voit entrer pour la première fois en tremblant dans la salle inondée de lumière du bal de décembre, et qui en sortent, fatiguées sans doute, très lasses, mais l'air et l'oeil conquérants, ces gracieux bataillons, dis-je, formeront l'état-major du prochain carnaval.

Pauvres petites débutantes, je ne sais pas pourquoi je sens l'irrésistible besoin de les plaindre ! Ai-je tort ? Peut-être.

Avouez cependant qu'un "début" n'est pas une mince affaire et que si c'est "un jeu d'enfant" il réclame de la jeune fille que sa mère veut "produire dans le monde" un courage indomptable, une santé à toute épreuve, une patience de sainte et une activité inlassable. Le moment venu, les "invitations" classées par ordre de dates, d'heures et de lieux, c'est la course énervante chez la modiste, le couturier, dans les grands magasins ; c'est la chasse aux colifichets, rubans, gants et fleurs ; on va, vient, rentre, sort, revient et cela par tous les temps : au soleil, à la pluie, à la neige, attrapant un rhume par ci par là ; ne trouvant guère le temps de manger, oubliant de dormir pour penser à ce qu'il faudra faire le lendemain, tâchant de ne rien oublier.

Enfin, l'heure est venue ! Il faut être prête à temps ! Mademoiselle se livre aux mains de sa "bonne", la maman faisant les cents pas pour se rendre utile. Et la toilette, qui n'arrive pas ! Modistes de malheur ! Elles n'en font jamais d'autres !

"Passez-moi le fer à friser — mon miroir — mes cheveux sont-ils bien ? Vite mon chapeau. On sonne, c'est peut-être ma toilette ? — Non ? Pristi, c'est énervant à la fin, j'arriverai trop tard, c'est certain — Oh, ces modistes, toutes pareilles !"

La toilette se poursuit ainsi, "elle" l'oeil mauvais, le geste impatient ; les "autres" occupées, fiévreuses, essoufflées...

La maman — "Surtout ma fille sois prudente ; ne te fatigue pas et évite les courants d'air..."

Elle — "Mes gants..."

La maman — "...C'est si dangereux... Enfin, la voilà ! vite... tu n'as pas de temps à perdre..."

Un quart d'heure après, rouge, la figure congestionnée, la taille prise dans un étai, épuisée, la jeune fille débutante, "ravissante" dans sa toilette blanche, est prête à partir...

—Ma robe ne te semble pas un peu trop échan-crée, dis, maman... ?

—Laisse donc, ta deuxième robe de bal le sera bien davantage et tu ne songeras pas à t'en plaindre...

Elle part, emportée par le tourbillon, qui l'a bien prise et ne la lâchera plus !

Rentrée à quatre heures — oh ! le joli bal — levée à midi, elle s'habillera à la hâte, mangera une orange et boira une tasse de thé et en route... chez les "choses", qui donnent un lunch à une heure. Elle est un peu en retard, mais heureusement elle n'est pas la seule. A quatre heures une visite à faire chez madame X... qui donne un bal la semaine prochaine ; à cinq heures un "thé" la réclame ; un autre "thé" à sept heures — ce qu'elles en boivent du thé — à neuf heures une soirée musicale chez les R. S. V. P. où l'on danse jusqu'à 3 heures a. m...

Quelle délicieuse journée ! Et ce sera à recommencer demain et les jours suivants...

Pauvres débutantes, décidément je les plains et beaucoup.

* * *

En Angleterre les choses ne vont pas comme sur roulettes pour le gouvernement Balfour. Une mutinerie s'est déclarée dans les rangs ministériels et le premier ministre réalise qu'il lui est désormais impossible de faire observer la discipline. Les élections approchent et l'opposition est depuis longtemps partie en campagne, tandis que Don Quichotte-Chamberlain achève de démolir tous les moulins à vent que M. Balfour et ses partisans ont érigés sur le sol libre-échangiste de la Grande Bretagne. Le premier ministre songe à user d'une petite ruse, qui a déjà servi à d'autres partis politiques et fait un appel au peuple, comptant rallier les lâcheurs et éviter ainsi la défaite.

Inutile, ses jours sont comptés. Mais dans la grande bataille, qui va s'engager, bien des intérêts divers seront en jeu et le Canada, s'il ne veut pas servir de tampon entre des forces hostiles, ferait bien d'avoir l'oeil ouvert. Ses avances et son inqualifiable prétention ont déjà suffisamment démontré que l'on s'occupait beaucoup trop de nous de l'autre côté de l'océan et pas pour le bon motif.

* * *

En Russie la situation semble tout à fait désespérée. Un déchaînement d'atrocités sans nom prouve que les assassins ne prennent guère de repos et il est certain qu'ils auront avant peu terminé leur triste besogne. Avec la chute de Sébastopol des rebelles s'ouvrent le dernier chassant la révolution fin est proles autorités plus opposer aux hordes naires et de-ci auront entale, pour y renouveler là, sous les fenêtres du palais des Romanoff, leur horrible débauche de pillage et de meurtre.



Le comte Léon Tolstoï, réformateur et romancier, qui a été l'âme de la révolution actuelle en Russie.

Et alors... alors le peuple russe aura enfin acquis la liberté et il aura le droit de crier : Vive la République !

* * *

Depuis l'imbroglio de 1901 l'on n'avait pas entendu parler du Grand Turc ! Voilà qu'il s'amène encore une fois au premier plan de la scène internationale, où le mélodrame voisine de ce temps-ci avec la tragédie et la comédie-bouffe, faisant son petit matamore et glissant un oeil dans la coulisse, d'où le grand régisseur Guillaume d'Allemagne dirige la représentation. Pour la deuxième fois en quatre ans les grandes puissances ont entrepris de mettre à la raison le farouche Sultan en massant une flotte à l'entrée du Bosphore, mais Abdul-Hamid ne s'inquiète guère de ce déploiement traditionnel de forces militaires et en vrai barbare qu'il est, sachant qu'il a sous la main des otages précieux qui répondront des audaces des européens, le Sultan s'applique à savoir, comme toujours, bien prendre les choses.

Ce nouveau conflit tient à l'oppression musulmane contre les populations de la Macédoine, que des luttes intestines, des rivalités acharnées ont excédées : Grecs et Bulgares, Serbes et Roumains se disputent une prédominance, qu'ils ne sont ni les uns ni les autres en état de défendre, recherchant l'intervention des grandes puissances pour rétablir l'ordre. Or ces dissensions font précisément le jeu du Sultan qui frappe dans le tas, sous prétexte de sauvegarder ses intérêts et, armée de ce prétexte, la Sublime Porte en profite pour différer indéfiniment les réformes imposées par l'Europe. Celle-ci s'est fâchée à la fin et les canons de sa flotte alliée menacent aujourd'hui la capitale de la Turquie. Le Sultan cédera-t-il encore cette fois, ou, comptant sur l'appui non déguisé de l'Allemagne, acceptera-t-il le défi que lui portent la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie et l'Italie coalisées ? Nous le saurons demain.

La perspective d'une démonstration navale au Bosphore et d'un bombardement de Constantinople se corse d'un intérêt exceptionnellement piquant du fait que le commandant de la station navale de Constantinople n'est autre que Pierre Loti, le fameux littérateur français, qui n'a pas abandonné pour l'art son métier de matelot, qu'il estime peut-être davantage depuis qu'il lui a permis de voyager aux quatre coins du monde. En arrivant au Bosphore la flotte internationale, qui est ancrée en vue de Mytilène, passera sous le commandement de Pierre Loti et si le canon tonne, si la mitraille parle, c'est lui, l'académicien français qui aura l'honneur de tirer le premier coup sur les blanches coupes des fameuses mosquées que le "poète-matelot" a si bien peintes dans ses livres.

* * *

"M. Henry White, ambassadeur des Etats-Unis à Rome, a été nommé pour représenter le gouvernement américain à la conférence d'Algéciras."

C'est ainsi qu'une laconique dépêche nous apprend que le gouvernement de la doctrine Munroe prendra part à la conférence internationale du Maroc, où seules la France, l'Allemagne et l'Angleterre — y compris peut-être le Maroc — sont immédiatement concernées à la solution d'une épineuse question de frontière et de police, susceptible tout au plus d'intéresser les petits yankees, qui apprennent la géographie aux écoles publiques. Ma foi j'avoue cependant que, pour ma part, je n'eusse pas été tranquille si la grand pacificateur de Portsmouth n'avait pas pris les mesures nécessaires de mettre à la raison ces entêtés d'européens et les empêcher de se prendre à la gorge.

Il est en effet impossible, en dépit des précautions prises pour les défigurer, de se méprendre sur les attitudes respectives des grandes puissances, qui se réunissent à Algéciras cette semaine pour débattre en commun la question du Maroc. C'est une partie décisive pour l'Angleterre et l'Allemagne et peut-être aussi pour la France et si, comme on le dit, la guerre est inéluctable le "casus belli", si redouté et soigneusement attendu, ne tardera pas se manifester. L'Allemagne veut la guerre, c'est certain, et elle s'est, d'un autre côté, trop aventurée dans cette affaire pour pouvoir reculer honorablement au moment psychologique. Quant à l'Angleterre elle a passé avec la France des engagements qui ne laissent guère de doute sur ses desseins belliqueux, et la France se trouvera ainsi fatalement entraînée dans une guerre anglo-allemande. Ce serait donc la guerre, la guerre universelle, la guerre avant le printemps prochain, c'est-à-dire l'Allemagne vaincue sur mer, anéantie dans sa puissance navale, se ruant sur la France, dont elle dévastera le littoral, avant que l'Angleterre ait eu le temps de voler au secours de son alliée.

Il est à souhaiter que la diplomatie américaine finisse par conjurer une aussi terrible calamité.

* * *

Voici que des savants (ces gens-là ont parfois des idées rares) se sont demandé quelle somme a coûté, à combien est revenue la découverte de l'Amérique. Voici à coup sûr une question inattendue.

A force de fouiller les archives de Gênes, on a trouvé enfin la réponse.

Christophe Colomb, du moins on le prétend, aurait touché un traitement évalué, en monnaie italienne, à 1,600 livres par an, soit \$250. Les deux capitaines qui l'accompagnaient reçurent 200 livres (à peu près \$40).

Les marins avaient chacun 12 livres par mois (\$2). Les frais de l'armement de la flotille furent de 14,000 livres (\$2,800). Au total les dépenses de l'expédition qui découvrit l'Amérique n'auraient pas dépassé 36,000 livres (\$6,000).

Evidemment ce ne sont pas les plus grandes découvertes qui coûtent le plus.

A. BEAUCHAMP.



Echos de la semaine

21 novembre — ETRANGER — Une taxe de 60 millions de marcs et une autre de 40 millions sont imposées sur la bière et le tabac en Allemagne afin de défrayer les exigences du budget de l'armée et de la marine.

— Deux croiseurs américains sont dirigés sur St Domingue, où l'on craint un soulèvement général.

INTERIEUR — Un paquebot norvégien, le "Turbin", coule près de Black Ledge, dans le Nouvelle-Ecosse et l'équipage composé de 16 hommes a péri.

— Un train express du Pacifique Canadien saute en bas de la voie à Napitae, à 68 milles à l'ouest de North Bay.

— Le gouvernement canadien propose d'établir un service de transport de marchandises entre le Canada et la Nouvelle Zélande.

— Une grève de débardeurs se déclare à Saint-Jean, N. B.

— "L'Angola" de la ligne Elder-Dempster, en route pour Cuba, s'échoue dans le fleuve St Laurent, en face de la Longue-Pointe.

— Le pilote Lachance, qui était en charge du "Bavarian" lorsque celui-ci s'échoua sur le rocher à Wyerock, est seul tenu responsable de l'accident, et la cour de vice-amirauté frappe de nullité le certificat du pilote pour un an.

22 novembre — ETRANGER — On annonce de St Pétersbourg que les autorités du gouvernement ont résolu d'accorder le suffrage universel avec scrutin secret en Russie.

— Dix mille cosaques marchent sur St Pétersbourg dans le but de délivrer le Tsar que l'on dit être prisonnier des juifs.

— Le Sultan de Turquie refuse de satisfaire aux demandes des Puissances et la flotte internationale reçoit l'ordre de se tenir prête à prendre la mer.

— On mande de Washington que le président Castro est disposé à reprendre les négociations.

INTERIEUR — Le parti libéral remporte trois comtés et les conservateurs un aux élections partielles fédérales qui ont eu lieu aujourd'hui.

Les élections générales de la province de Saskatchewan sont fixées au 13 décembre.

23 novembre — ETRANGER — Le congrès des Zemstvos, à Moscou, se déclare prêt à supporter le gouvernement si celui-ci consent à remplir les promesses contenues dans le manifeste impérial.

— Cinq hommes sont tués au cours d'une collision entre deux trains de marchandises sur le chemin de fer Baltimore et Ohio à Albion, Indiana.

— On mande de Londres que le premier ministre Balfour veut précipiter les événements et fera un appel au peuple sur la question de tarif en Angleterre.

— Une guerre de tarif se déclare entre les deux grandes lignes de marine marchande allemandes, la North German Lloyd et la Hambourg-Américaine.

— Sept mille ouvriers de la fabrique de charpentes de fer Post & McCord, à New-York, sont en grève et plusieurs industries secondaires sont menacées d'être obligées de fermer les portes de leurs usines.

INTERIEUR — Un incendie considérable détruit un édifice occupé par plusieurs établissements de commerce Place Youville, à Montréal.

— Une dépêche de Winnipeg annonce que huit mille sacs de farine seront expédiés au Japon cet automne.

— Le docteur Chs A. E. Harris d'Ottawa, vient d'être nommé membre de l'académie Royale de musique de Londres.

— D'après les rapports du gouvernement le nombre des castors augmente considérablement au Nord-Ouest.

— Les sauvages du Yukon qui se considéraient en guerre avec les blancs depuis l'arrivée de ceux-ci dans la région en 1897, ont consenti à déclarer la paix et à enterrer la hache de guerre.

— Le bulletin du département de l'agriculture pour l'année 1905, dit que la récolte dans la province de Québec a été meilleure qu'en 1904.

— Le reste de la garnison d'Halifax s'embarque sur le "Dominion" pour retourner en Angleterre.

24 novembre — ETRANGER — Un vote de non confiance dans le gouvernement russe est adopté par le congrès des Zemstvos à Moscou.

— Un forcené tue sa femme et ses cinq enfants dans un moment d'ivresse, à Independence, Iowa.

— Le Sultan de Turquie résiste aux Puissances et la flotte internationale quitte le Pirée pour aller bloquer le Bosphore.

— Dans une suprême tentative pour recouvrer leur liberté cinq détenus au pénitencier de l'Etat du Missouri, à Jefferson City, aux Etats-Unis, font sauter à la dynamite la porte de leur prison, tuent deux gardes et ne se rendent qu'après une lutte acharnée avec des policiers.

— Une dépêche de St Pétersbourg annonce que les équipages de la flotte de la mer Noire se sont révoltés, qu'une partie de la garnison de Sébastopol s'est mutinée et que le chef d'état-major a été massacré.

INTERIEUR — Madame Archambault, la mère de Mgr Archambault, évêque de Joliette, est décédée à Montréal à l'âge de 78 ans et 11 mois.

— Le "Lake Champlain" est le dernier transatlantique à remonter le St Laurent à cette saison.

— Le voilier "Columbia", pris par la tempête à la Baie Fortune, Terre-Neuve, périt corps et biens.



Le monument Gladstone qui vient d'être érigé à Londres, à la mémoire du grand homme d'Etat Anglais.

— Une enquête commerciale révèle l'existence de soixante-dix "trusts" à Toronto.

— Une veine d'argent mesurant un mille et demi a été trouvée dans la mine Montana au Yukon, et les autorités assurent que le minéral représente une valeur de douze millions de dollars.

— A cause de la situation politique en Russie les communications postales du Canada avec ce pays sont devenues très incertaines et en certains cas impossibles.

25 novembre — ETRANGER — Sébastopol est tombée aux mains des révoltés et on craint une révolte générale des troupes en Russie.

— Un steamer japonais le "Ikuta", vient en collision avec le steamer "Fukura", au large de Matsure, et sombre avec une partie de son équipage.

— Le roi et la reine de Norvège font leur entrée à Christiania, au milieu des acclamations de la foule.

— La Russie et le Japon échangent les traités de paix.

INTERIEUR — Mgr Laflamme, chargé par le gouvernement de faire un examen des chutes Niagara, vient de faire rapport dans lequel il démon-

tre que la part des eaux qui appartient au Canada dans les chutes Niagara ne sera pas diminuée par l'action de la nature.

26 novembre — ETRANGER — Quinze personnes sont tuées et trente blessées dans une collision de chemin de fer à Lincoln, Mass., aux Etats-Unis.

— Une autre collision se produit entre deux trains de fret à South Waterloo, Maine, et trois employés sont tués.

— Le Sultan demande à faire un compromis avec les ambassadeurs des grandes puissances au sujet du contrôle financier de la Macédoine, mais les ambassadeurs refusent de discuter le sujet.

— La flotte internationale est arrivée à l'île Mytilène, en Turquie.

INTERIEUR — Un soldat de la garnison de la citadelle à Québec, John Berey, tue un de ses compagnons d'armes, Thomas Hall, en lui tirant un coup de revolver dans la tête.

27 novembre — ETRANGER — Sébastopol est sous la dénomination des rebelles et les autorités russes sont obligées d'accepter leurs conditions.

— Le roi Haakon prête serment de protéger la constitution de la Norvège.

— Il est sérieusement question que la Catalogne se sépare de l'Espagne.

— Cinq cents européens de la flotte internationale débarquent à Mytilène en Turquie et s'emparent des douanes et des édifices publics.

— On craint une autre grève générale en Russie.

INTERIEUR — Sarah Bernhardt est arrivée à Montréal, où elle donnera une série de huit représentations au Théâtre Français.

— Par un vote unanime du conseil de ville, l'offre du millionnaire Carnegie au sujet d'une bibliothèque publique à Montréal, est refusée.

28 novembre — ETRANGER — Les autorités russes ont décidé de combattre les révoltés de Sébastopol, où tous les équipages de la flotte se sont mutinés, après avoir massacré leurs officiers.

— On mande de Tokio que la peste fait des ravages au Japon.

— Une terrible tempête passe sur les grands lacs et plusieurs navires sont perdus.

— Le gouvernement autrichien promet d'établir le suffrage universel dans l'empire.

INTERIEUR — La grève des débardeurs de St Jean, N. B., est terminée.

— On signale plusieurs cas de picote dans la province d'Ontario.

29 novembre — ETRANGER — Les matelots révoltés de la flotte de la mer Noire bombardent Sébastopol, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Schmidt. Sept des vaisseaux rebelles sont coulés par les canons des forts et le lieutenant Schmidt est mortellement blessé. La moitié de la ville est démolie.

— Il est fortement rumeur que le Tsar songe à renvoyer le comte de Witte à cause de l'augmentation des désordres intérieurs en Russie.

— Dix navires périssent pendant une tempête sur le lac Supérieur et onze personnes ont perdu la vie.

— La loi martiale est abolie au Japon.

— Richard A. McCurdy, le président de la compagnie d'assurance Mutual de New-York, fort compromis par les accusations faites contre lui au cours de l'enquête des assurances, donne sa démission.

— On mande de Vienne que le Sultan de Turquie a décidé d'accepter les conditions des puissances quant au contrôle de la Macédoine.

— Gronny Doggins, la femme la plus vieille du monde, vient de mourir à Gainsville, en Georgie, à l'âge de 123 ans.

— Des gisements d'or d'une richesse inouïe sont découverts au détroit de Magellan.

— Un puits à pétrole fait explosion à Humble, Texas, donnant l'illusion d'un véritable volcan, projetant au loin des masses de terre enduites de pétrole enflammé, des pierres rougies à blanc, etc.

INTERIEUR — On annonce que le chemin de fer de la Rive Sud ainsi que le Quebec Southern ont été achetés pour le compte de la compagnie Delaware and Hudson de New-York.



ABDUL-HAMID II
Sultan de Turquie

Abdul-Hamid, le grand chef de l'Islam

POUR une fois le concert européen est à peu près d'accord pour faire rendre gorge au Grand-Turc et une démonstration navale au Bosphore est en train de s'effectuer, en raison du refus

cause la crainte perpétuelle ou vit Abdul-Hamid d'être assassiné; aussi surveille-t-il lui-même les gardes chargés d'assurer la sécurité de sa personne. Lourde charge, en vérité! Outre les fonctionnaires militaires, il y a encore une vingtaine de tufankdjis (fusiliers) albanais postés dans une pièce voisine.

Quelqu'un désire-t-il parler à un fonctionnaire du palais: il lui faut d'abord faire passer son nom au secrétaire, qui donne au concierge l'autorisation de le laisser pénétrer. Cette permission une fois accordée, le visiteur est suivi, jusqu'aux appartements du fonctionnaire, par un agent secret qui attend à la porte pendant toute la durée de l'entretien et accompagne le visiteur au retour jusqu'à ce qu'il soit sorti. Souvent on fouille l'arrivant et, s'il est trouvé porteur d'un revolver, arme pourtant indispensable en Turquie, il ne saurait s'en tirer à moins d'un mois de prison, compliqué de la bastonnade. Malgré cela, le palais impérial est encore surveillé par un corps de cent cinquante gardes de nuit (bekdjis) qui font toute la nuit des patrouilles dans les jardins. Dans les bâtiments, les tufankdjis albanais montent la garde, et le harem est placé sous l'oeil vigilant des eunuques.

* * *

Nous avons dit que le sultan se levait à huit heures. Il revêt alors un costume du matin, de couleur sombre. Ce n'est que dans les circonstances officielles qu'il endosse la stambouline, la redingote turque, ou un uniforme militaire, suivant le cas. Quand il a terminé ses dévotions, on lui apporte un déjeuner, invariablement composé de café, de beurre et d'oeufs. Le café est du moka et lui est envoyé par le chérif de la Mecque. Immédiatement après, le chambellan de service présente les papiers que lui a transmis le premier secrétaire. Ce sont les nominations, les promotions, les brevets, etc. Puis, viennent les rapports des différentes commissions spéciales nommées par le sultan. Le chambellan en donne un résumé succinct, que Abdul-Hamid fait suivre de la formule habituelle de consécration: Tradé-Adme (j'ai ordonné). On examine alors les traductions des télégrammes expédiés par les ambassadeurs ottomans de différentes cours d'Europe. Mais, le plus curieux, c'est l'étude à laquelle on procède, à cette occasion, des communications faites par certains "attachés" du monde diplomatique à Péra, sur les faits et gestes de leurs ambassadeurs. Tout ce travail, si considérable qu'il paraîsse, ne prend pas plus d'une heure et demie. Quelquefois, le sultan accorde à quelques visiteurs des audiences particulières ou envoie aux autres ses "salutations impériales", et on atteint ainsi l'heure du second déjeuner: onze heures et demie. Ce repas, qui commence invariablement par un bouillon extrêmement épais et fort, est suivi d'une douzaine de plats. Mais ici se place un singulier cérémonial. La nourriture du sultan est préparée par un cuisinier spécial, sous la surveillance d'un fonctionnaire non moins spécial, un certain Osman-

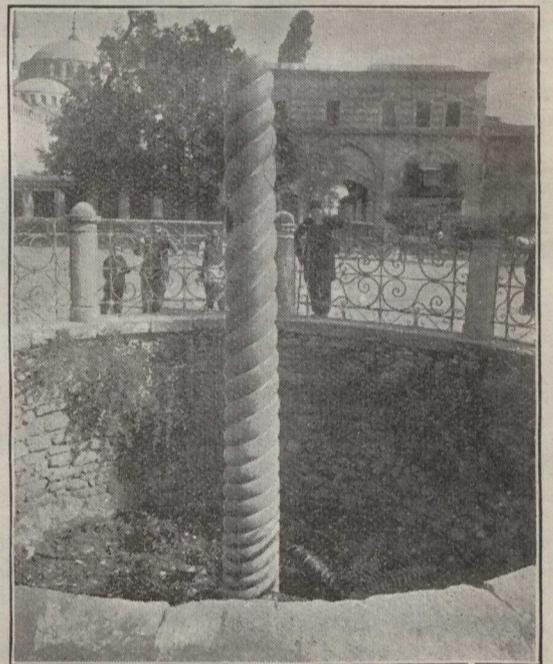
Bey qu'il ne faut pas confondre — comme cela a d'ailleurs été fait — avec Osman-Pacha, le héros de Plevna. Ce fonctionnaire scelle les couvercles des plats et ces sceaux sont brisés en présence du sultan. Un autre fonctionnaire, le Chesnigi Caski, goûte alors les plats pour s'assurer qu'ils ne sont



La mosquée de Homadié à Constantinople, où le sultan assiste pieusement, chaque vendredi, aux cérémonies du Selamlik.

pas empoisonnés. Quand le sultan reçoit à sa table des ambassadeurs étrangers, le même cérémonial s'accomplit, mais hors de la présence des convives.

Le déjeuner se compose d'une douzaine de plats dont le sultan mange quelques bouchées, montrant



La colonne du serpent au milieu de l'hippodrome, à Constantinople.

sa prédilection pour de petits gâteaux nommés beureks et pour le pilag national. Il prend ensuite son café et fume une cigarette du merveilleux tabac de Baffra, qui est cultivé et préparé spécialement pour lui.

(La suite à la page 1012)

de la Turquie d'ouvrir la Macédoine au contrôle financier de l'Europe. Déjà l'île Mytilène, située en avant-poste à l'entrée du détroit des Dardanelles, est au pouvoir de la flotte internationale, dont les canons menaceront Constantinople demain, à moins que le Sultan Abdul Hamid, ne cède aux représentations des puissances et à leurs pressantes instances, ce qui, entre nous, est plus que probable et plus conforme en tout cas aux convictions diplomatiques du grand chef de l'Islam.

Quoiqu'il en soit, grâce aux événements de la semaine dernière, le Grand-Turc est pour l'heure un personnage très considérable, dont on s'occupe beaucoup, et nos lecteurs nous souront gré de publier à leur intention une page très intéressante sur la vie intime de ce monarque tout puissant, dont l'existence reste fermée aux yeux des chrétiens, mais dont on a fini par pénétrer le mystère d'une façon définitive.

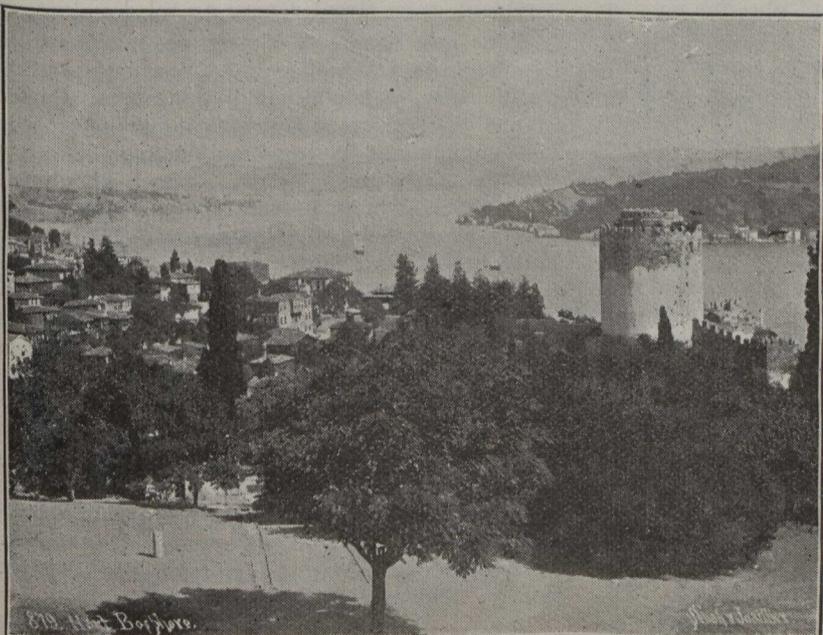
Le Sultan chez lui

Ce n'est jamais avant l'aube qu'Effendimiz (le sultan) se prépare à dormir; et à huit heures du

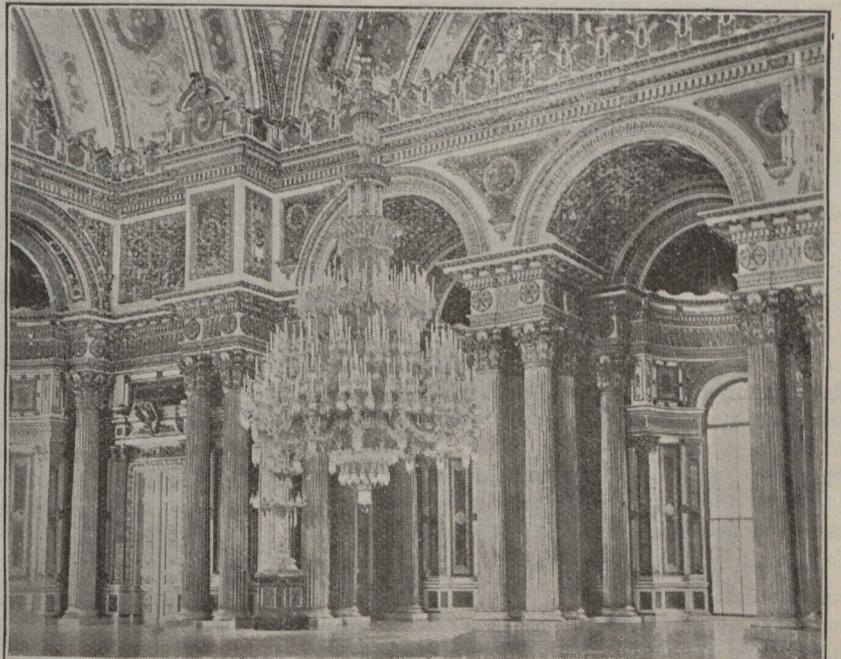


Menuisier turc faisant de la mosaïque.

matin, il est debout. Mais, pendant toute la nuit, ce n'a été qu'un long va-et-vient à travers ses appartements. Tantôt c'est un rapport de police urgent qui doit lui être présenté; tantôt c'est un fonctionnaire, chargé d'une enquête confidentielle, qui vient rendre compte d'une mission. Si, par hasard, le sultan est maître de son temps, c'est pour l'employer à lire un roman de Xavier de Montépin, de Fortuné du Boisgobey ou de Pierre Zaccane: non pas le premier roman venu, mais une histoire dans laquelle criminels et policiers luttent d'artifices et de ruses. Ces longues veillées ont pour



Une vue du Bosphore. A droite, l'une des tours de Roumeli Hissar.

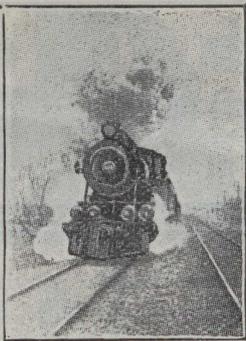


La salle du trône du Palais de Dolmabahçeh, à Constantinople.

La fiancée

du bandit

(NOUVELLE AMÉRICAINE)



ILS s'étaient connus sur les bancs d'un collège de province, en France, là précisément où l'olivier ne poussant plus, le touriste s'aperçoit qu'il parcourt un pays aux variations climatiques parfois assez prononcées. A quoi bon, du reste, citer le nom de la ville et mille petits détails qui n'intéresseraient guère le lecteur. Qu'il lui suffise de savoir que leurs études secondaires terminées, Paul Vignal et Lucien d'Harcourt après mille instances auprès de leurs parents étaient venus se fixer à Paris, l'un pour y mener la vie d'artiste-peintre, l'autre pour s'initier aux mystères chers aux disciples de Thémis. Les deux amis ayant été élevés ensemble, ayant partagé bien souvent leur humble goûter de demi-pensionnaires et pris part à maintes escapades qui, à l'occasion, leur valaient quelques coups de férule de la part d'un frère des Ecoles Chrétiennes chargé de leur éducation primaire, à l'encontre de bien d'autres, n'avaient pas cessé leur commerce d'intimité dès leur arrivée à Paris. On peut même dire que Paul et Lucien vivaient ensemble dans la capitale. Chaque jour, ainsi que s'ils eussent été frères, ils se contaient les multiples incidents de leur vie de provinciaux transplantés en pleine ville-lumière. Et, entre deux pipes, c'étaient de longues conversations, de naïfs aveux qu'ils se faisaient : tantôt au sujet d'une bonne fortune, tantôt au sujet de projets plus ou moins mirifiques. Or, ces braves garçons, qui abordaient le monde au commencement d'un siècle où tout y semble bouleversé, où : trains, paquebots, sous-marins, dirigeables se disputent l'espace, ces deux braves garçons par une brumeuse journée d'automne de l'année

allant de l'est à l'ouest. Que le voyage durerait au moins quatre ans, et que, Dieu aidant, il procurerait une incalculable somme de gloire et de savoir aux deux entreprenants jeunes gens. Du reste, ils étaient amplement munis de lettres les recommandant auprès des représentants officiels du gouvernement français, partout où ils se proposaient de passer. Ce ne fut pas cependant sans un peu d'émotion qu'après avoir traversé la campagne normande, toujours si attrayante, si poétique, avec ses horizons estompés de bleu et ses petites rivières serpentant au milieu de vergers incomparables, les deux amis arrivèrent au Havre où les attendait un énorme transatlantique tout frais sorti des chantiers.

De la traversée nous ne dirons que peu de chose elle fut banale au possible. Six jours après leur départ, les voyageurs atterrissaient à New-York dont les maisons "gratte-ciel" ne plaisent pas toujours. Vite, ils s'empressèrent de quitter la Babylone moderne et d'entreprendre pédestrement l'itinéraire qu'ils s'étaient tracé. Il ne faudrait pas qu'on s'imaginât qu'une telle entreprise était sans ennui, mais comme Paul et Lucien étaient très débrouillards et qu'ils possédaient assez bien la langue anglaise, quelques semaines après leur arrivée en Amérique, et sans grandes difficultés, ils arrivaient à Montréal. Là, dans la métropole canadienne, parmi une population qui parlait leur langue, ils reçurent l'accueil la plus cordial, virent leurs projets dévoilés par la presse aux quatre coins du monde et, l'hiver les y forçant, passèrent quelques joyeuses semaines aux bords du St Laurent. Cependant le fraternel accueil qu'avaient bien voulu leur faire les canadiens-français ne leur faisait point perdre de vue leurs ambitions de globe-trotters. Aussi, dès les premiers jours du printemps suivant, reprirent-ils leur course, allègres et dispos comme ils ne l'avaient jamais été.

Des semaines, des mois, une année presque s'est écoulée et les amis Montréalais de Paul Vignal et de Lucien d'Harcourt, n'avaient plus entendu parler d'eux, lorsque, l'autre jour, la laconique dépêche suivante, publiée dans un journal du soir produisit une émotion aussi intense que sympathique chez les personnes qui naguère avaient eu le plaisir de faire la connaissance des deux Français dont nous entretenons le lecteur. La malencontreuse dépêche à laquelle nous faisons allusion se lisait comme suit :

"Redding, Californie, 11 novembre 1905 — Les deux globe-trotters français Paul Vignal et Lucien d'Harcourt ont été ces jours derniers attaqués par des pillards de trains à cent milles de Sacramento. Un échange de coups de revolver s'en est suivi dans lequel Lucien d'Harcourt fut tué presque instantanément. Son compagnon de voyage quoi que désolé, n'en continuera pas moins sa course autour du globe".

Ceci, ami lecteur, se passait, comme vous le voyez il n'y a pas longtemps et le récit suivant pourra peut-être vous intéresser, d'autant plus que nous en devons les grandes lignes à une toute récente correspondance qu'a bien voulu nous adresser Paul Vignal. Il montrera jusqu'à quel point, dans un pays pourtant très civilisé, un pays où l'apache rouge a disparu pour faire place à l'apache blanc, la ruse, l'astuce et la scélératesse se prêtent un mutuel appui, afin de mettre à mal de paisibles voyageurs. Mais, laissons la parole au survivant de la tragique aventure que nous voulons raconter. C'est tout au plus si nous mettons un peu d'ordre aux notes hâtives qu'il nous a adressées, sous le coup de l'émotion violente que venait de lui causer la mort de son bien-aimé compagnon de route et ami :

"Nous venions de quitter Clear Creek en pleine Californie, la journée était idéalement belle et je m'étais payé le luxe d'une pochade de coin de route, assez réussie. Nous cheminions causant des dernières nouvelles de France et, par parenthèse, du grand mouvement monétaire qui s'accomplit en ce moment sur les différents marchés du monde. Par une corrélation d'idées facile à comprendre, nous en vîmes à nous entretenir de la Californie que nous foulions, et d'où était sortie une si grande partie de cet or qui, actuellement, attise tant de convoitises. Notre sujet ne manquait pas d'une cer-

taine poésie, poésie quasi macabre, dirais-je, car peu de moments se passaient sans, qu'en cours de route, du talon de nos bottes, nous ne remuions quelques bouts de squelettes, seuls restes d'infortunés qui, jadis, il y a quelque quarante ans, étaient venus là sacrifier leur existence, à la recherche de pépites d'or. Et, notre imagination aidant, dans la plaine des environs de Sacramento, nous revoyions dans leurs propres décors les drames sans nom qui ensanglantèrent la terre classique des chercheurs d'or, modernes et infortunés argonautes.

"Bien que nous fussions en novembre, dans ces contrées bénies de Dieu, et où une luxuriante végétation tropicale atténue les rayons d'un soleil brûlant, lorsqu'arriva l'heure de la méridienne, mon camarade de route et votre serviteur éprouvèrent l'impérieux besoin de se désaltérer et de casser une croûte. Précisément, là où le chemin bifurque, à quelques arpents de Garvin, pour se diriger d'un côté vers le nord, de l'autre, franchement vers l'est, nous aperçûmes une sorte de ranch dont les hangars en bois peinturlurés d'un beau rouge nous annoncèrent, tout de suite, la présence d'un bar, tel qu'on en voit dans tout l'ouest américain.

"Quelques minutes après nous nous trouvions attablés non pas devant une omelette au lard comme on en mange dans la banlieue parisienne ni, non plus, devant une absinthe savamment préparée, ainsi que nous avions coutume d'en déguster sur les grands boulevards où nous allions promener nos vingt ans, mais, le couteau en main, nous tranchions dans un saignant rosbif, que devait faire passer plus facilement une bière aussi atroce que son nom.

"Somme toute, ce ne sont pas là des particularités fort intéressantes, mais ce qui l'était pour nous, c'était la tournure désinvolte, les gestes un peu brusques, les traits réguliers et le casque d'or de la belle américaine aux yeux bleus qui nous servait l'élémentaire repas dont je viens de donner



Jenny leur servit un modeste menu

tout le menu. C'était, à n'en pas douter, une de ces filles de pionniers yankees, dont les veines ont un peu de ce sang hardi où se retrouvent les atavismes caractéristiques des races ancestrales d'Europe. Elle s'appelait Jenny et nous l'apprîmes sans façon, entre deux sourires qui nous montrèrent une belle dentition, malheureusement abîmée par quelques dents aurifiées, lesquelles, involontairement, nous firent songer au sol des alentours.

"Bien que servante, Jenny ne manquait pas d'une certaine instruction, nous nous en aperçûmes tout de suite, — je n'ai pas dit éducation. Curieux comme doit l'être tout globe-trotter qui se respecte, nous engageâmes la conversation avec la délurée servante, tandis que le patron — un gros bonhomme aux favoris fauves — servait copieusement un whisky abominable à quelques voyageurs du pays, dont l'aspect était plutôt rébarbatif. Et tout ceci se passait presque en plein soleil, sous une tonnelle californienne qu'encadrait de la vigne sauvage. Dans cet éblouissement de lumière, nos yeux allaient tour à tour du visage riant et moqueur de la belle Jenny aux massifs fleuris du voisinage, où, sur des cactus, des bananiers et des paletuviers, volaient par myriades des papillons multicolores et des colibris éclatants. Le peu d'anglais que nous savions, Lucien et moi, ajouté aux quelques bribes de français que Jenny avait apprises dans une école communale suffirent à défrayer une conversation qui n'avait rien de transcendant.

"De la vieille Californie, nous avions lu jadis des pages enthousiastes, nous connaissions son histoire mieux que notre interlocutrice, aussi, nous gardâmes nous de lui en parler, mais il nous inté-



Nos deux globe-trotters

1903 furent piqués de la tarentule de courir le monde, de se griser de soleil, d'aventures, et de respirer de la liberté à pleins poumons.

Donc, Paul et Lucien que les voyages tentaient au suprême degré, venaient de décider d'embrasser la noble et peu rémunératrice carrière de globe-trotters.

C'étaient deux beaux grands gaillards de vingt-trois et vingt-quatre ans, pleins de vie et d'énergie, et non dépourvus d'une certaine fortune. Grâce, d'un côté à un héritage que venait de faire Paul et de l'autre à la munificence d'une vieille tante qui ne savait rien refuser à son cher neveu Lucien d'Harcourt. Ce qui fut dit fut fait, et comme l'année 1903 touchait à sa fin, les Pandectes furent jetées aux orties et la blouse d'atelier délicatement accrochée dans un placard où commençaient à moisir nombre de toiles un peu criardes.

Enfin, le grand jour arriva. Il va sans dire que les familles des deux globe-trotters n'étaient pas absolument charmées de leur enthousiaste résolution ; mais, somme toute, comme nous vivons dans un siècle où il semble que pour être heureux et avoir quelques connaissances sérieuses, l'homme doive au moins avoir fait le tour de notre planète, on laissa faire nos deux braves garçons.

Guétrés de neuf, sanglés, portant le pantalon bouffant et une vareuse à la russe, un bâton ferré en main, un bérêt sur le chef et au dos un minime, mais combien scientifique baluchon, l'avocat raté et le peintre en rupture de salon, montèrent certain matin dans le rapide de la gare Saint-Lazare. Il était entendu qu'on ferait le tour du monde à pied.

ressait de savoir quelque chose des moeurs actuelles de ce pays. Car, bien que nous fussions armés, non sans appréhension, nous avions oui dire que cette partie de l'Union est infestée de détresseurs de grands chemins, de pillards de trains et autres malandrins de même acabit. Ceci soit dit sans vouloir froisser les américains que, autant que tout autre, je sais être un peuple très policé, très progressif et digne des plus grands éloges. Mais, ce n'est pas impunément qu'une nation compte quatre-vingts millions d'habitants, venus de tous les points du globe pour se disputer les richesses d'un sol incommensurablement riche; aussi ne fûmes nous que peu surpris d'apprendre de Jenny qu'il y avait à peine une semaine, un colporteur syrien avait été assommé non loin de là, histoire de lui voler la petite paccotille qu'il transportait d'un village à l'autre.

"Sans forfanterie, je puis ici déclarer que ni mon ami ni moi n'avions froid aux yeux. Il n'empêche que de tels confidences n'étaient pas faites pour nous rassurer, et nous nous promîmes de multiplier notre vigilance en traversant ce pays encore tout sens dessus dessous, par des milliers de placers abandonnés.

"Comme nous allions quitter le ranch pour reprendre notre route, nous ne fûmes pas peu surpris de voir Jenny, à qui nous venions de donner un généreux pourboire, se diriger vers un groupe d'individus à l'aspect minable et causer à l'un d'eux à voix basse et avec une grande volubilité. Certes, nous disions-nous, la jeune personne est dans les meilleurs termes avec le gigantesque luron auquel elle vient de se confier et, vraiment, il est étrange de voir une jeune fille apparemment recommandable s'entretenir avec un coureur de grands chemins (rien des globe-trotters!) Mais, vous savez l'évidence ne se discute pas et tout s'expliqua lorsqu'un instant après Jenny nous apprit qu'elle venait de dire au revoir à son fiancé qui allait chercher de l'ouvrage à Sacramento. Nous ne pûmes guère la complimenter sur son choix, et pour ma part, je blaguais un peu mon ami qui, quelques instants auparavant, s'était permis un brin de flirt avec l'accorte servante. Cependant, comme nous autres,

français, nous avons toujours quelque peu de poésie qui sommeille en nous, dès que nous eûmes repris notre course, nous commençâmes, Lucien et votre serviteur, à faire quelque peu de psychologie américaine. Nous n'en revenions pas. Voilà une jeune personne d'une instruction moyenne, aimant les belles choses (sa toilette ne manquait pas de soin) ne causant pas trop mal, pouvant à la rigueur tenir une place dans la bourgeoisie, et qui, fille de table, de par des avatars probablement très américains, au lieu de rechercher un jeune fermier à l'aise, s'était éprise d'un rustre de bas étage. Sur ce chapitre nous pouvions aller loin, si mon ami, toujours pratique, n'avait éliminé le sujet en disant que: de la passion des américaines, il ne faut jamais discuter...

"Comme le soleil baissait et que nous commençons à être las, cinq milles nous séparant encore de Redding, nous résolûmes de sauter sur un convoi de marchandises, qui, à très petite vitesse, traversait la plaine devant nous. A un crochet de la voie que nous atteignîmes par un raccourci, nous mîmes notre projet à exécution, grâce à un rétablissement digne d'un gymnaste.

"Or, quelle ne fut pas notre surprise de voir dans le wagon à bestiaux, apparemment inoccupé, et qui, tout en faisant du chemin devait nous permettre de nous reposer un brin, de voir, dis-je, qu'il était déjà envahi par des "tramps" — sorte de chemineaux peu recommandables du Nouveau-Monde.

"Avec la rapidité de l'éclair, une même pensée traversa l'esprit de mon compagnon de route et le mien: nous tombions dans un fâcheux guépier.

"La situation était pour nous d'autant plus dangereuse, qu'assez bien nippés et ayant payé en or à l'hôtel, nous étions peut-être connus de ces individus, qui, immédiatement, voudraient nous rançonner coûte que coûte.

"Du reste, ils étaient assez nombreux — cinq ou six, autant que j'en pus juger, de prime abord — pour essayer un coup de main. Instinctivement, Lucien s'assura de la présence de ses armes, et j'en fis autant. Nous étions loin d'être à notre aise.

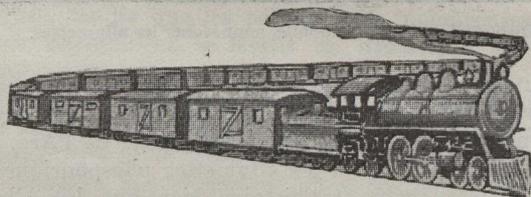
"Je viens d'employer le pluriel, hélas! je ne puis guère plus parler qu'au singulier... En effet, à peine étions nous dans le train dont la locomotive et le personnel se trouvaient à un bon quart de mille de notre wagon, que nous fûmes entourés par quelques-uns des Californiens que nous avions vus à l'heure du dîner et que nous reconnûmes sans difficultés. Le fiancé de la belle Jenny était là, chef de bande à n'en point douter. Car, c'était bien à une bande de scélérats que nous avions affaire; du reste, notre hésitation ne subsista pas longtemps. Nous en étions encore à vouloir conquérir notre équilibre sur le plancher trépidant du wagon en marche, que quatre revolvers étaient braqués sur nous et que, sinistre, se faisait entendre le tragique "hands up" des Yankees hors la loi.

"Il est inutile de vous dire qu'en un clin d'oeil mon pauvre Lucien et moi, nous convînmes de ne pas obtempérer à la menace des bandits. Sans plus tarder, il y eut échange de coups de feu et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je me trouvais dans le wagon auprès de trois hommes mortellement blessés: Lucien qui m'exprimait un dernier adieu dans une poignée de main; le fiancé de Jenny dont j'avais traversé la tête d'une balle, et un de ses acolytes mis hors de combat.

"Quant aux autres, au petit bonheur, ils s'étaient précipités en bas du train.

"Deux jours après, j'apprenais que l'attaque dont nous avions été les victimes avait été faite à l'instigation de la cupide Jenny, à l'aimable sourire...

PAUL D'ESMORIN



Les merveilles de la science

Une machine à construire les voies ferrées

L'ART mécanique marche de conquête en conquête. Les produits de l'industrie humaine qui se fabriquent sans l'intermédiaire d'une machine deviennent de plus en plus rares. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Ce n'est pas à nous à trancher la question. Nous nous contenterons de constater une fois de plus que le Progrès est en marche!...

Les Américains ont la passion de l'invention, ce qui ne veut pas dire que tout ce qu'ils inventent soit pratique. Mais on ne peut qu'admirer la nouvelle machine qu'ils ont combinée pour construire mécaniquement les réseaux de chemin de fer.

Cet engin répondait à un besoin réel. Chez nos voisins, la construction des voies ferrées a pris un essor formidable: l'immense république sera bientôt couverte d'un réseau métallique aux mailles serrées. En raison même de la fréquence des grèves, les entrepreneurs des grands travaux publics se préoccupaient dès longtemps de trouver le moyen de se passer le plus possible de la main-d'oeuvre.

Ce moyen est désormais en leur possession.

La "laying track engine" exécute simultanément diverses opérations. En examinant avec attention le dessin ci-joint, fait d'après un excellent document photographique, le lecteur verra d'abord que deux courroies de transmission, courant de chaque côté d'une longue plateforme, amènent à pied d'oeuvre les traverses, énormes madriers qui tombent automatiquement sur un lit de roches concassées, et sur l'emplacement exact que chacun d'eux devra occuper.

A l'aide de leviers, deux ouvriers n'ont plus qu'à rectifier la position.

La machine avance progressivement sur les rails qu'elle vient elle-même de poser. Les longues barres d'acier sont, elles aussi, placées automatique-

ment, et le rôle des ouvriers est réduit à sa plus simple expression: il ne reste plus qu'à assujettir les boulons.

La machine traîne à sa suite plusieurs wagons chargés de rails et de madriers; ce sont autant de réserves où les bras du monstre — d'autres courroies de transmission — ne cessent de puiser.

Ces quelques détails suffiront à démontrer au lecteur l'économie de temps et de main-d'oeuvre que la "laying track engine" a permis de réaliser.



Deux courroies de transmission amènent les traverses

Elle a reçu le "baptême du feu" dans des circonstances dramatiques.

Pittsburg, la plus grande ville industrielle du Nouveau-Monde, le centre de l'industrie de l'acier, n'était desservie que par une seule ligne de chemin de fer, le Pennsylvania Railroad, la plus puissante corporation des Etats-Unis.

L'absence de lignes concurrentes permettait à cette compagnie d'imposer ses volontés aux grands industriels de la région. Fuyant cette tyrannie,

plusieurs usiniers avaient déjà transporté leurs établissements dans des régions plus hospitalières.

La compagnie en prenait à son aise, refusant de modifier ses tarifs et ses horaires, et faisant la sourde oreille quand les autorités municipales lui demandaient de multiplier le nombre de ses trains. En 1902, Pittsburg exporta 77 millions de tonnes de marchandises par voie ferrée et près de 10 millions de tonnes par voie fluviale. Les wagons manquèrent. D'immenses quantités de marchandises restèrent en souffrance dans les entrepôts.

C'est alors qu'une compagnie rivale, celle du Wabash Railroad, résolut de construire un embranchement qui reliait Pittsburg à son propre réseau. La Pennsylvania lui déclara une guerre sans merci; elle acheta sans compter tous les terrains où la Wabash pouvait lancer sa nouvelle ligne.

Mais elle n'avait acheté que la surface de ces terrains! Et les ingénieurs de la Wabash s'empressèrent d'acheter en secret les "sous-sol". Les travaux commencèrent aussitôt, tandis que les deux compagnies se livraient une guerre acharnée devant tous les tribunaux compétents.

La Wabash devait gagner. Pittsburg, depuis quelques mois, est desservie par deux grandes lignes. Mais on jugera des difficultés que les ingénieurs eurent à surmonter pour arriver à ce résultat.

L'embranchement qu'ils construisirent récemment n'a que soixante milles de longueur, et il comprend vingt tunnels et soixante ponts, soit environ un pont par mille.

On ne sera pas surpris d'apprendre que la construction de cette ligne, unique au monde, a coûté à ses constructeurs plus de 240,000 dollars par mille de voie ferrée.

III Du progrès de la fabrication des allumettes chimiques au Canada III

BIEN que ce ne soit qu'incidemment que nous traitons les sujets qui touchent à l'industrie, à l'occasion, il nous semble raisonnable d'en parler, surtout lorsqu'il s'agit de montrer certains progrès réalisés dans ce pays, et dont tous nous avons lieu d'être fiers. C'est ainsi qu'un rédacteur de cette revue ayant eu récemment l'opportunité de visiter, dans des conditions spécialement avantageuses, l'une de nos manufactures d'allumettes chimiques les mieux outillées, nous l'avons prié d'entretenir nos lecteurs de cette industrie, qui, au Canada, a pris un grand essor.

Que le lecteur n'aille pas s'imaginer que nous voulons ici attirer son attention sur une entreprise en particulier, il se tromperait. Notre but est seulement de montrer combien l'élément industriel de ce pays est conscient des ressources naturelles qui l'environnent, et comment, parfois, il s'y prend pour les exploiter. Car, dans ces notes nous n'avons que l'intention de parler de la fabrication en général des allumettes, des progrès de cette industrie chez nous, et, aussi, de quelques procédés assez souvent employés en ce pays pour fonder une usine et en écouler les produits.

Peut-être d'aucuns trouveront-ils d'un américanisme outré la façon d'agir de nos gens; à ceux-là nous ne répondrons qu'une chose, c'est que: l'américanisme a du bon, puisqu'il fait du continent où nous vivons, le pays le plus producteur, le plus riche et le plus entreprenant de l'univers.

Donc, certaine compagnie qui, récemment, s'est constituée et a été incorporée au capital de \$75,000, pour fabriquer des allumettes, ouvrait, il y a à peine un mois, sa manufacture. Manufacture que, pour des raisons très pratiques, on a construite à Drummondville, à 65 milles de Montréal. Or, cette petite ville de 3,000 âmes, sise sur les bords de la rivière Saint-François, en pleine province de Qué-

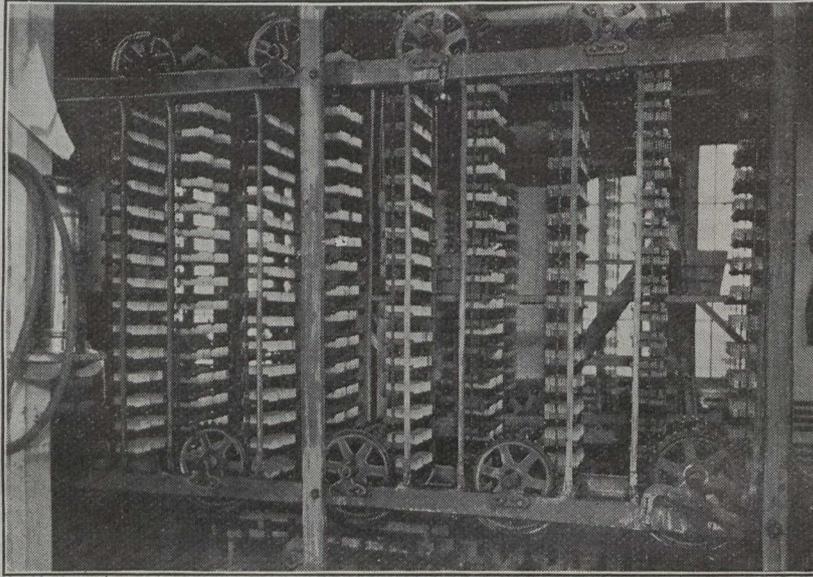


Jeunes ouvrières empaqueteuses d'allumettes

bec, étant un peu éloignée, on comprit qu'il ne serait guère parlé de l'érection de la manufacture, et de ses produits, si l'on ne frappait l'esprit des masses par une manifestation insolite. Voilà pourquoi, l'autre semaine, des notabilités montréalaises du monde des affaires, et des journalistes, furent invités à se rendre par train spécial à Drummondville et à visiter la manufacture d'allumettes, qui nous occupe. Et, pour que le voyage n'ait pas l'air trop d'affaires, on l'agrémenta d'une véritable partie de plaisir: dîner dans les wagons-salons du train spécial, promenade en voiture aux chutes du Saint-François, près de Drummondville, et, enfin, banquet offert aux excursionnistes par la ville visitée. Bref, la Compagnie d'allumettes a royalement fait les choses, et tout le monde l'en a félicitée. Avant de pénétrer dans son usine, dont nous signalerons les intéressantes particularités, disons ce que sont les allumettes et depuis quand elles ont supplanté le briquet et l'amadou dont se servaient nos aïeux.

Les anciennes allumettes étaient de simples bûchettes de bois ou des chènevottes trempées par un bout ou par les deux bouts dans du soufre fondu; on ne pouvait les enflammer qu'en les mettant en contact avec un corps déjà en ignition. Les premières allumettes chimiques parurent vers 1809. Elles se composaient de bûchettes dont les extrémités étaient sou-

chlorate de potassium, de lycopode, de soufre et d'eau gommée. On enflammait ces allumettes, appelées oxygénées, en les plongeant dans de l'acide sulfurique concentré. On les remplaça ensuite par les congrèves, ou allumettes à friction, dont la pâte se composait de chlorate de potassium, de sulfure d'antimoine et d'eau gommeuse, et qui prenaient feu quand on frottait leurs bouts préparés sur un morceau de papier de verre. Un an plus tard, on

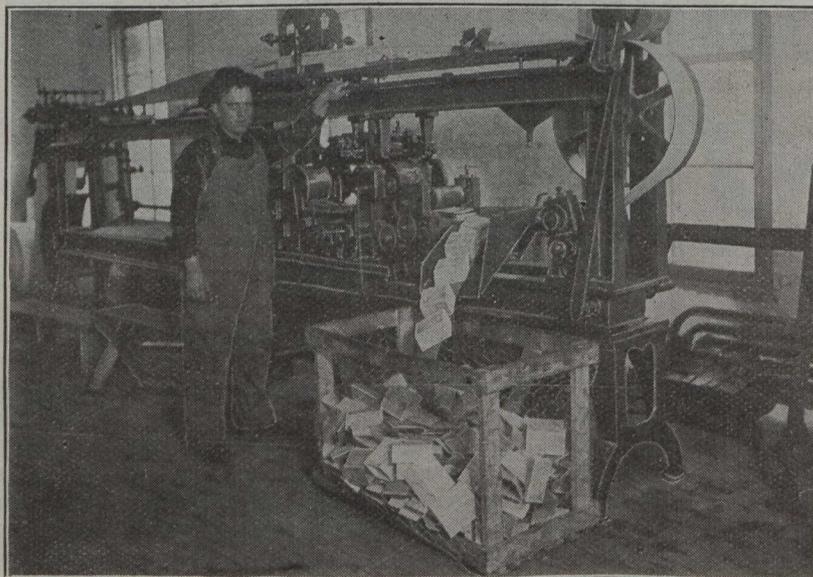


Dispositif mécanique, mobile, pour sécher les allumettes.

ajouta du phosphore à la pâte. C'est en effet en janvier 1831 que Charles Sauria, né à Poligny, France, en 1812, alors élève au collège de l'Arc, à Dôle (Jura), inventa les allumettes phosphoriques. Ce fait est acquis à l'histoire, bien que les Allemands revendiquent la gloire de l'invention pour Kammerer, qui ne fut en somme que le premier fabricant d'allumettes en 1832. De leur côté, les Autrichiens et les Hongrois attribuent cette même invention à Etienne Roemer, Preshel et Irony. Ces derniers se bornèrent à mettre les allumettes phosphoriques en circulation vers la même époque. La présence du phosphore, corps éminemment vénéneux, et leur extrême inflammabilité, les rendent dangereuses. Ces inconvénients ne se rencontrent pas dans les allumettes à phosphore rouge, qui ne s'enflamment que sur un frottoir spécial. La pâte de l'allumette est composée de chlorate de potassium, de sulfure d'antimoine et de colle forte; celle du frottoir, de phosphore rouge, de sulfure d'antimoine, de verre pilé, de gomme et d'eau. Si l'on substitue aux bûchettes de bois des mèches de coton trempées dans un bain de stéarine et de gomme fondues ensemble, on obtient des allumettes-bougies.

Afin de mieux faire comprendre les améliorations que l'on a apportées au Canada à la fabrication des allumettes, toujours d'après l'autorité technique que nous venons de citer, nous allons décrire la fabrication des allumettes chimiques, telle qu'elle est encore pratiquée sur une grande échelle en Europe:

Les bois d'aune, de tremble ou de peuplier, desséchés très lentement au four, sont sciés en morceaux dont l'épaisseur est égale à la longueur des allumettes. Ces tronçons sont successivement placés sur une machine à raboter, qui enlève 25 allumettes à la fois, à l'aide d'une lame d'acier striée d'autant



Machine à faire les boîtes d'allumettes. Cette machine fait la boîte, et imprime dessus ce qu'il faut pour en activer la vente.

de canelures. Les allumettes sont ensuite mises en presse, c'est-à-dire rangées dans des rainures entaillées sur des planchettes, lesquelles sont ensuite fixées dans un cadre de fer. L'extrémité de chaque allumette est ainsi isolée et se garnit de soufre, puis de phosphore, lorsque le cadre est plongé jusqu'à une certaine hauteur dans du soufre fondu, puis dans la composition contenant le phosphore.

On laisse ensuite sécher, puis on retire les allumettes des planchettes, et enfin, on les met en boîtes ou en paquets. Cette fabrication ne laisse pas de produire les effets les plus funestes sur les ouvriers allumettiers, en dépit de toutes les précautions prises. C'est pourquoi, depuis que la fabrication des allumettes dites à phosphore blanc et d'autres types, est entreprise par des gens épris d'humanitarisme, on a tout mis en oeuvre pour obtenir des machines à l'aide desquelles les manipulations dangereuses se trouveraient supprimées. De nombreux essais dans ce sens ont été faits, sans que les résultats aient eu jusqu'à présent un caractère d'absolue sécurité pour les ouvriers.

Les allumettes suédoises ne sont pas trempées dans le soufre, mais dans de la paraffine fondue; avec elles, il n'y a plus à craindre le dégagement d'acide sulfureux ni les inflammations subites. Enfin, l'extrémité de ces allumettes est fortement desséchée sur une plaque de fonte chauffée, avant de la tremper dans la paraffine; après l'extinction de la flamme, le bois n'est pas incandescent.

Et maintenant que, grosso-modo, nous savons comment se font généralement les allumettes dans des pays soi-disant très avancés, nous n'hésitons pas à signaler la grande supériorité des manufactures de ces indispensables articles, outillées telles que l'est celle que nous avons visitée à Drummondville. Et s'il en est ainsi, c'est que, grâce à un esprit d'initiative fort louable, la Compagnie en ques-



Ouvriers suédois arrangeant les allumettes avant qu'elles n'aillent aux mains des metteuses en boîtes

tion a mis en pratique l'idée de décentralisation, qui, on l'admettra, n'est pas sans valeur. On finit par s'apercevoir qu'il n'est pas toujours avantageux d'encombrer de manufactures les banlieues des grandes villes. D'autre part, les petites villes, qui ont intérêt à voir augmenter leur population, font des concessions aux industriels qui les choisissent d'après leurs ressources environnantes. C'est ainsi qu'à Drummondville, la Compagnie d'allumettes

dont nous avons visité l'usine a reçu un bonus de \$18,000 de la part de la ville, comme exemption de taxes, application du tarif minimum de l'éclairage électrique, etc., à condition que la dite Compagnie payerait un minimum de \$20,000 de salaire par an aux gens de Drummondville qu'elle emploierait. Ce sont là de réels avantages pour une compagnie, surtout étant donné le bon marché relatif de la main-d'oeuvre rurale. Il est vrai, cette dernière n'est pas toujours expérimentée, et il faut l'initier aux mystères des travaux d'usine, mais cela n'est, somme toute, qu'un petit obstacle que l'on finit par franchir.

Ainsi, à la manufacture d'allumettes de Drummondville, on emploie un surintendant suédois, très expert au sujet de la fabrication des allumettes, et quelques ouvriers de ses compatriotes, qui vite auront dressé leurs camarades à la besogne requise. (La suite à la page 1016)

A travers la mode



Chapeau en feutre blanc brodé d'une touffe de rose en grosse chenille de tons verts et roses. Longue plume d'autruche blanche sur le côté gauche.

La forme Empire, que nous voyons cette saison adaptée à nos toilettes et en particulier à nos manteaux, ne rappelle que de très loin son origine, qui date, comme on le sait, du commencement du dix-neuvième siècle, alors qu'à la Cour de France, l'impératrice Joséphine et les dames de sa brillante cour donnaient le ton.

Mais les lectrices de l'Album Universel ne savent peut-être pas que le genre Empire que nous adoptons aujourd'hui pour nos vêtements de sortie, ne se portait au temps de l'Empire français que décolleté l'hiver. Les femmes les plus élégantes s'enveloppaient, même au coin de leur feu, d'un vitchourah, sorte de grande redingote à la polonaise, qui se faisait en soie doublée et bordée de fourrure. Ce vêtement se portait chez soi dans la journée, avec un chapeau comme pour sortir.

Il faut se rappeler que les calorifères n'existaient point, que la plupart des habitations étaient dallées ou carrelées et dépourvues de tapis. Les Mémoires du temps abondent en anecdotes à ce sujet. Excepté dans la grande parure du soir, Napoléon III n'avait jamais vu sa mère, la reine Hortense, que sous un chapeau. Ce chapeau, en taffetas à large passe tendue, avec une haute calotte, s'ornait généralement de panaches ou d'un paradis. La reine le portait jusque dans son lit; et c'était ainsi que les princes, ses fils, la voyaient en entrant chez elle, le matin, pour lui souhaiter le bonjour. M. de Beausset, chambellan de l'Empereur, raconte que l'Impératrice Joséphine, au moment du divorce, dissimulait ses pleurs et ses yeux rougis sous un immense chapeau. Mme Récamier, ayant conservé les habitudes de sa jeunesse, recevait ses amis, à l'Abbaye-aux-Bois, où elle s'était retirée, avec un chapeau. Ce chapeau était généralement blanc. Dans sa vieillesse, elle portait aussi la redingote de taffetas ou le vitchourah dont nous parlons, de nuance toujours claire: gris-perle, citron, blanc ou mauve. C'est elle qui, au temps de sa splendeur, se faisait apporter chaque jour une robe de crêpe blanc neuve. Elle la mettait le soir, pour dîner, et la finissait le lendemain dans la journée, avec ou sans le vitchourah, selon la saison. Cette robe était décolletée et à manches courtes, sorte de tunique très simple, faite invariablement sur le même modèle. Le prix en était fixé à 50 francs, c'est-à-dire à peu près \$10.00. Prix dérisoire qui ferait sourire la plus modeste d'entre nous. C'était l'époque où les souliers de satin s'achetaient à la douzaine, comme les gants. Ils coûtaient soixante sous la paire. Si nous voyons renaître la mode des tailles écourtées, nous n'adopterons certes pas le système du décolletage perpétuel auquel les femmes françaises étaient assujetties. Notre climat ne s'y prêterait pas. Au fond, on tient, pensons-nous, à conserver les avantages d'une taille fine et souple. Si la transformation a lieu, elle ne pourrait que progressivement. Il faut une plastique spéciale pour aborder la robe Empire. La maigreur en est proscrite. Les nombreux portraits, les gravures, prêtent aux femmes de ce temps une certaine ampleur, ce que l'on nommait alors un aimable embonpoint. Il faudrait donc aussi changer de régime.

Et maintenant, chères lectrices, que nous avons fait une petite incursion dans l'Histoire pour nous renseigner sur les commencements de la mode que

nous renouvelons aujourd'hui, voyons un peu ce que nous pourrions glaner parmi les nouveautés qui sont de notre époque, mais sont, pour cela, loin d'être à dédaigner.

Les chapeaux, que nous avons vus tout minuscules au début de la demi-saison, semblent vouloir revenir à des proportions raisonnables. La tendance est aux formes étroites, mais avançant assez sur le front. Les canotiers à bord un peu large, en feutre souple, sont très recherchés. Tressé en paille de feutre rehaussée de brins de chenille avec une garniture fleurie, ce chapeau est très jeune. On le relève très haut sur un cache-peigne, et on l'entoure d'une voilette de fine dentelle. En velours, relevé de côté, la calotte enruchée de tulle brodé et de comète de velours, il est aussi charmant.

Le velours, entre parenthèse, joue un rôle multiple dans nos élégances: jupes cerclées de biais de velours; jaquettes aux parements et aux revers de velours; corselets de velours; ondulations de velours sur les godets de drap; bérêts de velours et toques énormes, rondes ou ovales, dont le velours fait les frais.

A propos de toques, on en signale une qu'on ne verra pas copiée souvent: elle est faite toute en canards au sortir de la coquille, leur duvet fin et jaune forme un tissu moelleux et une sorte de fine fourrure, tandis que les petites têtes nombreuses, au bec impertinent, se lèvent en drôlatique garniture.

Les feutres brodés de fleurs en relief rappellent assez les pailles brodées de cet été. Ce relief se retrouve dans la broderie des robes.

Le chapeau que représente notre première illustration est en feutre blanc, avec, sur le côté de la

comme les coeurs des fleurs, par un fragment de ces rubans pompadour, aux teintes effacées, aux dessins très petits. Nous avons vu, ainsi garni, un ravissant déshabillé en crépon blanc pur; et tous ces petits médaillons bleus et roses formaient un semis printanier dans tout ce flou neigeux.

Nous avons vu encore un très sobre "tailleur" de beaucoup de chic: En petit drap vert-sauge avec un quadrillé de même teinte, plus foncé et si fondu qu'on le distinguait à peine. Jupe à godets, sans aucune garniture qu'un très étroit tablier retenu sur chacun de ses côtés par des boutons vert-sauge. Le corsage, drapé sur la poitrine, était maintenu par un corselet en drap pareil et s'ouvrait dans le haut sur une guimpe de dentelle ocrée. Manches courtes avec tout petits revers de velours.

Pour les bébés, la note claire domine toujours, et le blanc reste grand favori, malgré les rigueurs de la saison. Une jolie capeline est en feutre pastel très pâle; la calotte entourée d'une plume d'autruche blanche très touffue et frisée. Brides de soie blanche. Le manteau douillet qui accompagne cette exquise coiffure est en drap pastel de même nuance que le feutre, à la forme sac et est garni de trois petits collets brodés de velours blanc. Des boutons recouverts en même velours le ferment, et la doublure est en épaisse peluche blanche.

Les capotes des tout-petits se font en tissus très pelucheux, ce qui leur donne un aspect chaud et confortable. Le béguin est toujours joli et pratique; on le fait même pour des fillettes de quatre à cinq ans, assorti au vêtement et bordé de la même fourrure que celui-ci.

Le grand col en broderie anglaise, en étamine ou en toile ancienne coupée de guipure, de nansouk ourlé de Valenciennes, constitue la plus jolie garniture de la toilette des enfants, grands et petits.

Ces grands cols ne sont pas exclusivement réservés aux enfants, nous en portons nous-mêmes, et rien n'allie mieux l'élégance au pratique: l'élégance en ce que ces immenses cols-pèlerine, qui se font en dentelle, en guipure ou en batiste jaunée brodée, sont très habillés et très seyants; le pratique en ce qu'ils couvrent tout le haut du corsage et des manches, ce qui permet de redonner une nouvelle jeunesse à une blouse défraîchie ou qui commence à s'user.

Il se fait aussi beaucoup d'empiècements et de blouses de dentelle ou de mousseline de soie brodée.

Ce qui doit plus particulièrement attirer l'attention dans cette saison et ce qui est mis à la portée de toutes les élégances, les simples comme les luxueuses, ce sont les garnitures. Elles varient à l'infini et ce sont souvent les plus sobres d'aspect qui sont le plus ouvragées et qui exigent une patience et un soin qui ne rendent pas les façons meilleur marché, bien au contraire.

Ainsi des bandes plissées, à plis fins et piqués qui s'incrument ou qui se posent sur étoffe, en tissu différent. Si la bande est posée simplement, elle doit alors être encadrée, soit d'un biais étroit en velours, soit d'un liseré de fourrure, ou encore d'un minuscule entre-deux de guipure.

Ces bandes se mettent en tout sens, en long, en large, en losange, en grecque, en spirales, en macarons; si elles sont très étroites, elles sont alors façonnées en petits rubans.

Les bouillonnés se voient également appliqués dans le même esprit.

Les tresses de laine ou de soie sont en grande vogue; ces tresses sont souvent rebrodées de motifs en relief; ce genre est particulièrement employé en incrustations dans la fourrure.

Sans préjudice des galons brodés, de ceux peints sur fond de peau glacée ou chamois, les cuirs incisés font aussi de nouvelles et très élégantes garnitures de col et de revers pour les fourrures ou les lourds vêtements de drap.



Deux des plus nouveaux costumes de ville que l'on puisse voir: L'un en drap feuille morte; jupe froncée; manteau genre russe orné de biais piqués en drap pareil; gilet de velours rouille; boutons de perle et nœud papillon en velours. L'autre toilette est en drap zibeline violet; sa forme simule une princesse devant; en réalité c'est le tablier de la jupe qui remonte jusque sur le boléro lequel s'ouvre sur une guimpe de dentelle. De superbes boutons en cuir ombré retiennent le tablier dont nous venons de parler.

calotte et descendant un peu sur la passe, une touffe de roses ainsi brodée en grosse chenille de tons roses et verts. Une longue plume blanche est la seule garniture de ce chapeau, destiné à produire beaucoup d'effet.

Puisque nous effleurons aujourd'hui un peu toutes les nouveautés, nous signalerons une jolie façon de rafraîchir les vieilles blondes; (rien de vos amoureuses, Messieurs!) remplacer les parties usées de cette dentelle, qui sont ordinairement les plus fines,

La vie et les aspirations de nos apprentis

DANS notre cher Canada, si libre, si exempt de tout servage pouvant rappeler la féodalité, nous ne nous figurons guère, aujourd'hui, quel était l'état social de ceux qui faisaient métier de travailler de leurs mains, lorsque fut fondée cette colonie.

Car, chez nous, comme dans tous les pays progressifs, du reste, la liberté du travail a conduit à l'abolition des maîtrises. Jamais, néanmoins, ces maîtrises ne furent en Nouvelle-France, ce qu'étaient leurs prototypes de la mère patrie; puisque, à l'époque à laquelle nous faisons allusion, l'industrie et le commerce étaient fort limités au Canada.

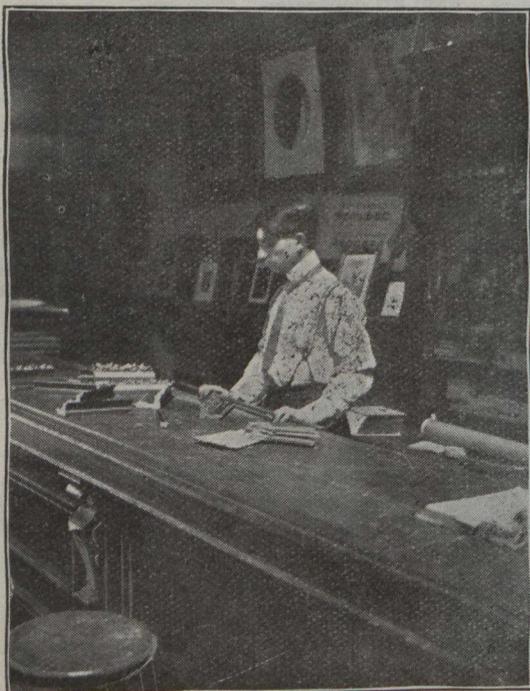
Cependant, il n'y a qu'à lire l'histoire de notre pays, pour se convaincre, en cet ordre d'idées, d'un ancien état de choses que la masse ne soupçonne même plus à notre époque.

Récemment, dans cette revue, nous avons causés ensemble de l'ouvrier et de l'ouvrière canadiens; maintenant, si vous le voulez bien, nous vous entretiendrons de l'apprenti, de sa manière de vivre et de travailler, comme aussi des légitimes aspirations auxquelles lui donne droit notre moderne organisation sociale. Et, pour que les lecteurs de l'Album Universel puissent mieux juger du progrès réalisé sur ce continent, parmi notre population canadienne-française, depuis un peu plus d'un demi-siècle, nous donnons, ci-après, quelques notes ayant trait à la façon dont se faisait jadis un apprentissage en France. On verra combien dure devait être la vie de certains apprentis ou compagnons, du temps où nos pères obéissaient à un Louis le Grand, à un Louis XV et même au bon et infortuné Louis XVI.

La législation du travail en France, remonte assez haut dans l'histoire, elle se confond avec celle des corporations. La première de ces organisations dont il soit fait mention, existait dès l'année 630, et était connue sous le nom de corporation des boulangers. Avec les années, et sous les divers règnes français, les corporations prirent de l'importance, et, d'aucunes devinrent même fort puissantes. Aussi, comme le plus souvent, un excès de force ne va pas sans injustice, une grande rivalité existait entre les diverses corporations, les plus grandes cherchant à bénéficier, de l'écrasement des plus petites. En y regardant bien, les gens qui s'occupent d'économie politique, pourraient voir là, et non sans raison, les premières manifestations des trusts. Car l'étiquette et les proportions de ces monopoles ont seules changé.

Au sein de chaque corporation, on retrouvait l'esprit d'exclusivisme auquel nous faisons allusion, elle se divisait en classes, en castes: les jurés, les maîtres, les ouvriers, les apprentis.

Le nombre des apprentis était fixé: les maîtres tanneurs et teinturiers ne pouvaient en prendre que deux. L'apprentissage se prolongeait jusqu'à neuf ans chez les baudroyers; dix ans chez les cristalliers; douze ans chez les patenôtiers. L'apprenti payait son apprentissage et avait des obligations à remplir envers son maître.



Un apprenti s'initiant aux mystères de son métier

Sorti d'apprentissage, le compagnon s'appelait "valet"; à Paris, il ne pouvait être embauché que s'il avait fini son apprentissage. Dans certaines corporations, pour devenir maître, l'apprenti était tenu de faire un chef-d'oeuvre, qui nécessitait des mois de travail. Une maîtrise (car il en fallait payer le titre de diverses façons) revenait selon les métiers à: de 1000 à 4000 livres. On le voit n'était



Les apprentis, les jours fériés, se livrent à des jeux athlétiques en public

pas maître — comme de nos jours — qui le voulait, on pouvait s'en donner la peine...

Or, si les maîtres écrasaient les apprentis, en qui ils voyaient de futurs concurrents, à leur tour, ils étaient écrasés: par les syndicats, jurés, prud'hommes, gardes du métier, visiteurs, etc., dont la réu-



Un apprenti canadien quittant l'atelier

nion portait le nom de "syndicat" ou de "jurande". Ils jugeaient les différends, pouvaient même frapper les membres de la corporation de peine corporelle. Ces fonctions se transmettaient comme héritage.

A la fin du XVII^e siècle, Paris comptait 1,551 communautés d'artisans, comprenait 17,080 maîtres, 38,000 ouvriers, 6,000 apprentis.

Ce fut l'assemblée nationale française, qui, en France, proclama la liberté du travail. En effet, la loi du 2-17 mars 1891, déclarait que désormais "il serait libre à toute personne de faire tel négoce, d'exercer telle profession, art ou métier qu'elle trouverait bon".

L'ouvrier comprit vite la beauté de l'oeuvre républicaine. Aussi, actuellement, sauf dans de rares contrées, tout le monde est libre de travailler honnêtement, à sa guise.

Au Canada, en ces années de grâce, du commencement du XX^e siècle, quand un jeune homme entre en apprentissage, c'est que le métier qu'il entreprend lui plaît, ou que des considérations de famille le poussent vers l'état qu'il embrasse. Son apprentissage ne dure guère plus de trois ans, quatre ans au maximum. Et, comme pour le bonheur de notre patrie nous n'avons pas à supporter le fardeau du militarisme, quand l'apprentissage est fini, le jeune homme gagne largement sa vie comme ouvrier, et, bientôt, il peut s'établir, se marier, fonder une famille, s'il est rangé et honnête.

Un esprit de justice a remplacé l'étroitesse de vues d'antan; voilà pourquoi nos apprentis au lieu de payer, sont payés de leur travail. Il est vrai, leur

salaires n'est pas considérable, il n'empêche qu'il est très raisonnable. Cette rémunération du futur ouvrier dépend beaucoup de son métier. Généralement parlant, cependant il n'est pas d'apprenti canadien qui gagne moins de \$3.00 par semaine. Avec ce minimum même quand le jeune homme vit en famille, s'il a de l'ordre il peut suffire à sa subsistance, sans être à charge à ses parents.

Que, s'il se dit qu'il gagne peu, l'espérance du mieux dans l'avenir le soutient. Il faut cependant noter qu'il y a des métiers, tels que ceux de mécanicien ou d'ajusteur où l'apprenti gagne de \$6 à \$8 par semaine.

Dans la classe des jeunes travailleurs, ceux-ci sont les fortunés. Voilà ce qui explique comment nous pouvons voir des apprentis soigneux de leur personne, qui portent une toilette à même de laisser penser que ce sont de jeunes rentiers.

Les gravures que nous donnons ci-contre, prises sur le vif prouvent à l'évidence ce que nous avançons, surtout dans le cas du jeune apprenti qui quitte l'atelier, la journée finie.

A la louange des jeunes gens qui aspirent à devenir ouvrier, dans notre province, disons qu'ils font tout leur possible pour bien apprendre leur métier. La plupart sont très intelligents et en dehors de leurs occupations quotidiennes, se livrent à des études personnelles qui ne laissent pas que de produire de bons résultats. C'est peut-être à ce travail intellectuel, à côté, que nous devons de voir tant de nos ouvriers et contremaîtres dans la catégorie des inventeurs.

Si nous avions un souhait à formuler, ce serait celui de voir plus d'instruction chez les jeunes qui entrent en apprentissage. La loi il est vrai, prohibe l'entrée à l'atelier avant un âge raisonnable — c'est pourquoi presque tous nos ouvriers ont une certaine instruction élémentaire, avant d'aborder le travail manuel — il n'en est pas moins à désirer, que ces gens soient un peu plus instruits, avant de se livrer à une carrière qui ne leur laisse guère le loisir d'étudier bien des choses de première importance. Ceci est tellement vrai, que les cours du Monument National, et ceux de l'Association des Arts, sont, le soir, très suivis en cette province, par des apprentis bien intentionnés; ce dont nous ne pouvons que les féliciter, tout comme les personnes qui leur donnent une si sage opportunité de s'instruire.

Les américains ont si bien compris qu'à notre époque et généralement parlant, la classe ouvrière a besoin d'encouragement et d'enseignement, que, certains jours, et à heures fixes, avec le consentement des patrons, des spécialistes initient théoriquement l'ouvrier aux mystères de la besogne qu'il accomplit. Pour cela, des sortes de classes sont tenues dans les manufactures mêmes, pendant une demi-heure à chaque séance, et, nous assure-t-on, les meilleurs résultats résultent de cet enseignement. Si nous en croyons un confrère, dans ce cas, la production de la manufacture se trouve améliorée, l'ordre et la discipline plus complets, et: patrons et ouvriers sont contents de leur sort.



Apprenti tailleur à la besogne



L'Immaculée Conception



LE mystère de l'Immaculée Conception de la Vierge-Marie, a écrit le P. Gabriel Bouffier, s'accomplit dans les ombres et les obscurités du monde surnaturel; les hommes en recueillirent les fruits longtemps avant de le connaître; seuls, les anges eurent le bonheur d'en être les témoins; et quand la Puissance, la Sagesse et la Bonté du Très-Haut eurent achevé cet ineffable prodige qui portait en germe le salut de la Terre et la gloire du Ciel, ces célestes Esprits éclatèrent en transports d'admiration, de reconnaissance et de bonheur.

Depuis quatre mille ans, la plus grande partie des hommes était livrée au mal, au péché, au travail, à la misère, à la douleur et à la mort. Ils vivaient, travaillaient, souffraient et mouraient sans consolation et sans espoir. Le démon les tenait sous sa domination, et il les gardait dans ses chaînes comme un vil troupeau. Il était temps de mettre un terme à cette désolation et de voir enfin arriver l'heure de la délivrance. Les anges en saluaient le gage dans le mystère de l'Immaculée Conception.

Quel ne fut pas leur étonnement quand la beauté de la Vierge sans tache leur fut montrée! quelle surprise! quelles louanges! quelles bénédictions! quelle extase à la vue de cette humble créature, qui s'élevait d'un désert jusqu'alors si triste et si dépeuplé, ornée de la main de Dieu avec tant d'amour, parée de tant de charmes! quelle admiration, en présence de cette fille d'Adam, que la puissance du Très-Haut transportait en un instant au faite de la création, et que sa sagesse offrait à leurs respects comme le chef-d'oeuvre de ses mains divines!

La Vierge sans tache apportait à la terre l'assurance de sa réconciliation avec le ciel: au sein de sa longue et profonde nuit, elle était l'aurore du jour qui est sans déclin; et, sur les ruines universelles, elle apparaissait comme l'Ange des réparations. Les hommes retrouvaient à ses douces clartés leurs espérances immortelles. Le ciel avait répandu sa rosée; la colombe qui portait la branche d'olivier s'était reposée sur leur route; et de la racine de Jessé si longtemps desséchée sortait la tige féconde.

Réjouissons-nous avec les bienheureux Esprits du beau privilège de l'Immaculée Conception. La Vierge sans tache est la gloire et l'espérance de notre humanité; elle est la fleur de notre terre, et son plus doux parfum.

La Vierge-Marie est la Reine de la cité qui nous a vus naître, et du pays que nous habitons; et les célestes Esprits qui veillent sur nos demeures, sont les ministres de ses grâces et de ses bienfaits.

Combien de fois, dans les annales de notre histoire, ne retrouvons-nous pas les traces visibles de son auguste protection? Ses pages sont remplies des merveilles de son amour: que de grâces, que de faveurs dans l'ordre spirituel! que de secours, que de prodiges dans l'ordre temporel! Les générations de nos aïeux nous ont laissés les uns après les autres les preuves les plus éclatantes de ses bontés toujours nouvelles, et chaque famille conserve dans ses traditions et ses souvenirs les touchants témoignages de ses maternelles tendresses.

Cependant, l'homme ennemi n'a jamais cessé de semer l'ivraie dans le champ du père de famille, et il a soulevé de tout temps dans l'Eglise des luttes, des schismes, des hérésies, des apostasies de tout genre; et dans ce moment en particulier, il a armé contre elle tous ses suppôts, et toutes les colères et toutes les haines et toutes les perversités. Les efforts de l'enfer ont été comme le feu qui purifie l'or dans la fournaise, et l'héritage de Marie est demeuré immaculé comme sa Reine, dans l'unité de



Epouse mystique

sa foi, dans l'éclat de sa sainteté, dans la perpétuité de sa vie.

Remarquons surtout qu'un des plus beaux triomphes de la Vierge-Marie sur les puissances du mal, c'est la définition dogmatique de sa Conception Immaculée. Cette définition est une victoire décisive sur le démon et sur l'esprit de ce siècle dont il est le chef; une seconde fois Marie pose son pied vainqueur sur la tête du serpent, non plus dans les ombres et les obscurités d'un mystère que les anges seuls ont pu contempler, mais au grand jour du Christianisme, du soleil et de l'histoire.

Et ce mystère, dans l'ordre de notre salut et de la rédemption du genre humain, est le premier de tous, le fondement sur lequel reposent tous les autres et tout l'édifice spirituel des oeuvres de Dieu. Ce mystère, en effet, offre au Très-Haut le point d'appui de son action dans les âmes et dans le monde. Un ancien disait: Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai la terre. Pour soulever le monde, pour soulever les âmes, pour travailler efficacement dans les coeurs, Dieu a besoin d'un point d'appui. Ce point d'appui, c'est l'innocence. Quand nous perdîmes par le péché l'innocence primitive, Dieu se retira de la terre: le coeur de l'homme n'offrait plus aucune prise à son action sainte, et le genre humain tomba de misère en misère et d'abîme en abîme. Par la grâce de l'Immaculée Conception, le Seigneur crée, dans Marie, la plus belle, la plus pure, la plus durable innocence et de l'âme et du corps. Le point d'appui est retrouvé: de nouveau il est sur notre terre un coeur sur lequel les regards divins peuvent se reposer avec complaisance; il y a un corps et une âme, une créature vivante, que sa main peut toucher avec amour, dans le sein de laquelle il peut verser les effusions de son Esprit, les torrents de sa grâce, et qu'il peut visiter dans toute la fécondité de sa puissance.

Par cette créature sans tache, par ce coeur immaculé, Dieu peut désormais se donner et se répandre; la Vierge devient le canal de ses dons, de sa vérité,

de sa lumière et de sa paix. Elle est le point central de son travail et de ses oeuvres dans les âmes, dans l'Eglise, dans la création. Elle est le véritable chandelier d'or sur lequel brille à jamais sa gloire inaltérable.

* * *

LE PEINTRE DE COLOGNE

Il y avait à Cologne un jeune peintre très dévot à Marie. Dans ses rêves d'artiste, il voyait la Vierge bénie qui lui souriait.

Il voulut tracer sur une muraille l'image de la Vierge Immaculée, telle qu'elle lui apparaissait.

Jour et nuit il travailla à reproduire la céleste image. Mais en vain il appelle à son aide tout ce qu'il a de talent, il efface, il refait, sans pouvoir rendre son idéal. Accablé de fatigue, il s'endort devant le tableau qui le désole. Deux anges s'approchent. Ils sourient doucement, enlèvent aux doigts de l'artiste endormi sa palette et son pinceau, et se mettent à l'oeuvre, achèvent la sainte image devant laquelle les fidèles s'agenouillent encore aujourd'hui.

Alors ils éveillent le jeune artiste. Celui-ci regarde, étonné, stupéfait, et ne se retrouve qu'à peine. L'image est finie, pas un trait n'y manque; la voilà peinte tout entière, telle que depuis longtemps il la voyait dans sa pensée.

Les anges enfin se font voir: "Jeune homme, lui disent-ils doucement, c'est la Mère de Dieu la Vierge Immaculée, qui nous a envoyés vers toi. Cette image d'elle t'appartient, c'est toi qui en eus l'idée. Notre main, il est vrai, a tenu le pinceau, mais nous n'avons fait que rendre ton idéal."

Toujours belle

C'est pour finir que tout commence,
C'est pour mourir que nous vivons;
—L'espoir, la joie et la souffrance
Passeront comme nous passons.

Tout dans le néant se replonge;
Tout s'enfuit comme le bonheur;
Tout se dissipe comme un songe;
Tout se fane comme un fleur.

Tout disparaît comme l'étoile
Qui prend naissance dans les cieux;
Sur tout la mort étend son voile;
Tout s'éteindra comme nos yeux.

La femme, mon Dieu, la femme
N'est belle qu'avant son été,
Pourtant il existe une dame
Dont rien n'altère la beauté.

Elle habite un palais superbe
Qui se trouve au-dessus des monts,
Et dont l'éclat retombe en gerbe
Dans tous lieux, sur tous les fronts.

Le temps s'écoule comme l'onde;
Les siècles marchent à grands pas;
Comme un habit s'use le monde,
Et la dame ne change pas.

Jamais les injures de l'âge,
Ni les outrages du destin
Ne terniront le doux visage
De celle qui nous tend la main.

—De celle par qui Dieu pardonne
Tous les blasphèmes d'ici-bas,
De cette vierge qui couronne
Ceux qui se jettent dans ses bras.

Aimons-la cette tendre mère,
Et que dans un pieux transport,
—A la fin d'une humble prière,
Chacun dise jusqu'à la mort:

O Marie! O vierge fidèle!
Si l'on place aussi la beauté
Dans l'indulgence et la bonté,
Votre nom est "toujours belle."

M. CH. D'AGRIGENTE.

L'expédition du duc d'Orléans au Pôle Nord

ON annonce la prochaine publication du récit détaillé, circonstancié et officiel de la récente expédition au Pôle Nord que vient de faire le duc d'Orléans, le prétendant à la couronne de France.

Comme les Nansen, les Andrée, les Sverdrup, les Nordenskjöld, les Gerlache, les Charcot, les Peary, ces admirables pionniers de la science, qui lui ont sacrifié leur santé, leur argent et souvent leur existence même, le duc d'Orléans vient de contribuer pour une large part au chapitre déjà si riche des découvertes modernes.

Non seulement les savants, non seulement la France, mais le public, le monde civilisé applaudira aux succès du hardi explorateur, qui vient de rentrer en Belgique d'abord, puis en Angleterre, à bord de son magnifique yacht la "Belgica", après une expédition de quatre mois couronnée d'un succès complet.

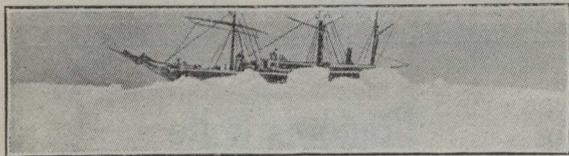
La "Belgica", sur laquelle il a vécu, ses compagnons et lui, pendant 130 jours, est un bateau à imposante silhouette. Il avait au grand mât le pavillon blanc et vert du duc d'Orléans, à l'artimon le drapeau belge et sur la pomme d'arrière le drapeau tricolore. Nous donnons ci-contre, une photographie de ce bateau désormais célèbre.

C'est le 12 septembre que le duc d'Orléans débarquait à Ostende. Voici un extrait du livre de bord écrit de la main du duc d'Orléans lui-même :

"C'est le 3 juin que nous quittons Tromsø; le lendemain nous perdions de vue la côte de Norvège; contrariés aussitôt par un vent violent du nord, ce n'est que le 7 que nous reconnaissons la côte ouest de Spitzberg. Pendant le mois que nous passâmes sur cette côte nous essayâmes de très gros temps.

C'est au cours d'une violente tempête qu'il nous fut donné de recueillir l'équipage du "Swanem" (le Cygne) qui venait d'être jeté à la côte. Après avoir confié les naufragés à des pêcheurs qui retournaient en Norvège, nous nous dirigeâmes vers la banquise. Nous la rencontrâmes le 8 juillet et nous nous y engageâmes afin de nous porter aussi loin que possible vers le nord. Mais dès le lendemain par 80° 20' de latitude et 50° 40' de longitude est, nous arrivions devant une barrière impénétrable.

Nous reculâmes en serrant de près la banquise, la contournant pour arriver au Groenland; le plus souvent, nous étions enveloppés par une brume épaisse, et c'est à tâtons, pour ainsi dire, qu'il nous



La "Belgica" dans la Banquise

fallait naviguer. On apercevait le soleil par-dessus un voile nébuleux. C'est dans ces conditions que nous nous efforcions de porter exactement sur la carte les sondages effectués chaque jour, en les accompagnant d'observations océanographiques et zoologiques.

Le 21 juillet, par 76° 6' de latitude et 7° de longitude ouest, nous trouvons enfin un point vulnérable dans la banquise.

Nous raisonnons alors route vers l'ouest. A partir de ce moment et pendant un mois, nous naviguons avec difficulté à travers les glaces et aussi plus que jamais dans la brume. A partir de ce jour, en effet, et jusqu'à la sortie de la banquise, par 70° 26' de latitude et 14° 27' de longitude ouest le 18 août, nous sommes plongés pendant trois cent cinquante heures dans un brouillard épais.

Pour atteindre la côte du Groenland, nous restons sur le 76° parallèle, afin de compléter, dans ces eaux, nos recherches océanographiques. Nous regagnons enfin cette côte le 27 juillet, par 76° 40' de latitude, c'est-à-dire deux degrés plus au nord qu'aucune autre expédition précédente.

Nous avons traversé la banquise, souvent compacte, dans un chenal long de 150 milles; nous longeons enfin, vers le nord, la côte du Groenland, reconnaissant le cap Bismarck, point extrême atteint sur cette côte par deux allemands qui la découvrirent en 1870, mais n'avait pu y parvenir qu'en traîneau.

Enfin, le 28 juillet, nos efforts étaient récompensés, je venais de tuer mon neuvième ou dixième ours et nous le dépouillions sur la glace quand la brume se leva soudain.

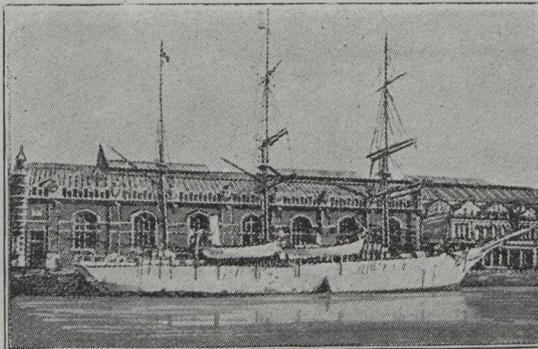
Nous eûmes alors la joie inexprimable de voir



LE DUC D'ORLÉANS

une terre nouvelle à quelques milles au nord-est, joie que nous traduisons aussitôt en hissant nos couleurs. Deux heures plus tard, nous débarquions sur cette terre et nous élevions un "kairn" sur lequel nous plantions le drapeau français.

Je dois dire qu'en 1833, une partie de cette côte du Groenland fut reconnue, mais à une latitude fort inférieure, par le lieutenant Hugues de Blossville, qui commandait le brigantin "La Lilloise"; il ne put s'en approcher à plus de 40 milles, mais il

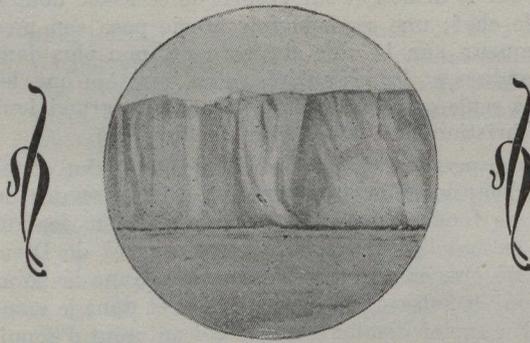


La "Belgica" à son arrivée en Belgique

put esquisser cette partie de terre qu'il était le premier à reconnaître. Il rentra en Islande, d'où il épédia une lettre pour annoncer sa découverte, puis il retourna à la banquise pour continuer ses recherches.

On n'en entendit plus parler. "La Lilloise", apparemment écrasée par les glaces, se perdit corps et biens, dans cette seconde tentative.

Le lieutenant Amtrup de la marine danoise, fit, en 1900, une reconnaissance hydrographique sur cette partie de la côte du Groenland et lui donna le



Un front de glacier

nom de côte Blossville. Après en avoir pris possession en hissant le drapeau danois, il eut la gracieuse pensée d'y déployer aussi les couleurs françaises. Ce n'était donc pas la première fois, le 28 juillet dernier, que notre drapeau flottait sur la côte nord-est du Groenland, mais c'était la première fois qu'il était planté à une altitude aussi élevée et par des Français.

Tel est le récit circonstancié, quoique résumé, de notre expédition.

Nous sommes sortis des banquises le 18 août, obligés souvent de briser la glace, et, après en avoir



Au Groenland—Le Cap Philippe découvert par le duc d'Orléans

été débarrassés, une violente tempête nous a poussés vers l'Islande, d'où nous avons regagné la Belgique".

On sera peut-être aise de connaître un peu les résultats de cette expédition. Deux spécialistes des expéditions polaires, le modeste et vaillant Gerlache et le docteur Charcot, ont déjà résumé la première impression du monde savant sur la croisière de la "Belgica".

Le premier déclare être plus satisfait de ce voyage que de sa propre reconnaissance des régions australes.

—On a fait plus, dit-il, en moins de temps.

Le second estime les résultats obtenus "extraordinaires par une saison d'été". Tous les marins savent, en effet, que la mer arctique, avec ses glaces pourries dès le mois de juin, est plus redoutable aux navigateurs en cette saison. Ce n'est point tout que le courage; il faut de la chance; la "Belgica" a joué de bonheur.

Au point de vue géographique, voici les principaux résultats acquis :

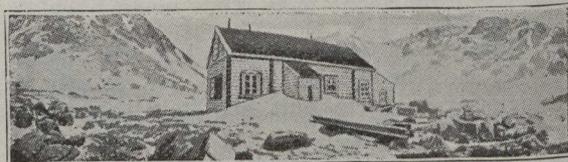
1° Le cap Bismarck, que les allemands n'avaient pu atteindre qu'en traîneau, a vu pour la première fois un navire. Tout porte à croire que ce point appartient non au continent polaire, mais à une île dont les contours restent à déterminer.

2° La terre de France est découverte et nommée pour la première fois par 77°. Elle mériterait doublement ce nom si, comme il est probable, son existence fut soupçonnée dès 1833 par le lieutenant de vaisseau Hugues de Blossville. Mais ni cet officier ni son brick "La Lilloise" ne revinrent jamais de leur raid audacieux.

3° Près de cent cinquante milles ont été gagnés dans le nord du Groenland et la distance qui la sépare de Jan-Mayer a été parcourue selon un itinéraire tout nouveau.

Pour importantes que soient ces données, dont toutes les cartes auront à tenir compte, elles s'effacent devant les conquêtes réalisées par l'océanographie.

Sous la direction du duc d'Orléans, un naturaliste danois éminent, M. Kaefael, avait été chargé de ces recherches. Qui croirait que la biologie peut fournir de précieuses indications sur le régime des courants polaires? L'étude de la faune sous-marine et subglaciaire renseigne mieux qu'aucun thermomètre sur la température des fleuves marins et les



La maison de l'explorateur Andrée à la Baie de Viego

mêmes animaux, retrouvés le long de tracés sinueux mais étroits, indiquent nettement leur direction.

M. Kaefael a particulièrement étudié l'organisme auquel on a donné le nom de "plankton". Le plankton aggloméré constitue une sorte de gelée animale dont se nourrissent les grands cétacés et les poissons arctiques. Isolé, fixé sur des plaques de verre au moyen de la gélatine et de l'acide formique, il révèle au microscope de nouvelles et singulières structures de cellules. Pour lui, le monde des infiniment petits est élargi.

Quaque jour, la "Belgica" procédait à deux sondages. En bordure de la banquise et dans l'intérieur même, plus de six cents observations ont été relevées. L'une d'elles présente une haute importance. Sur la côte nord-est du Groenland, la sonde a révélé l'existence d'un banc émergeant à peine à 150 pieds au-dessus du flot. Un des courants polaires les plus mal connus doit sans doute son origine à cette topographie. Il est certain, d'autre part, que la banquise d'hiver touche le fond même de l'océan.

Avis aux téméraires qui voudraient un jour conduire le sous-marin à la conquête du Pôle-Nord.

Les études de météorologie ont été poursuivies par le commandant Adrien de Gerlache et son lieutenant, M. Bergendahl. Le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre et tous les appareils enregistreurs les plus perfectionnés ont permis d'aligner de longues colonnes de chiffres dont tous les marins et les savants sentiront le prix.

—J'ai fait céder le sport à la science, disait le duc d'Orléans.

Et les savants lui en tiennent compte.

Feuilleton de
L'ALBUM
UNIVERSELPar
PIERRE
L'ERMITE

L'Emprise

(Suite)

Pendant cinq jours, l'expulsé reçut régulièrement à son domicile des enveloppes anticléricales, expédiées par la poste. On y voyait des curés grotesques prêcher avec des gestes épileptiques dans des éteignoirs renversés, et autres scènes d'un goût encore plus odieux. Quand il rentra, le sixième jour, pour essayer de gagner tout de même un peu de pain, au lieu de lui donner, comme travail, des pièces de séries homogènes, ce qui permettait d'économiser un temps considérable en les découpant ensemble à la scie, Sandrin lui offrit ce qu'on appelle, en langage d'atelier, une carte d'échantillons, panachée de tous les types en usage dans l'usine; l'ouvrier, qui avait déjà perdu cinq jours de sa quinzaine, réclama doucement:

—Si tu n'es pas content, va demander du travail aux curés!

Le soir même, le vieux partit pour ne plus revenir; il pleurait en passant dans la cour, et quelques manoeuvres qui voulaient faire du zèle le raillèrent encore, dans l'espérance que Sandrin le saurait et que peut-être leur lâcheté profiterait à leur avancement.

Claude, impuissant, suivait de loin, et presque toutes les semaines, ces drames obscurs d'atelier, où le pouvoir d'un chef est désarmé contre les tracasseries de tous..., où l'ouvrier est implacable pour l'ouvrier..., où la flatterie, exaspérée par la peur de manquer du nécessaire, descend au dernier degré de la servilité humaine. Et il montait dans son cœur une immense dégoût; un besoin de passer rapidement dans les différents services afin de moins y voir clair, puisqu'il ne pouvait remédier à rien.

Mais, revenu chez lui, dans son petit pavillon désert, il donnait libre cours à son indignation, et avait les révoltes du lion dont la force s'use contre les mailles indiscernables d'un filet qui est partout et nulle part.

D'ailleurs, il se sent visé et comprend très bien que c'est lui qu'on veut atteindre dans chacun des ouvriers qu'on malmène; il ne se fait plus illusion, il a nettement conscience que la guerre se rapproche tous les jours..., que chaque démission supprime un intermédiaire entre lui et Sandrin, et que, peu à peu, ce dernier, poussé par Dietzch, l'abordera corps à corps pour une lutte suprême et définitive...

—Oh! ce jour-là!...

Et, à cette pensée, les poings de Claude s'ouvrent et se ferment avec le geste des primitifs, obligés de lutter en se servant des premières armes que la nature leur donna.

Pourtant, des accalmies étonnantes descendaient parfois sur l'usine, laissant à Claude l'illusion éphémère que toute dissension était miraculeusement terminée, et que la haine, fatiguée, désarmait enfin! Ainsi, sans aucun motif, subitement, les ateliers furent d'une belle tranquillité pendant un mois; non seulement l'atmosphère générale en parut moins orageuse, mais Sandrin lui-même sembla très sincèrement animé du désir de conclure la paix.

On travaillait à ce moment au train de luxe destiné à la Turquie, grosse cliente, mais payant quand par hasard elle avait de l'argent. Les différents chefs de service durent, pour ce travail extraordinaire, se voir assez souvent; et comme il ne s'éleva aucune discussion désagréable, aucun conflit de juridiction, Claude éprouva l'étrange sensation d'un homme accoutumé à trouver des difficultés partout, et qui, n'en rencontrant plus nulle part, a presque peur, précisément parce que tout va trop bien.

Le comte avait réussi à se faire donner cette commande par une vieille relation diplomatique de sa famille, et, comme l'affaire, pour la première fois, venait uniquement de lui, il prit grand intérêt à ce train assez étrange, dans lequel entrait un immense wagon-salon, affectant des dispositions très spéciales, pour le déplacement du sultan et de sa maison.

C'était d'ailleurs le premier travail de ce genre s'exécutant dans un atelier de Paris, aussi Bruno fit-il souvent venir des amis pour leur montrer l'originalité des voitures et leur en expliquer les différentes attributions. Alberte, moitié par désœuvrement, moitié par vanité, s'était mise à dessiner quelques modèles de tentures pour le coupé-

salon; il sembla que la vie, partie avec Dietzch, allait enfin renaître dans les ateliers, et que le grand Turc apportait la concorde entre les deux pointes de son croissant.

Sandrin devient même déconcertant, il passe les limites de la simple correction, se montre prévenant, note avec scrupule toutes les observations qu'on croit devoir lui faire. Comme la responsabilité de ce travail est très lourde, Claude ne s'enthousiasme pas trop vite, et se borne à penser que, probablement, le contremaître prend ses précautions, afin qu'en cas de "loup", il soit dégagé de tout.

De son côté, Claude accumule les garanties, ne néglige rien, et, pour la première fois de sa vie parisienne, ressent comme une sorte de fierté dans son travail... Il paye d'ailleurs l'escompte de sa gloire future en s'astreignant à ne signer aucun plan, aucune commande, si minime soit-elle, sans les avoir vus, revus, méticuleusement vérifiés.

Tout le monde s'y mettant avec ensemble, le travail marche fort bien, et à mesure que le train s'achève, il devient le point de mire des curiosités intérieures et extérieures; les journaux en parlent, l'intérêt grandit; M. de Saint-Agilbert tient d'autant plus à une complète réussite que ce train, dernier modèle et "cri" suprême du confortable, constitue une grosse réclame pour la maison; il a ouvert un crédit extraordinaire pour que les matières employées soient toutes de premier choix, et pas un



Sandrin criait: — C'est Claude la-ruine qu'il faut l'appeler!...

jour ne se passe sans qu'il revienne sur ses recommandations pour les accentuer encore:

—Monsieur le comte, répète Claude, soyez tranquille..., le train sera parfait..., j'en réponds...

Or, un matin, Claude était sorti dans Paris pour aller se documenter sur un système particulier de fermetures qu'il voulait adapter au wagon-salon et que Sandrin lui avait chaudement recommandé; elles ne lui avaient pas beaucoup plu, ce qui ne l'empêcha pas de les prendre à condition, pour faire plaisir au contremaître, et par un véritable amour de la paix.

Il revenait donc assez tranquille, vers 10 heures, ayant joui par hasard un peu de Paris, qui a son charme à lui, les matins des jours ouvriers, quand, passant devant Rabaroux, celui-ci sortit précipitamment de sa loge:

—Monsieur Routier!... Vite..., M. de Saint-Agilbert vous réclame immédiatement... On vous cherche de tous les côtés depuis deux heures...

—Il est au bureau...?

—Non, dans le hall... c'est pour le train d'Orient... Il y en a, une histoire!...

—Et quoi donc...?

—Allez, vous le saurez toujours assez tôt!...

Et le visage de Rabaroux se contracte en une expression terrifiée.

Au pas de course, Claude traverse la cour, les ateliers d'accessoires, et arrive sous le vaste hall où

s'ajustent les dernières pièces du train, pendant que tapissiers et peintres travaillent sous des bâches à la décoration des voitures déjà montées.

Tous les contremaîtres sont là, avec une cinquantaine d'ouvriers; au milieu d'eux, devant Alberte et M. de Saint-Agilbert, Sandrin péroré avec une volubilité et une animation extraordinaires:

—Je vous dis qu'il a des trous, cet homme-là... des distractions de fou!... Tout allait trop bien... j'étais sûr en moi-même qu'il arriverait quelque chose, on s'obstine à ne pas comprendre pourquoi je m'insurge ici, à certaines heures, quand la mesure est comble... Ce n'est pas contre lui... l'individu m'est égal!... mais contre le gaspillage sans nom auquel il prétend me faire collaborer... Vous le constatez aujourd'hui, Monsieur le comte, ce gaspillage, parce que vous êtes présent et que les circonstances vous ont permis de suivre cette commande avec une attention spéciale; mais, autrement, vous auriez payé la note, comme tant d'autres fois, sans même vous en apercevoir... Cet homme ne s'appelle pas Claude Routier..., il s'appelle Claude-la-Ruine!... Vous entendez tous... Claude-la-Ruine!...

Et les éclats de sa voix insolente retentissaient, en notes aiguës de femme, jusqu'aux extrémités de l'enceinte.

—Le voilà!... crie-t-on de partout, en apercevant Claude, qui, très pâle, débouche à l'entrée du hall.

Aussitôt, un silence tombe sur cette foule... le silence qui précède les coups secs d'orage, ou bien encore celui qui se produit dans le monde, quand apparaît tout à coup le "cher ami" dont on vient avec ensemble de ravager la réputation. Chacun s'écarte, et c'est au milieu d'une haie d'ouvriers et de chefs attentifs que Claude arrive vers le petit comte, lequel, très raide, tient un cahier grand ouvert à la main.

—C'est vous qui avez fait ce plan...?

Claude regarde le cahier.

—Oui, c'est moi...

—Alors, Monsieur, vous pouvez aller vous coucher; votre journée est gagnée, vous me faites perdre cinq mille francs!...

Il s'attendait si peu à un tel coup droit, que pendant quelques secondes le jeune homme vit tout confusément se brouiller et tourner devant lui, M. de Saint-Agilbert, Sandrin, Alberte, les ouvriers, les wagons... Mais l'heure n'était pas aux évanouissements, il se ressaisit rapidement, et fit face à l'attaque:

—Je puis savoir comment...?

—Parbleu!... je crois bien!... Une faute lourde... inexcusable!... Vous avez ordonné de couper toutes les étoffes cinq centimètres trop court, ce qui les rend absolument inutilisables.

—Ce n'est pas possible!...

—Mais, Monsieur, il n'y a même pas à discuter un seul instant: voici votre commande chiffrée.

Claude prend le cahier et, s'isolant malgré tous les yeux fixés sur lui, vérifie ses chiffres: les wagons ottomans ont cinq centimètres de plus que les dimensions habituelles, Claude le savait, et, dès le début du travail, avait insisté d'une façon orale auprès de chaque chef pour la majoration correspondante de toutes les mesures. Ces cinq centimètres, non seulement il ne les avait pas oubliés, mais ils étaient devenus sa perpétuelle hantise; et si, par une inexplicable distraction, il avait réellement inscrit pour le découpage du drap les dimensions ordinaires, la moindre bienveillance de la part de ses subordonnés aurait suffi pour lui donner l'éveil, car il était impossible d'admettre que la distraction d'un seul ait été celle de tous. Mais voilà!... il travaille dans un milieu d'intrigues et de jalousies, où le moindre faux pas est surveillé, accueilli avec une joie haineuse... Malheur à celui qui trébuche dans cette lutte pour le pain et la vie... Si la main du voisin s'étend vers lui, c'est pour le faire tomber plus sûrement et plus vite...

Page par page, Claude feuillette le cahier et constate qu'en tête de chaque service il a mis une note rouge bien en vedette: "Attention aux cinq centimètres!..."

Ceci est presque sa justification, mais déjà Sandrin s'impatiente et, penché sur lui, tourne les pages à son tour:

—...Il ne s'agit pas de savoir si, dès le commencement, vous avez prévu l'écart des cinq centimètres...

Ce serait un comble qu'il en fût autrement, et que, pas même d'une manière générale, vous n'avez songé à cette majoration, sur laquelle les clients ont tant insisté à l'origine de leur commande. Ce qui est en cause actuellement, c'est la question très précise des étoffes : or, elles ont été coupées d'après des chiffres nets, calculés par vous, que nous n'avions pas à vérifier et qui correspondent, non aux voitures spéciales qui vous sont commandées, mais à des wagons ordinaires, lesquels n'utilisent jamais de pareils draps de luxe... Donc, M. de Saint-Agilbert a raison, c'est au moins cinq mille francs perdus, car, suivant l'habitude, tout a été coupé ensemble, puisque les dimensions de chaque voiture sont semblables... C'est clair, qu'avez-vous à répondre... ?

La voix de Sandrin éclate de plus en plus orgueilleuse et triomphante, comme si déjà l'usine était entre ses mains ; ses yeux bleu pâle jettent des éclairs. Ce n'est plus le comte, ni Alberte, qui mènent l'instruction, c'est bien lui, Sandrin, soutenu par tout un clan d'ouvriers qui associent leur fortune à la sienne, et appuient sa manifestation. Claude n'a rien à dire... pas un mot pour sa défense... Oui, effectivement, il s'est bien trompé, le voici à la page des étoffes, il a mis un 0 à la place d'un 5 :

“Découper les draps sur... 2m,20,” au lieu de mettre : “sur... 2m,25.”

Et pourtant, il était si préoccupé de cette majoration !... si sûr de l'avoir prévue et écrite, même là !... surtout là !... où elle était d'une particulière importance... Il faut croire qu'il se trompe, et qu'il y a certaines heures dans la vie, où l'homme le plus sérieux est absent de lui-même, puisque le cahier, l'évidence, tout le monde est là pour lui prouver son tort.

Et il se tient humilié, vaincu, devant cette foule qui s'accroît à chaque instant, car le bruit du “loup” formidable s'est propagé en quelques minutes dans les ateliers ; on se presse sur le quai, dans le hall, comme pour une exécution capitale... on veut avoir vu cela... la chute de ce chêne... l'écrasement de Claude devant le patron... devant Sandrin surtout ! Est-elle assez piteuse, “la patate” !... En a-t-elle fait du bel ouvrage !... Ce train de luxe qui devait être sa fierté, celle de la maison, et dont tout le capiton est à recommencer... Il va falloir commander de nouveau le drap spécial... le faire couper, sans se tromper cette fois... Quand pourra-t-on l'avoir... ? Et la livraison du train est à date fixe, avec un dédit formidable pour chaque jour de retard !... Il dit cinq mille francs, le patron... mais c'est peut-être dix mille qu'il sera obligé de débours... Et puis, on peut s'attendre à des coups de presse... à un travail de nuit pour réparer le temps perdu... et tout cela à cause de ce sacristain de malheur, qui aurait mieux fait d'étudier son devis plutôt que d'aller miauler des cantiques, le dimanche, chez le curé d'à côté !

Il y a des moments où l'on demanderait à la terre de s'entr'ouvrir et de nous cacher dans ses flancs. Claude en est là... il regarde autour de lui, cherchant une pitié, mais ne rencontre que des yeux moqueurs et des visages haineux :

—Vous me coûte cher, Monsieur Routier ! dit le petit comte d'une voix cinglante.

—Plus encore que vous ne croyez, éclate Sandrin.

—Oh ! vous... taisez-vous !... s'écrie Claude.

—Et pourquoi me taisez-vous ? Je me suis tu assez longtemps !... trop longtemps !... Aujourd'hui, je parle, et je crie à tous les ateliers : “L'homme qui vous commande est un incapable... la preuve se paye dix mille francs... ce n'est rien en comparaison de ce qu'il a déjà coûté !...”

Claude regarde M. de Saint-Agilbert, attendant un mot qui atténue la portée de l'injure, et l'empêche de devenir sienne ; mais le comte se tient raide, méprisant ; Alberte, l'air dégoûté de cette mise en scène, fixe ses yeux ailleurs. A part quelques vieux ouvriers, maltraités par la vie, craignant pour leur pain, qui sont perdus dans la foule, l'attitude de l'ensemble du personnel est celle d'une meute autour d'un gibier vaincu, et dont tout à l'heure on se partagera les dépouilles.

Alors, d'un seul coup, Claude prend sa résolution.

—Monsieur le comte, je vous ai fait perdre cinq mille francs, je vous les rendrai...

—...Dix mille ! rectifie Sandrin, implacable, prêt à tout.

—...Ce n'est pas à vous à me fixer un chiffre... Si ma distraction coûte dix mille francs, je rendrai dix mille francs !... Ma vie y passera, mais au moins mes enfants pourront lever la tête, et ne devoir rien à personne, surtout à l'usine de la Chapelle. Seulement, comme je suis un incapable... M. Sandrin vient de le dire...

—...Et je le maintiens !...

—...Je vous prie, Monsieur le comte, de vouloir bien accepter ma démission et me rendre ma liberté. A cette parole si grave, l'attention redouble...

Chacun sent que le moment est solennel et qu'il en sortira de l'irréparable. Mais pas une voix ne s'élève pour ce malheureux qui brise, en un instant, une situation à laquelle il a sacrifié sa famille et son pays ; les yeux se fixent, les cous se tendent comme au cinquième acte d'un drame.

—Je l'accepte, dit Bruno, avec l'air détaché d'un homme nullement pris à l'improviste.

Ce fut tout ; non seulement il n'y eut pas un mot de regret, pas un geste d'étonnement ou de pitié, mais le comte donna l'impression de quelqu'un qui veut en finir vite et tout de suite ; car, sans perdre un instant, et cherchant à se hausser un peu pour dominer la foule, M. de Saint-Agilbert s'écrie :

—J'accepte la démission qu'on m'offre ; à partir d'aujourd'hui, Sandrin devient votre chef !... Et M. Routier n'a plus aucune autorité officielle dans l'usine !

Il y eut un brouhaha, de grands cris sous le hall :

—Vive... vive Sandrin !!! vocifère Rabaroux, la figure illuminée, les yeux hors de la tête...

—Vive Sandrin !!! répondent les ateliers...

Et les échos redisent et répètent l'acclamation, la grandissent, la répercutent en un tonnerre de révolution.

Claude s'en va, seul, vaincu, sans un mot de pitié, sans un regard d'affection, sans une main tendue en un adieu de regret... Peut-être, probablement même, quelques-uns en eurent le désir, mais Sandrin le regardait partir... et Sandrin devenait le maître !...

Arrivé dans son petit jardin, Claude, brisé par l'émotion, se laissa tomber sur le banc de bois ; il allait être midi, et le soleil montait dans toute sa gloire au zénith du ciel. Presque machinalement, le malheureux feuillette encore le cahier, qu'il n'a regardé, là-bas, que troublé et dans le clair-obscur du hall... mais ce cahier est à peine ouvert à la page des étoffes... à peine les yeux de Claude se sont-ils arrêtés sur ce chiffre fatal, que, subitement, le jeune homme pousse un cri... la queue du 5 a été effacée, grattée pour faire un 0 !... A la lumière intense, brutale de ce midi, la ruse de Sandrin éclate là, avec une indiscutable évidence, on voit même encore dans le papier, usé par le frottement discret d'une gomme, la trace de la pression du crayon :

—...Ah ! le misérable !... Je savais si bien que je ne m'étais pas trompé !...

Aussitôt, sans perdre un instant, Claude se lance dans la cour, à la recherche de ses juges ; précisément, Alberte, Sandrin, Bruno y débouchent, causant ensemble avec animation. Routier arrive sur eux, le cahier grand ouvert, le visage enflammé, sûr de lui-même et de la preuve évidente :

—Monsieur de Saint-Agilbert, vous avez été indignement trompé !... J'avais bien écrit le 5, mais on a eu l'infamie de le gratter... Regardez... impossible de nier !... Voici toute ma justification !...

Les mains de Claude tremblent en passant les feuilles.

Froidement, le comte ajuste son monocle, prend le cahier, l'examine, sans remarquer Sandrin, qui pâlit affreusement à son côté.

—En effet, c'est gratté... dit-il.

—Gratté... par qui... ? éclate Sandrin. Par Routier lui-même, qui vient d'emporter le cahier chez lui, de le surcharger à l'instant, afin de le gratter ensuite !...

—Par moi... ?

—...Parbleu, vous arrivez de chez vous, n'est-ce pas... ? Et vous n'avez même pas perdu votre temps... Mais la ruse est grossière...

—... Par moi !... Par moi !...

—Parfaitement, sans quoi vous auriez parlé tout de suite, là-bas, dans le hall... Vous n'êtes pas seulement un maladroit... vous êtes un menteur et un faussaire !...

Un instant, Claude voit rouge... Ses mains s'ouvrent et se ferment en un vertige de fureur... Sandrin se recule derrière Alberte, sentant que cet homme va lui sauter à la gorge ; mais Rabaroux et d'autres ouvriers accourent, se jettent entre le contremaître et Claude, qui est effrayant à voir, prêt à tuer...

—J'espère que vous n'allez pas vous colleter comme des chiffonniers devant Mademoiselle ! s'écrie Bruno.

Et Claude s'en va, étourdi comme s'il avait reçu un coup de massue...

—Bien paré, dit tout bas Alberte.

Et, avec cordialité, elle tendit la main à Sandrin.

XXVIII

JOURNAL DE LUCE

...Tout est fini !... Et si je n'avais peur d'être sacrilège en comparant une douleur humaine à la douleur divine, j'écrirais : “Consummatum est !... — Tout est consommé...”

Le cadre où s'est écoulée mon enfance, le château qui fut le nid glorieux de vaillance et d'amour où, depuis dix siècles, s'abritèrent les Saint-Agilbert... le petit cimetière où dorment tous les nôtres, le parc où j'allais rêver en pensant à l'avenir, les champs, les bois, tout ce qui m'a vue naître, aimer, grandir... ce qui fut mon confident, mon abri, mon espérance, tout est jeté aux quatre vents du ciel... tout est vendu à l'encan, comme on liquide un fond de hangar, une boutique de marchand de vin... une chose qui gêne et dont on ne veut plus...

Et c'est toi, ô pitié suprême !... l'être de tous les espoirs, qui viens, du fond de ton entresol parisien, d'ordonner cette ruine, sans même éprouver le besoin de revoir une fois encore ce que ta mère aimait tant... ces murs qui crieraient son nom s'ils pouvaient parler... sans écouter la défense de tous ces souvenirs qui pleurent partout un deuil plus terrible que la mort... l'oubli de ceux qui devraient se rappeler toujours !...

Aussi, comme je comprends ta honte !... Tu frappes en te dérochant... tu ordonnes tes exécutions, caché dans la capitale, loin de ceux qui ont connu ta jeunesse et te crieraient : “Anathème ! ! !” forçant peut-être ton indifférent visage à rougir quand même de l'oeuvre maudite.

J'ai appris la vente ce matin, en allant à la messe prier comme d'habitude. Le vieux Perrot, l'appariteur de la mairie, sonnait à deux mains sa cloche dans la rue Basse. Je m'approche pour savoir ce qu'il veut annoncer, car tout ce qui se passe au village m'intéresse ; mais, subitement, le pauvre homme m'aperçoit dans la foule, sa figure change, ses yeux ne peuvent se détacher des miens. Il balbutie... il n'ose plus parler...

—Mademoiselle... vraiment, j'aimerais mieux que vous ne soyez pas là !...

—Pourquoi, Perrot... ?

—Vous le savez mieux que moi !...

—Je ne sais rien !... fis-je en pâlisant.

—Dans ce cas, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai !

Il fend alors le cercle de paysans accourus pour l'entendre, et rentre dans la mairie. Toute bouleversée, je continue ma route, sentant mon coeur battre à grands coups dans ma poitrine, les questions les plus affolées se posent sans interruption devant mon esprit ; je pense aux terres, aux forêts, aux fermes... à tout, excepté à ce qui est devenu la navrante vérité.

D'ailleurs, mon indécision ne dure pas longtemps ; quand je traverse le cimetière, j'aperçois, au travers des branches, Perrot qui revient sur le tertre, et s'installe de nouveau pour crier son annonce ; et, peu à peu sa voix s'élève du fond de la rue Basse.

Dès les premiers mots, je dois m'appuyer au petit mur pour ne pas tomber : chaque phrase, chaque parole me semblent un soufflet donné par un Judas sur la figure de ma race... C'est lui... lui, Bruno, qui fait cela !... Oh ! le misérable !...

ETUDE DE Me LEFEVRE, NOTAIRE A FLEURINES

“Les habitants de la commune de Fleurines sont avisés que, le 3 août prochain, il sera procédé, en l'étude de Me Lefèvre, à la vente du château des comtes de Saint-Agilbert, des collections de la grande salle des gardes, armures et tableaux, de la bibliothèque, de la chapelle, du parc, du potager, des deux étangs, des bois et forêts, des terres de culture s'y rattachant par un lien quelconque de propriété. La première mise à prix minima est de trois cent mille francs.

“Signé : LEFEVRE, notaire à Fleurines.”

Il parlait bas, le pauvre homme !... On eût dit qu'il se doutait que j'étais là-haut, m'appuyant sur une tombe, recevant toute cette honte en plein coeur ; et même, plusieurs fois, il regarda les ifs de la chapelle d'Odile qui me cachaient ; je sentais ses yeux qui cherchaient les miens, quelque chose lui disant qu'ils étaient là ; mais, à cette distance, il ne put les apercevoir, et se mêla aux groupes animés des cultivateurs qui, déjà partout, commentaient la vente avec des voix et des gestes indignés.

...Ainsi, c'est par l'appariteur communal que j'apprends le deuil le plus triste de ma vie !... Mourir n'est rien, surtout quand on meurt comme on l'a rêvé... quand on tombe comme un arbre au milieu du champ qu'on abrita, pour s'ensevelir, se confondre en lui et revivre plus tard en ses moissons... quand on s'en va, plein de mérites, vers Celui qui, du fond de son éternité, vit nos travaux, nos luttes, nos fautes peut-être... et aussi notre inlassable désir de relèvement, notre volonté de monter vers Lui, toujours et quand même !...

(A suivre)

051

Donna Juanita

MARCHE

PAR FRANZ SUPPÉ

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It begins with three measures of chords, each marked with an accent (^) above the notes. The fourth measure contains a melodic line starting with a quarter note G4, followed by eighth notes A4 and B4, and a quarter note C5. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature. It starts with a forte (f) dynamic and contains a series of chords. A piano (p) dynamic marking appears in the fourth measure. The system concludes with a repeat sign and two measures of chords.

The second system of musical notation continues the piece. The upper staff features a melodic line with eighth and sixteenth notes, including accents (^) and slurs. The lower staff provides harmonic support with chords. A forte (f) dynamic marking is present in the fifth measure of the lower staff.

The third system of musical notation continues the melodic and harmonic development. The upper staff has a melodic line with eighth notes and slurs. The lower staff consists of chords. A piano (p) dynamic marking is visible in the second measure of the lower staff.

The fourth system of musical notation concludes the piece. The upper staff has a melodic line with slurs. The lower staff features chords, with a mezzo-forte (mf) dynamic marking in the second measure. The system ends with two first and second endings (1. and 2.) and a double bar line.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music features a melodic line in the treble and a harmonic accompaniment in the bass.

Second system of musical notation, continuing the piece. A *cres.* (crescendo) marking is present in the right-hand staff towards the end of the system.

Third system of musical notation, featuring a key signature change to two sharps (F# and C#) and a dynamic marking of *ff* (fortissimo) in the right-hand staff.

Fourth system of musical notation, continuing the melodic and harmonic development.

Fifth system of musical notation, marked with a dynamic of *ff* (fortissimo) in the left-hand staff.

Sixth and final system of musical notation on the page. It includes a *Sva.* (Sustained) marking in the right-hand staff and concludes with a *Fine.* marking.

Trio.

f

f

mf

f

f

1.

2.

March. D.S.S.

L'art du dompteur



Quand le dompteur sortit de la cage aux lions, je le félicitai.
—C'est difficile, lui dis-je, de dompter des lions ?



—C'est l'affaire d'une semaine. Vous prenez un jeune lion...



Et vous lui servez pendant six mois de la belle viande bien fraîche. Le lionceau est très content.



Le neuvième mois, vous lui servez un jour un plat composé de passementeries et de brandebourgs.



Le lionceau, devenu lion, fait la grimace ; quelquefois, emporté par sa glotonnerie, il les dévore ; mais il ne les digère pas, les brandebourgs.



Je dirai plus : il prend les brandebourgs en horreur. Chaque fois qu'on lui en présente, il fuit.



C'est le moment où le domptage réel commence. Je m'habille avec un veston surchargé de brandebourgs. J'entre dans la cage...



Le lionceau veut se jeter sur moi... mais il a aperçu les brandebourgs... Il recule, épouvanté.



Alors je lui donne un peu de chair fraîche, et il est tout à fait obéissant. Car, à la moindre menace, je lui montre ma veste et je lui dis : "Si tu es méchant, tu n'auras demain que ça à manger!"

Les aventures de Sherlock Holmes

Par CONAN DOYLE

UN SCANDALE EN BOHÈME



« Un homme entra »

VOUS voyez combien il est avantageux d'être le confident d'un cocher de fiacre. C'est une voiture des écuries Serpentine qui a ramené chez lui une douzaine de fois cet individu et on est au courant de tout ce qui le touche. Lorsque j'eus écouté tout ce qu'ils avaient à me dire, je me mis à arpenter la rue près de Briony Lodge et à préparer mon plan de campagne.

Ce Godfrey Norton était évidemment un facteur important dans l'affaire. C'est un homme de loi, et ceci me parut plutôt de mau-

vais augure. Quelles relations existaient entre eux et quel était la raison de ses visites fréquentes ? Était-elle sa cliente, on amie ou sa maîtresse ? Si elle était sa cliente, elle lui avait probablement confié la photographie. Si elle était sa maîtresse, c'était moins probable. De la réponse à cette question dépendait ma décision. Il s'agissait de savoir en effet si je devais continuer mes investigations à Briony Lodge ou diriger mes recherches vers l'appartement du monsieur, au Temple. C'était un point délicat et cela élargissait le champ de mon enquête. Mais je crains un peu de vous ennuyer avec tous ces détails ; d'un autre côté, je veux vous laisser voir ma perplexité, afin de vous bien exposer la situation.

—Je vous suis attentivement, répondis-je.

—J'hésitais encore, lorsqu'un hansom s'arrêta devant Briony Lodge. Un monsieur en descendit. C'était un homme brun particulièrement beau, avec un nez aquilin et une moustache, évidemment l'homme dont on m'avait parlé. Il semblait très pressé, cria au cocher de l'attendre, et passa devant la femme de chambre qui lui avait ouvert la porte comme un homme qui est tout à fait chez lui.

Il resta dans la maison une demi-heure environ, et je l'apercevais par moments à travers les fenêtres du salon, arpenter la pièce, gesticulant et parlant avec excitation. D'elle, je ne voyais absolument rien. Tout à coup il parut, et il me sembla qu'il était encore plus troublé qu'auparavant. Au moment de monter dans le fiacre il tira une montre d'or de sa poche et la regarda attentivement. « Conduisez-moi au galop, cria-t-il, d'abord chez Gross et Hankey, Regent Street, puis à l'église de Sainte-Monique sur la route Edgware. Un demi-louis si vous faites ce trajet en vingt minutes.

Ils partirent et j'étais en train de me demander si je ne ferais pas bien de les suivre, lorsque je vis arriver dans la rue un élégant landau dont le cocher avait son pardessus à demi boutonné, sa cravate remontée jusqu'aux oreilles, tandis qu'aucune des courroies de son harnais n'était convenablement bouclée. Le landau était à peine arrêté que la dame s'était déjà précipitée hors de la maison et dans la voiture. Je ne fis que l'entrevoir à ce moment, mais c'était une de ces femmes dont la beauté peut inspirer la plus violente passion.

—A l'église de Sainte-Monique, cria-t-elle et un demi-louis si vous m'y menez en vingt minutes.

C'était une occasion qu'il ne fallait pas manquer, Watson. Je me demandais si je suivrais la voiture à la course ou si je m'accrocherais derrière le landau, lorsqu'un fiacre vint à passer dans la rue. Le cocher regarda d'un air de méfiance le client d'aspect si misérable qui se présentait à lui, mais je ne lui donnai pas le temps de la réflexion et je sautai dans le véhicule. « A l'église de Sainte-Monique, lui dis-je, et un demi-louis si vous m'y menez en vingt minutes ». Il était midi moins vingt-cinq et il était facile de deviner l'événement qui se préparait.

Mon cocher marcha très vite. Je ne crois pas avoir jamais brûlé le pavé de cette manière, et cependant les autres étaient déjà arrivés lorsque je

parvins à l'église. Le fiacre et le landau avec des chevaux ruisselants de sueur étaient arrêtés devant la porte. Je payai mon cocher et je me hâtai d'entrer dans le temple. Il était désert à l'exception des deux personnes que j'y avais suivies et d'un pasteur qui semblait discuter avec elles. Ils formaient tous trois un groupe devant l'autel. Je montais en badaud l'un des bas côtés du temple lorsque, à ma grande surprise, les trois personnages qui se trouvaient dans le sanctuaire se tournèrent de mon côté et Godfrey Norton vint à moi en courant.

—Dieu soit béni, s'écria-t-il. Voilà l'affaire. Venez, venez.

—Quoi donc, qu'y a-t-il ? demandai-je.

—Venez, monsieur, venez je vous en prie, plus que trois minutes ou nous ne serons plus dans la légalité.

Je fus entraîné devant l'autel et avant de savoir où j'en étais, je me surpris marmottant des répons qu'on me soufflait à l'oreille et jurant des choses que j'ignorais totalement, en somme assistant au mariage de Mlle Irène Adler et de Godfrey Norton célibataire. Ce fut l'affaire d'un instant, et aussitôt le monsieur d'un côté, la dame de l'autre se confondirent en remerciements, tandis qu'en face de moi je voyais la figure rayonnante du pasteur. C'était la position la plus ridicule qu'on puisse voir et c'est en y repensant que j'ai éclaté de rire tout à l'heure. Il paraît qu'il y avait eu un vice de forme dans leur dispense de banc, que le pasteur refusait absolument de les marier sans un témoin quelconque, et que mon arrivée sauva le marié de l'ennui de courir dans la rue à la recherche d'un témoin. La fiancée me donna un louis et je compte le porter à ma chaîne de montre en souvenir de l'événement.

—L'affaire prend une tournure tout à fait inattendue, dis-je. Et alors ?

—Alors je me rendis compte que nos plans étaient très sérieusement menacés. Je pensais que le couple allait se mettre en route immédiatement et que cela nécessiterait des mesures très promptes et très énergiques de ma part. Ils se séparèrent cependant à la porte du temple, lui se dirigeant vers sa demeure et elle vers sa villa. « J'irai faire ma promenade habituelle en voiture au parc à cinq heures, dit-elle en le quittant ». Je n'en entendis pas davantage. Ils partirent chacun dans une direction différente et je m'en allai dresser mon plan d'attaque...

—Qui est ?

—Du boeuf froid et un verre de bière, répondit-il en somnant. J'ai été trop occupé pour penser à manger et il est probable que je serai encore plus occupé ce soir. A propos, docteur, j'aurai besoin de votre concours.

—J'en serai ravi.

—Vous ne craignez pas de contrevenir à la loi ?

—Pas le moins du monde.

—Ni de courir la chance d'être arrêté ?

—Aucunement, si c'est pour une bonne cause.

—Oh ! la cause est excellente.

—Alors je suis votre homme.

—J'étais bien sûr de pouvoir compter sur vous.

—Mais qu'est-ce que vous voulez de moi ?

—Lorsque Mme Turner aura apporté le plateau je vous expliquerai la chose. Maintenant, dit-il, en se tournant d'un air affamé vers la frugale chère que notre propriétaire avait préparée, nous discuterons tandis que je me restaurerai, car je n'ai pas beaucoup de temps à moi. Il est presque cinq heures maintenant. Dans deux heures il faut être sur le lieu de la scène. Mlle Irène ou plutôt Mme Irène rentre de sa promenade à sept heures. Il faut que nous soyons à Briony Lodge pour la recevoir.

—Et alors ?

—Reposez-vous sur moi de tout le reste. J'ai déjà préparé ce qu'il y avait à faire. Il n'y a qu'un point sur lequel j'insisterai, c'est que vous ne vous mêliez de rien quoi qu'il arrive. Vous comprenez ?

—Je dois rester neutre ?

—Vous ne devez faire quoi que ce soit. Il y aura probablement un peu de tumulte et de désarroi. Ne vous en effrayez pas. Cela se terminera par ceci : que je serai invité à entrer dans la maison. Quatre ou cinq minutes après, la fenêtre du salon s'ouvrira, vous devrez vous placer tout près de cette fenêtre ouverte.

—Oui.

—Vous m'observerez car vous me verrez facilement.

—Oui.

—Et lorsque je lèverai la main comme ceci vous jetterez dans la chambre ce que je vous aurai donné à jeter, et, en même temps, vous crierez : au feu ! Vous me suivez bien ?

—Parfaitement.

—Ce n'est rien de bien terrible, dit-il en tirant de sa poche un rouleau de la forme d'un cigare. C'est une simple fusée de plombier munie, à chaque extrémité, d'une amorce qui fait qu'elle s'allume automatiquement. Votre rôle se borne à cela. Lorsque vous crierez : au feu ! ce cri sera répété par un grand nombre de gens. Vous pourrez alors aller jusqu'au bout de la rue et je vous rejoindrai dix minutes plus tard. J'espère que vous m'avez bien compris ?

—Je dois rester neutre, m'approcher simplement de la fenêtre, vous observer et, au signal que vous me donnerez jeter l'objet que voilà, puis pousser le cri de « au feu » et attendre au coin de la rue.

—Précisément.

—Alors vous pouvez absolument compter sur moi.

—C'est parfait. Maintenant je crois qu'il est temps que je me prépare à mon nouveau rôle.

Il disparut dans sa chambre et revint quelques minutes plus tard déguisé en aimable et naïf pasteur non conformiste. Son grand chapeau noir, ses larges pantalons, sa cravate blanche, son sourire sympathique et son aspect général de bienveillante bonté en faisaient le type du genre.

Ce n'était pas le costume seul que Holmes savait changer. Il prenait toujours l'expression, les manières et jusqu'à l'âme pour ainsi dire de celui qu'il représentait. La scène perdit un acteur de premier ordre, tout comme la science un logicien subtil, lorsqu'il se fit une spécialité de la recherche des crimes.

Il était six heures un quart lorsque nous quittâmes Baker Street, et il était sept heures moins dix lorsque nous arrivâmes dans l'avenue Serpentine que nous nous mîmes à arpenter à la hauteur de Briony Lodge en attendant l'arrivée des personnes qui nous intéressaient ; pendant ce temps la nuit était venue et les lampes s'étaient allumées. La maison était absolument telle que je me l'étais figurée d'après la description succincte de Sherlock Holmes, mais le quartier était moins désert que je ne l'avait pensé. Au contraire, pour une petite rue d'un quartier paisible, elle était très animée. Il y avait un groupe d'hommes mal vêtus fumant et riant dans un coin, un rémouleur, deux sergents de ville faisant la cour à une petite bonne, et plusieurs jeunes gens bien mis qui allaient et venaient le cigare à la bouche.

—Vous comprenez, dit Holmes, que ce mariage simplifie singulièrement les choses. La photographie est maintenant une arme à double tranchant. Il est probable que la dame redoute autant de la laisser voir à M. Godfrey Norton que notre client, à la princesse. Maintenant la question est celle-ci : où trouverons-nous cette photographie ?

—Où en effet ?

—Il est peu probable qu'elle la transporte avec elle. C'est une grande épreuve impossible à dissimuler sous des vêtements de femme. Elle sait que le roi est capable de lui faire dresser un guet-apens et de la faire fouiller. Il y a déjà eu deux tentatives de ce genre. Il est donc certain qu'elle ne l'emporte pas avec elle.

—Où l'a-t-elle déposée, alors ?

—Chez son banquier ou son homme d'affaires. Il y a cette double éventualité. Mais je suis disposé à croire que



« Il lui tendit un bouquet. »

ce n'est à aucune de ces deux hypothèses qu'il faut s'arrêter. Les femmes sont généralement cachottières. Pourquoi, après tout, la confierait-elle à quelqu'un? On se fie à soi-même, mais on ne peut savoir quelles influences indirectes ou politiques pourraient peser sur un homme d'affaires. De plus, rappelez-vous qu'elle avait résolu de s'en servir dans quelques jours. La photographie doit donc se trouver à portée et par conséquent dans sa propre demeure.

—Mais sa maison a été cambriolée deux fois.

—Peu importe, ils n'ont pas su chercher.

—Comment ferez-vous pour la découvrir?

—Je ne la chercherai pas.

—Quoi alors?

—Je l'obligerai à me la montrer.

—Elle refusera sûrement.

—Elle ne le pourra pas. Mais j'entends le roulement d'une voiture. C'est précisément la sienne. Suivez mes instructions à la lettre.

Il achevait à peine de parler que nous aperçûmes, au détour de l'avenue, la lueur des lanternes. C'était un élégant landau que celui qui s'avancait vers Briony Lodge. Au moment où il s'arrêtait, un des vagabonds qui flânait dans la rue se précipita sur la voiture pour ouvrir la portière dans l'espoir de gagner un sou, mais il fut repoussé brusquement par un autre vagabond qui s'était précipité dans le même but. Une terrible querelle s'ensuivit, querelle qui fut envenimée par deux gardiens de la paix, lesquels prirent parti pour l'un des mendiants, et par le rémouleur qui se rangea avec autant d'ardeur du côté de l'adversaire. L'un d'eux reçut un coup et aussitôt la dame, qui pendant ce temps était descendue de sa voiture, se trouva dans un cercle d'hommes furieux, luttant les uns contre les autres, se frappant comme des sauvages avec leurs poings et leur bâton. Holmes se jeta dans la mêlée pour protéger la dame, mais juste au moment où il arrivait à elle il poussa un cri et tomba par terre, la figure en sang. Là-dessus les gardiens de la paix prirent leurs jambes à leur cou d'un côté, les vagabonds de l'autre, tandis qu'un certain nombre de personnes d'une catégorie plus élevée, qui avaient observé la bagarre sans y prendre part, se précipitèrent au secours de la dame et du monsieur blessé. Irène Adler, comme je l'appellerai encore, s'était hâtée de monter l'escalier, mais elle s'était arrêtée à mi-chemin, sa superbe silhouette se dessinant sur le fond du hall et elle s'était retournée pour voir ce qui se passait dans la rue.

—Est-ce que le pauvre monsieur est gravement blessé? demanda-t-elle.

—Il est mort, crièrent plusieurs personnes.

—Non, non, il respire encore, cria un autre. Mais il aura expiré avant d'arriver à l'hôpital.

—C'est un homme très brave, dit une femme. Sans lui, ils auraient sûrement pris la bourse de la dame et sa montre. C'en est une clique et une fameuse, que ces gens-là! Ah! le voilà qui respire.

—Il ne peut pas rester dans la rue. Pouvons-nous le porter chez vous, madame?

—Certainement, mettez-le dans le salon où il y a un sofa confortable. Par ici je vous prie.

Lentement, solennellement le blessé fut transporté dans la villa et étendu dans la pièce de réception. De mon poste, près de la fenêtre, j'observais tout ce qui se passait. Les lampes avaient été allumées mais les volets n'avaient pas été fermés de sorte que je pouvais voir Holmes étendu sur un lit de repos. Je ne sais s'il fut à ce moment saisi de remords pour la comédie qu'il jouait, mais je sais que pour ma part je ne fus jamais plus honteux de ma vie que lorsque je vis la superbe créature contre laquelle je conspirais, prodiguer ses soins au malade avec la grâce et la bonté la plus exquises. Et cependant c'eût été maintenant vis-à-vis de Holmes la trahison la plus noire que de reculer devant la tâche qu'il m'avait confiée. Je m'endurcis le coeur et je tirai la fusée de sous mon ulster. Après tout, pensai-je, nous ne lui faisons aucun mal. Nous l'empêchons seulement de nuire à son prochain.

Holmes s'était dressé sur son séant et je le vis s'agiter comme un homme qui manque d'air. Une femme de chambre courut à la fenêtre et l'ouvrit. Au même moment je vis le blessé lever la main et à ce signal je jetai ma fusée dans la pièce en criant: "au feu". Des tourbillons de fumée s'élevèrent dans le salon et sortirent par la fenêtre ouverte. J'eus la vision de gens qui se bousculaient et un moment après j'entendis la voix de Holmes leur affirmant que c'était une fausse alerte. Me frayant un passage dans la foule hurlante, je gagnai en hâte le coin de la rue; dix minutes plus tard je sentais le bras de mon ami s'appuyer sur le mien et j'avais le bonheur de m'éloigner de ce tumulte. Lui marcha vite et en silence pendant quelques minutes jusqu'à ce que nous ayons atteint l'une des rues paisibles qui mène vers la route d'Edgware.

—Vous avez rempli votre rôle à merveille, docteur, remarqua-t-il. C'est parfait.

—Vous avez la photographie?

—Je sais où elle se trouve.

—Et comment l'avez-vous découverte?

—Elle me l'a montrée, comme je vous l'avais prédit.

—Je ne comprends pas.

—Je n'ai pas l'intention de faire de mystère, dit-il en riant. La chose est bien simple. Vous avez compris naturellement que tous les gens qui se trouvaient dans la rue étaient des complices? Ils étaient tous loués pour l'après-midi.

—Je m'en doutais.

—Lorsque la querelle éclata j'avais déjà préparé dans le creux de ma main un peu de peinture rouge toute fraîche. Je me précipitai en avant, je tombai, j'appliquai ma main sur ma figure et je devins un spectacle lamentable. Le truc n'est pas nouveau.

—J'avais aussi deviné cela.

—Alors ils me portèrent dans la maison. Elle était bien obligée de me recevoir. Comment aurait-elle pu refuser? Et encore elle devait me recevoir dans son salon, précisément là où je soupçonnais que devait se trouver la photographie. Elle était où là ou dans sa chambre à coucher et j'étais décidé à en avoir le coeur net. On me déposa sur un canapé. Je fis signe que j'avais besoin d'air, ils furent forcés d'ouvrir la fenêtre et vous entrâtes en scène.

—En quoi vous ai-je été utile?

—Votre concours m'a été précieux. Quand une femme croit que le feu est à sa maison, son instinct naturel la porte à se précipiter vers l'objet auquel elle tient le plus. C'est une impulsion irrésistible et j'en ai tiré parti plus d'une fois. Cela m'a servi dans le scandale de la substitution Darlington et dans l'affaire du château d'Arnsworth. Une mère se précipite vers son enfant, une femme non mariée vers ses bijoux. Il me semblait évident que la dame en question n'avait dans sa maison rien de plus précieux que ce que nous cherchions. Il était certain qu'elle devait tâcher à le mettre en lieu sûr. L'alerte de "au feu" fut parfaitement simulée. La fumée et les cris étaient faits pour ébranler des nerfs d'acier. L'événement répondit à mon attente: la photographie est dans un renfoncement derrière un panneau mobile juste au-dessus du cordon de sonnette. La dame courut vers la cachette et j'aperçus même l'objet au moment où elle le retirait à moitié. Lorsque je criai que c'était une fausse alerte elle remit la photographie à sa place, jeta un coup d'oeil sur la fusée, sortit de la pièce et je ne l'ai pas revue depuis. Je me levai et avec force excuses je me retirai. J'hésitai à me procurer immédiatement la photographie; le cocher venait d'entrer dans le salon et comme il m'observait, il me sembla prudent de remettre à plus tard. Trop de précipitation pourrait tout gâter.

—Et maintenant? demandai-je.

—Notre tâche est réellement finie. Je passerai demain chez Irène Adler avec le roi et avec vous, si vous voulez bien nous accompagner. On nous introduira dans le salon pour y attendre la dame mais il est probable que lorsqu'elle apparaîtra elle ne trouvera ni nos personnes ni la photographie. Ce sera une satisfaction pour le roi de la prendre de ses propres mains.

—Et quand irez-vous?

—À huit heures demain matin. Elle ne sera pas encore levée, de sorte que nous serons absolument libres. De plus il n'y a pas un instant à perdre car ce mariage va amener un changement complet dans sa vie et dans ses habitudes. Il faut que je télégraphie au roi sur l'heure.

Nous avons atteint Baker Street et nous nous étions arrêtés devant la porte. Holmes cherchait sa clé dans sa poche lorsque quelqu'un en passant dit:

—Bonsoir, m'sieu Sherlock Holmes.

Il y avait plusieurs personnes sur le trottoir à ce moment-là mais le salut nous sembla être venu d'un petit jeune homme vêtu d'un ulster qui avait passé très vite à côté de nous.

—J'ai déjà entendu cette voix, dit Holmes, en cherchant à percer l'ombre de la rue mal éclairée. Je me demande qui diable cela peut être?

II

Je passai la nuit à Baker Street et nous étions en train de prendre notre café au lait le lendemain matin lorsque le roi de Bohême fit irruption dans le salon.

—Vous l'avez réellement? cria-t-il en saisissant Sherlock Holmes par les deux épaules et en le regardant anxieusement dans les yeux.

—Pas encore.

—Mais vous avez de l'espoir?

—J'ai de l'espoir.

—Alors venez, je n'y tiens plus.

—Il faut héler un fiacre.

—Non, mon coupé est à la porte.

—Cela simplifie les choses.

Nous descendîmes lestement et nous reprîmes une fois de plus le chemin de Briony Lodge.

—Irène Adler est mariée, dit Holmes.

—Mariée? depuis quand?

—Depuis hier.

—Avec qui?

—Avec un homme de loi anglais du nom de Norton.

—Elle ne l'aime pas, sûrement pas...

—J'espère que si.

—Et pourquoi cela?

—Parce que cela éviterait à Votre Majesté tout ennui à l'avenir. Si la dame aime son mari, elle n'aime assurément pas Votre Majesté. Si elle n'aime pas Votre Majesté il n'y a aucune raison pour qu'elle intervienne dans ses projets.

—C'est vrai. Et cependant! Eh bien! Si elle avait été de même condition que moi, quelle reine eût été!

Il se tut et resta pensif jusqu'à notre arrivée dans Serpentine avenue.

La porte de Briony Lodge était ouverte. Une femme âgée se tenait sur les marches. Elle nous regarda descendre du coupé d'un oeil sardonique.

—M. Sherlock Holmes, je crois? dit-elle.

—Je suis M. Holmes, répondit mon compagnon en la regardant d'un air étonné et interrogatif.

—Ah vraiment! ma maîtresse m'a dit que vous viendriez probablement. Elle a pris ce matin à Charing Cross avec son mari, le train de 5 h. 15 pour le continent.

—Quoi? Sherlock Holmes chancela, blême de chagrin et de surprise. Vous dites qu'elle a quitté l'Angleterre?

—Pour n'y jamais revenir.

—Et les papiers? demanda le roi d'une voix rauque. Tout est perdu!

—Nous verrons.

Holmes bouscula la servante et se précipita dans le salon, suivi du roi et de moi-même. Les meubles étaient sans dessus dessous, avec des étagères démontées, des tiroirs ouverts comme si la dame avait tout saccagé avant de partir. Mon ami courut vers le cordon de sonnette, ouvrit nerveusement un panneau à coulisse et y plongeant la main, en tira la photographie et une lettre. La photographie était Irène Adler elle-même, en robe de soie; la lettre était adressée: "A M. Sherlock Holmes. A garder jusqu'à ce qu'on vienne la prendre". Il l'ouvrit et nous la lûmes tous les trois ensemble. Elle était datée de la veille à minuit et en voici le texte: "Mon cher Monsieur Sherlock Holmes,

"Vous avez admirablement monté votre coup. Vous m'avez mise dedans complètement et jusqu'après le cri de "au feu" je n'ai pas eu le moindre soupçon. Mais ensuite, en pensant à la manière dont je m'étais trahie, je me pris à réfléchir. J'avais été, depuis plusieurs mois, mise en garde contre vous. On m'avait dit que si le roi employait un agent ce serait certainement vous, et votre adresse m'avait été donnée. Et, cependant, malgré tout cela, vous m'avez forcée à révéler ce que vous vouliez savoir. Même après j'eus des doutes; je trouvais mal de me méfier d'un bon et naïf pasteur. Vous savez que je suis une actrice de profession; je m'habille facilement en homme et je profite même souvent de l'indépendance que cela me donne. J'envoyai Jean le cocher vous surveiller, je courus dans ma chambre, je revêtis mon costume de marche, comme je l'appelle, et je redescendis au moment où vous veniez de partir.

"Alors je vous suivis jusqu'à votre porte et je me convainquis ainsi que j'étais réellement un objet d'intérêt pour le célèbre Sherlock Holmes. Puis, je vous souhaitai le bonsoir, plutôt imprudemment, je l'avoue, et j'allai au Temple voir mon mari.

"Nous avons pensé tous deux que notre seule ressource était la fuite puisque nous allions avoir à lutter contre un si terrible antagoniste, de sorte que vous trouverez le nid vide, lorsque vous viendrez demain. Quant à la photographie, votre client peut être tranquille. J'aime et je suis aimée, et l'homme à qui j'ai voué ma foi vaut mieux que lui. Le roi est libre de faire ce qu'il désire; ses desseins ne seront pas entravés par celle qu'il a cruellement trompée. Je garde seulement cette image pour ma propre sauvegarde et pour conserver une arme qui me mette toujours à l'abri des démarches qu'il pourrait tenter dans l'avenir. Je laisse une photographie qui lui fera peut-être plaisir et je suis, cher monsieur Sherlock Holmes, bien sincèrement à vous.

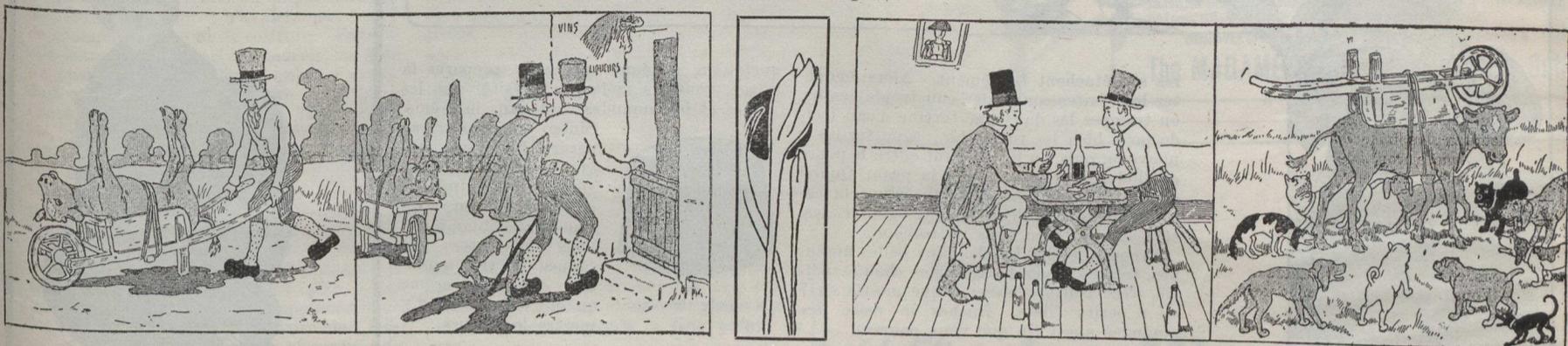
"IRENE NORTON née ADLER".

(A suivre)

Variétés pour nos jeunes amis

LE VEAU "DE MER" DE JEAN NICHAUD

(Conte fantastique)



DÉCIDÉMENT, pour peu que cela continue, notre métropole détiendra bientôt le record des événements extraordinaires ! Après la fameuse et authentique baleine, d'inoubliable mémoire, trouée en écumoire par les balles de nos habiles tireurs, et capturée à Longueuil ; après le plus ou moins historique serpent de mer (lisez tronc d'érable) hissé à tour de bras sur un des vaisseaux de Sa Majesté, dans notre port de Montréal ; après la course échevelée de l'automobile-fantôme, que vous lirez bientôt, voici que Ville-Marie vient d'être mise en émoi par un événement unique dans les fastes de l'histoire des... veaux.

Un veau, un veau de mer, — remarquez bien, je ne parle pas des vaches marines ou des veaux marins appelés chiens de mer, et que nos pêcheurs du Labrador et autres lieux capturent en plus ou moins grande quantité, chaque hiver, — non : un veau, un veau de nos belles vaches canadiennes, un vrai veau, quoi ! naviguant majestueusement dans le Saint-Laurent... Mais n'anticipons pas. Voici de fil en aiguille l'histoire dans ce qu'elle a de plus véridique.

C'est jour de marché. De toutes parts, nos bons "habitants" apportent à la ville les divers produits de leur ferme. La récolte a été abondante, et tout, — même les veaux — tout se vend comme du beurre en galette. C'est donc le temps de faire de l'argent.

Jean Nichaud, un fermier à l'aise (ils le sont tous chez nous) du 4ème rang d'une des paroisses voisines de Montréal, et que je ne nommerai point, par respect et par discrétion ; Jean Nichaud, donc, jugeant le moment propice pour se débarrasser avantageusement du superbe veau que depuis trois mois il engraisse dans l'étable de ses vaches, se décide, après mûre réflexion, à mener l'animal au marché.

Malheureusement, le cheval de Jean Nichaud a le "crapaud", et tous les fermiers amis de Jean sont depuis longtemps partis pour la ville.

—Bah ! se dit notre paysan, la ville n'est pas très loin, et, comme du temps de mon défunt père — Que Dieu ait son âme ! — les veaux, batêche ! même les veaux gras, sont encore capables de marcher ! Une bonne et solide corde au cou, ça fera l'affaire !

Sitôt dit, sitôt fait. Mais la bête récalcitrante donne du fil à retordre à son maître ; car, voyez-vous, c'est vraiment un veau extraordinaire et d'une force de taureau que le veau de Jean Nichaud. Impossible de le faire avancer.

—Oh ! oh ! s'écrie Nichaud, nous verrons bien qui de nous deux aura le dernier mot, mon garçon !

Et, fixant la corde à une grosse charrette, mon oncle (vous ai-je dit que c'était mon oncle ?) s'en va



quérir une brouette sur laquelle, ventre à l'air, il couche résolument le veau récalcitrant et le ligotte à tour de bras comme un porc qu'on mène à l'abattoir..

Le veau se plaint en son patois, mais Jean Nichaud n'en a cure. Celui-ci, saisissant brusquement les bras de la brouette, bat la mesure, cadencant la mélodie du pauvre animal, qui trouve très cavalière cette façon de procéder à son égard.

—Wo ! Wo ! fait Jean Nichaud ; Wo ! Wo ! Wo ! Mais, allez donc faire entendre raison à un animal ficelé comme un saucisson !

Cependant, un veau ne peut pas toujours beugler comme un petit garçon ; en conséquence, à bout de forces, il se tait ; et finalement, les deux voyageurs, l'un menant l'autre, arrivent sur la place du marché Bonsecours, non sans avoir suscité l'hilarité et les quolibets des personnes qu'ils ont rencontrées en cours de route.

—Tiens ! avait dit entre autres la fermière connue sous le nom de "Poule aux oeufs", voilà Jean "Nigaud" qui promène son veau, à c'te heure ! Bientôt, ma fine, les chevaux se prélasseront en carrosse et les hommes s'attèleront ! N'est-ce pas le monde renversé ?

Il est inutile, n'est-ce pas ? de vous décrire les bravos et les acclamations qui saluèrent l'arrivée de Jean Nichaud sur la place publique. Jamais ministre, pérorant pour les élections, n'en entendit d'aussi frénétiques. Pendant plus d'un quart d'heure, ce fut un vrai délire.

Craignant, au milieu de ce tohubohu, de perdre son veau, Jean Nichaud se garde bien de le mettre sur pied. Il le laisse donc toujours ficelé sur la brouette. Bientôt un acquéreur se présente ; c'est un boucher de la ville, amateur de veaux gras ; il offre tant pour la bête, Nichaud en veut tant ; pas un sou de moins ; finalement, vendeur et acheteur décident de vider le différend, et... une pinte de vin canadien, par une partie de cartes. Ils entrent donc

au restaurant le plus proche, laissant le veau sur la place, dans sa malencontreuse position.

L'animal, désespéré de ne plus voir son maître, se remet à beugler de tout son coeur. Un chien, deux, trois, dix, toute une bande, arrivent, très intrigués, s'approchent, flairent, mais, n'y comprenant rien, lèvent la patte et... A ce mortel affront, le veau, galvanisé, se démène si bien qu'il roule avec la brouette et se retrouve sur pattes portant crânement le véhicule sur son dos. A la vue de cette bête, aussi étrange qu'un monstre de l'Apocalypse, le bataillon des tou-

tous lance son hurlement de combat, et le veau, un instant étourdi et désorienté, s'élance brusquement, détalant à toute vitesse vers les quais, poursuivi de près par la race canine.

Quelle course ! mes enfants. Veau, brouette, chiens, chiennes, dévalent comme des automobiles, renversant sur leur passage les femmes et les enfants trop curieux, et les hommes trop affairés pour songer à se garer.

Affolé par les aboiements des chiens de chasse, boule-dogues, roquets et autres dont il a déjà senti les caresses trop brutales, le veau infortuné, toujours portant l'encombrante brouette, qui danse une gigue endiablée, arrive près du fleuve, dans lequel il se précipite d'un bond désordonné, tandis que les chiens, plus prudents, s'arrêtent, tout penauds, sur le bord.

Soutenu par la brouette qui lui sert de barque, la bête de Jean Nichaud, les quatre fers en l'air, se sent emporter par le courant vers des régions inconnues.

Le chagrin de Jean Nichaud ne saurait se décrire : le pauvre homme, sous l'effet du vin canadien autant que sous celui des regrets, faisait réellement pitié ; il pleurait... comme un veau.

Le lendemain, on lisait dans les faits divers de nos quotidiens du soir l'entrefilet suivant :

PECHE MIRACULEUSE

Au moment où nous allons sous presse, une dépêche nous annonce que les pêcheurs du Golfe ont capturé, hier, dans la nuit, un magnifique veau de mer, d'une espèce inconnue, pour l'acquisition duquel une Cie américaine aurait déjà offert 20,000 dollars.

A plus tard d'intéressants détails sur cet événement pour le moins étrange.

Pour copie conforme.

A. C.

L'intelligence des chiens

Un Chinois avait trois petits chiens, et, dans son salon, une table en bois de teck enrichie de précieuses incrustations, à laquelle il tenait beaucoup.

Un matin, en rentrant chez lui après la promenade, il vit ses chiens installés sur sa fameuse table en bois de teck et y dormant profondément.

Pour leur donner le sentiment des convenances et leur apprendre à respecter sa table, notre Chinois leur administra une sérieuse correction.

Or, le lendemain, il constata avec satisfaction que ses chiens, allongés sur le parquet et le museau entre les pattes de devant, l'attendaient patiemment, rangés contre la porte.

Mais, s'étant approché de la table en bois de teck

et y ayant posé sa main, il constata que la table était chaude ; comme la veille, les chiens étaient venus s'y reposer, seulement, en entendant leur maître venir, ils s'étaient bien vite glissés le long de la porte.

—Par Confucius, dit-il, vous me le paierez cher ! Il prit une badine et se mit à les cingler d'importance.

Le troisième jour, notre Chinois rentra de sa promenade un peu plus tôt que de coutume, désireux qu'il était de se rendre compte si sa leçon avait été profitable, cette fois. Il fit tourner sa clef dans la serrure avec précaution, entra sans faire aucun bruit et se dirigea vers le salon.

Les trois chiens, ayant cru qu'il était mal de dormir sur le parquet, étaient retournés sur la table,

où ils dormaient paisiblement.

Le Chinois, stupéfait, ne trouva pas la force de les corriger !

Le pesage

En revenant un jour du bois, Lucien veut connaître son poids.

Le voilà qui se met à l'aise

Dans le grand fauteuil où l'on pèse,

En tendant au peseur un sou ; mais celui-ci :

"C'est deux sous, mon petit ami."

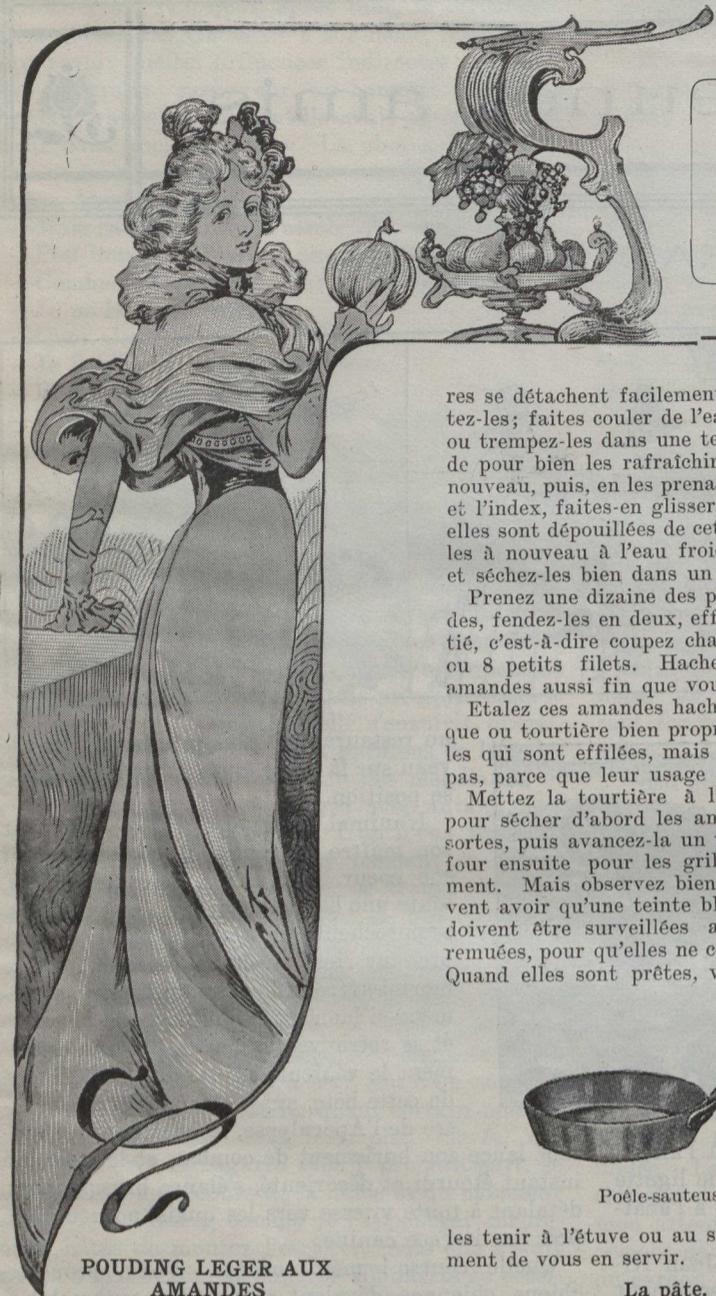
Tout d'abord l'embarras de Lucien est extrême,

Et puis : "Pesez-moi tout de même",

Dit-il de sa plus douce voix.

"Vous direz seulement la moitié de mon poids."

Pour la Ménagère



POUDING LEGER AUX AMANDES

CHACQUE saison ramène sa série d'entremets établis sur les produits du moment, mais il en est qui sont de toutes les saisons: tels, les nombreux poudings chauds ou froids qui, même aux époques où l'abondance des fruits frais permet de varier les entremets à l'infini, sont inscrits de temps en temps sur les menus, à l'égal des soufflés. Le pouding dont nous donnons aujourd'hui la recette est particulièrement recommandable, parce qu'il ne nécessite pas l'emploi de choses souvent introuvables, et que son apprêt est des plus simples.

Ce pouding est servi avec une crème ou un sirop fait de marmelade d'abricots ou de gelée de groseilles, délayée avec un peu d'eau chaude, kirsch ou rhum.

Proportions.

Pour un pouding de 8 à 10 personnes: — 1 tasse de lait; 4 onces de beurre 3/2 onces de sucre en poudre; 2 1/2 onces de farine; 1 1/2 once d'amandes; 5 jaunes d'œufs; 5 blancs d'œufs, battus en neige ferme; quelques gouttes de vanille.

Temps nécessaire. — 35 minutes pour la préparation; 40 minutes pour le pochage ou cuisson du pouding, 5 minutes de repos avant de le démouler. Au total: 1 heure 20.

Résumé. — Préparer les amandes grillées. Infuser la vanille dans le lait; travailler le beurre en pommade; ajouter sucre, farine, lait vanillé. Faire cuire en bouillie épaisse. Ajouter les jaunes, amandes hachées. Fouetter les blancs; mélanger



Colez le bassin sur la table au moyen de torchons.

à la pâte. Verser en moule beurré, parsemé d'amandes effilées. Pocher 40 minutes. Couvrir avec petite crème, ou sirop.

Les amandes.

Vous pouvez et vous devez même les apprêter à l'avance pour pouvoir les sécher et les griller sans précipitation.

Jetés dans une petite casserole d'eau bouillante, et laissez-les pendant 6 minutes environ, après avoir retiré la casserole sur le côté du feu, jusqu'à ce que les pelu-

res se détachent facilement. Alors, égouttez-les; faites couler de l'eau froide dessus, ou trempez-les dans une terrine d'eau froide pour bien les rafraîchir; égouttez-les à nouveau, puis, en les prenant entre le pouce et l'index, faites-en glisser la peau. Quand elles sont dépouillées de cette pelure, lavez-les à nouveau à l'eau froide; égouttez-les, et séchez-les bien dans un torchon.

Prenez une dizaine des plus belles amandes, fendez-les en deux, effilez chaque moitié, c'est-à-dire coupez chaque moitié en 7 ou 8 petits filets. Hachez le reste des amandes aussi fin que vous pourrez.

Étalez ces amandes hachées sur une plaque ou tourtière bien propre, ainsi que celles qui sont effilées, mais ne les mélangez pas, parce que leur usage est différent.

Mettez la tourtière à l'entrée du four pour sécher d'abord les amandes des deux sortes, puis avancez-la un peu plus dans le four ensuite pour les griller très légèrement. Mais observez bien qu'elles ne doivent avoir qu'une teinte blonde, et qu'elles doivent être surveillées attentivement et remuées, pour qu'elles ne colorent pas trop. Quand elles sont prêtes, vous n'avez qu'à



Poêle-sauteuse

les tenir à l'étuve ou au sec, jusqu'au moment de vous en servir.

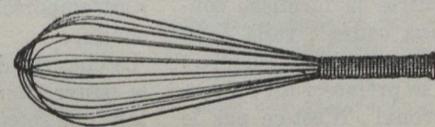
La pâte.

Commencez par faire bouillir le lait, puis mettez-y la vanille. Couvrez bien la casserole, retirez-la du plein feu pour tenir bien au chaud, mais sans bouillir, pendant 20 minutes.

Pendant que se fait l'infusion, enfermez le beurre dans un coin de torchon, et pressez-le jusqu'à ce qu'il soit ramolli.

Sur la quantité de beurre indiquée, retirez-en de côté environ la cinquième partie pour beurrer le moule.

Le beurre étant déjà bien ramolli par le travail dans le torchon avec la chaleur des mains, mettez-le dans une sauteuse (fig. 2) pouvant contenir de 2 pintes à 2 pintes et demie. Cette casserole doit être prise as-



Le fouet

sez grande, parce que, un peu plus tard, on y ajoute les blancs battus en neige; toute la pâte y sera donc réunie. Avec une large cuiller de bois, travaillez la masse du beurre jusqu'à ce qu'il soit peu à peu uni et lisse comme une pommade. Ce travail se fait absolument hors du feu, mais dans un endroit assez chaud pour que la seule température aide au travail de la cuiller.

Quand toute la masse du beurre est bien en pommade, ajoutez le sucre en poudre. Mélangez avec la cuiller de bois, et travaillez encore vigoureusement, jusqu'à ce que vous constatiez que le beurre a pris une teinte plus pâle. Ce travail avec la cuiller a pour but de donner de la légèreté.

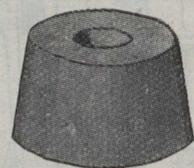
Le beurre ayant pris la teinte plus claire, ajoutez la farine. Passez au tamis. Mélangez bien avec la cuiller. Puis délayez, petit à petit, avec le lait vanillé. Pour mieux délayer, et plus vite, le petit fouet est bien préférable à la cuiller de bois.

Posez ensuite la casserole sur un feu pas trop vif, et faites prendre l'ébullition, sans cesser de promener la cuiller de bois dans la casserole, en appuyant sur le fond, et en tous sens. Ceci afin que la crème n'attache pas. Quand l'ébullition est prise, remuez encore sur le feu pendant 3 ou 4 minutes, pour faire prendre en bouillie très épaisse. Retirez du feu. Laissez attendre quelques minutes pour faire perdre la plus grosse chaleur. Ajoutez alors les 5 jaunes en les mélangeant vivement, pour qu'ils ne soient pas saisis par la chaleur. Puis mélangez les amandes hachées, qui ont été grillées.

Il faut maintenant fouetter les blancs d'œufs.

Si vous pouvez faire faire ce travail par

quelqu'un, pendant que vous préparez la crème, vous les mélangez aussitôt que les jaunes et les amandes sont dans la crème.



Le moule renversé

Sinon, pour ne pas perdre de temps, dès que la crème est enlevée du feu et mise à refroidir un peu, vous fouettez les blancs. Et vous n'ajoutez vos jaunes et vos amandes dans la crème qu'au moment d'y mettre les blancs.

Pour mélanger les blancs.

Prenez-en d'abord un peu, rien que le quart, et encore en deux fois, pour les mélanger dans la pâte: ceci pour la délier d'abord, car elle est très épaisse. Et pour mélanger cette petite quantité, travaillez avec la cuiller de bois en tous sens, sans précaution.

Mais pour ajouter le reste, c'est-à-dire les trois-quarts de la neige, il faut cette fois opérer avec beaucoup de soins, car c'est la neige qui donne au pouding toute sa légèreté. En conséquence, versez d'un seul coup toute la masse des blancs sur la pâte. Avec une spatule de bois, ou un morceau de carte un peu ferme, passez sous la pâte pour la ramener sur les blancs, en faisant tourner la casserole devant vous à mesure. Fendez le tout, au milieu de la casserole, toujours pour ramener dessus ce qui est dessous.

Aussitôt ce mélange des blancs terminé, il faut mettre en mouvement et faire cuire, car les blancs qui attendent retombent.

Le moule

aura donc été préparé à l'avance, à moins d'avoir la promptitude de mouvement donnée par l'habitude.

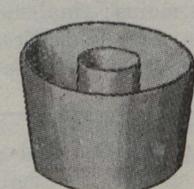
Pour la facilité du pochage ou cuisson, il doit être à douille, c'est-à-dire avec, au milieu, un cylindre où pénètre l'eau du bain-marie; autant que possible à parois lisses. Avec le morceau de beurre réservé, enduisez bien l'intérieur, et partout, sinon il y aura des risques que le pouding attache et se démoule peu facilement. Semez dedans les amandes effilées, aussi régulièrement que possible, et appuyez-les au besoin du bout du doigt pour les incruster dans le beurre. Cela fait, prenez la pâte avec une cuiller, déposez-la dans le moule par cuillerées, et, quand il est plein, frappez-le légèrement sur un torchon plié, pour faire un léger tassement.

Pour pochage.

Placez le moule dans une casserole de hauteur proportionnée à celle du moule, et versez dedans assez d'eau bouillante pour qu'elle arrive à quelques lignes des bords du moule. Il suffit que la casserole soit assez grande pour qu'il y ait l'espace d'un bon doigt tout autour du moule.

Couvrez la casserole d'un grand couvercle, mettez-la à four assez chaud, pour que l'eau se maintienne constamment à un degré presque voisin de l'ébullition, mais sans ébullition franche. Comptez 40 minutes de pochage.

Très peu de temps après sa mise au four, le pouding commence à monter, et au bout d'une dizaine de minutes il a déjà atteint les bords du moule. Si la casserole dans laquelle se fait le pochage n'est pas très



Le moule à cylindre debout

profonde et ne dépasse pas beaucoup la hauteur du moule, la pâte va atteindre le grand couvercle, qu'elle soulèvera même, s'il n'est pas très lourd. Dans ce cas, il faut, dès que la montée de la pâte atteint la hauteur de la casserole, remplacer le couvercle par une feuille de fort papier beurré.

Avoir toujours soin, quand on ouvre la porte du fourneau pour surveiller un gâteau, de ne pas laisser de fenêtre ouverte à proximité. Le moindre souffle d'air froid pénétrant sur un gâteau en arrête la poussée.

Pour servir.

Quand le pouding est retiré du four, sortez-le de la casserole et laissez-le reposer pendant 5 ou 6 minutes, pour qu'il s'y fasse un léger tassement. Renversez-le ensuite sur un plat, et couvrez-le avec la

"Maison de confiance"

UN SEUL PRIX



FOURRURES

NOUS INVITONS LES DAMES à visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Colletteries, Etc. Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est GARANTI par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. NORMANDIN

274, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques

1% PAR MOIS SUR VOS DÉPÔTS

Grâce à un système de prêts à courte échéance sur garanties collatérales approuvées, nous réalisons sur nos capitaux 5% par mois. Nous émettons des **CERTIFICATS DE DÉPÔT** d'une valeur de \$10.00 ou plus sur lesquels nous garantissons 1% d'intérêt par mois. Si vous avez \$10.00 ou plus à investir, écrivez-nous immédiatement.

MUTUAL TRUST COMPANY OF CANADA,
204 rue St-Jacques

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)



LES GRILLONS

Le docteur s'étant catégoriquement prononcé pour l'urgence d'une promenade quotidienne, mes tantes rompirent avec leurs habitudes monacales et se résignèrent à sortir, tous les soirs, avec moi; mais, de toutes les routes où elles eussent pu me conduire, elles choisirent la plus triste et la plus déserte: la route des Prisons. D'abord, comme elle était peu fréquentée et décrivait son ellipse dans nos alentours, mes tantes n'avaient pas besoin de changer de robe ni de coiffure. Ensuite, elle longeait, à un certain endroit, un bout du jardin privé des Pères, qu'on y entendait quelquefois causer et rire en de pieux ébats prescrits par la règle. Tante Phrasie, qui était fine comme l'ambre, disait même reconnaître, entre tous les autres, le rire discret, presque muet, du P. de Verteillac, qui était son confesseur. Rien n'épanouissait la rate de tante Honorine et de tante Phrasie comme ces gaietés ecclésiastiques. Enfin, on passait devant la maison de Marceline, et, sans se déranger autrement, on pouvait la convoquer à une lessive ou à un nettoyage supplémentaire.

Cette route était donc parfaitement triste. L'ombre des prisons en assombrissait toute la première partie; puis, elle se décrochait, à même les champs de blé et de pommes de terre, sans horizon, sans échappée aucune. La Maison-Noire, à cinquante mètres de chez Marceline, ne l'égayait pas avec ses ifs et ses sapins qui balançaient leur ombre lugubre, — leur ombre de cimetière — sur les murs recouverts d'un crépis éclatant, tout neuf. Un homme s'y était tué jadis, après une faillite.

—Nini, ne cours pas, tu aurais chaud.
—Nini, laisse les fleurs. On n'y voit pas, tu pourrais couper des plantes vénéneuses.

—Fais attention. Il doit y avoir des serpents sous ces grosses pierres.

Et je m'en allais sagement, lentement, le pas réglé sur celui de mes tantes, écoutant une conversation aux phrases espacées, sur de minuscules incidents de maison ou de voisinage. Ou plutôt non, je n'écoutais pas. Je peuplais la nuit, que je faisais mienne, de tous les êtres dont mon imagination avait été dotée par mes rares et très surveillées lectures. Les menthes sauvages saturaient l'air de leur parfum capiteux, les étoiles chamarraient le ciel, et les grillons, — que j'aimais pour la médiocrité de leur sort si pareil au mien, — les grillons emplissaient la nuit de leur monotone mais si bergante mélodie. Et je pensais à Sylvio Pellico dans les cachots du Spielberg; à Marie Stuart voguant, mélancolique, vers la brumeuse Ecosse; à Ruth, choisie entre toutes pour son charme et sa vertu... J'évoquais aussi d'autres silhouettes qui n'avaient rien de classique et que nulle lecture ne m'avait suggérées. Je voyais — sous le ciel criblé d'étoiles, dans la vaste et douce berceuse des grillons — je voyais des escaliers de marbre blanc, au bas desquels une belle dame se laissait baiser les mains par un homme en culotte courte et en manteau flottant, et encore, assis sur un banc, dans un jour bleuâtre — comme peint sur un éventail — une jeune femme et son ami parlant doucement des roses, des colombes, de petits vers et d'amour...

—Nini, te rappelles-tu combien nous avons mis de mouchoirs à la lessive?

Hélas! non, je ne me le rappelais pas, et mes tantes auguraient que je ne serais jamais une bonne ménagère.

Par-dessus le mur de la Maison-Noire — un mur qui devait servir de parapet à une terrasse intérieure — une figure pâle et malade de jeune garçon nous regardait passer. Peu à peu, elle en vint à esquisser un salut; puis, régulièrement, le petit canotier se souleva — le petit canotier qui faisait clair sur l'ombre des ifs. — Mes tantes voyaient-elles le geste timide? Je ne sais. D'ailleurs, j'avais conscience qu'on ne saluait que moi. Et le jeune malade de la Maison-Noire — il était malade, sûrement, comme le poitrinaire de Millevoye — devint l'être animé, l'être unique de toute cette nuit parfumée de menthes, constellée d'astres, que berçaient des milliards et des milliards de petits grillons amis.

Un soir, nous nous arrêtas devant la porte de Marceline, qui était tombée assez grièvement malade.

—Reste là, Nini, n'entre pas. Chez les malades, ce n'est jamais sain.

Et je restai dehors, me parfumant les mains avec des menthes écrasées. Un petit grillon, tout proche, dans un tas de pierres, crissait éperdument. Plus loin, dans l'ombre des ifs et des sapins, un canotier clair me salua. Le lendemain, même halte. Alors, quelqu'un passa tout près de moi, et une voix haletante me dit :

—Comment vous appelez-vous?
—Louise. Et vous?
—André.

Un billet fut prestement glissé dans ma

main, et l'ombre s'évanouit du côté de la Maison-Noire.

C'était un billet d'amour, je n'en pouvais douter. André m'aimait, et il me le disait... qui sait? en vers peut-être. O Millevoye! Et la route me paraissait maintenant élargie en route royale, et les étoiles dansaient dans le ciel des quadrilles échevelés, tandis que les grillons, grisés eux aussi par les coups d'encensoirs des menthes sauvages, attaquaient un ban d'allégresse. J'aurais voulu n'arriver jamais, sentant confusément que rien ne serait pareil à cette première surprise, à ce premier désarroi du cœur. Mais tout a une fin, surtout les chemins où l'on porte sur soi une lettre d'amour.

Lire cette lettre, ce soir-là, il n'y fallait pas songer. Je couchais dans la chambre de mes tantes, mon petit lit de fer roulé contre le grand lit familial où elles mélaient leurs chastes rêves et leurs tranquilles sommeils. Je ne fermai pas l'œil de la nuit, me tenant immobile pour ne pas réveiller mes voisins, un peu enfiévrée, mais trouvant mon tourment exquis. Je ne m'endormis qu'à la fine pointe du jour.

Quand j'ouvris les yeux — il était plus de huit heures — j'étais seule dans la vaste chambre. Et la lettre d'André! pensai-je, avec un angoissant et délicieux battement de cœur.

Hélas! elle n'était plus dans ma poche, et je ne devais jamais la lire. Jamais je ne devais savoir les mots qui la composaient, les mots sous lesquels il y avait eu un peu du cœur, du caractère, de la vie d'André, un peu de lui-même enfin. Qui l'avait subtilisée? J'ai toujours soupçonné tante Phrasie — celle qui distinguait, entre tous les autres, le rire muet du P. de Verteillac.

Le soir, l'air détaché, tante Honorine dit :

—Toujours la même promenade, c'est monotone. Il faut aller sur le chemin du Mas.

Et nous allâmes sur le chemin du Mas.

Ce ne fut que quatre mois plus tard que je revis la route des Prisons. C'était l'hiver, en plein midi, un midi neigeux et froid. Pas d'étoiles, plus de grillons, plus de menthes sauvages. Les fenêtres de la Maison-Noire étaient hermétiquement closes, et les grands ifs qui dépassaient le mur de la terrasse laissaient pendre de longues aiguilles de glace comme des larmes figées.

—Il y a quelque temps de cela, dit tante Phrasie, des étrangers avaient loué cette maison à cause de leur fils malade, à qui on avait ordonné l'air du Midi. Le jeune homme est mort, le mois dernier, et eux sont repartis. Il y a vraiment un sort sur la Maison-Noire.

André était mort. Cette nouvelle ne me fit pas tressaillir. Pouvait-il être autre chose dans ma vie — cette vie terne, presque réelle, qui s'objectivait quelquefois à mes propres yeux comme la vie d'une autre — pouvait-il être autre chose qu'un souvenir, une vague figure, ainsi que Sylvio Pellico, Marie Stuart et les belles dames Louis XV?

Et voilà la frêle et lointaine histoire qu'évoquent pour moi les soirs lourds d'été — les soirs que sature le parfum capiteux des menthes sauvages et que les grillons emplissent de leur monotone et si bergante mélodie.

RENEE MILLY.

LE FIL D'ARGENT

Sous l'œil indiscret de la lampe
J'ai vu scintiller sur ta tempe
Le beau cheveu blanc que voilà...
Et tu m'as dit avec tristesse :
Quoi! voici venir la vieillesse,
Déjà!

Allons, ma "Douce", ris et chante!
Pour si peu n'allons pas, méchante,
Troubler un seul de nos beaux jours :
Mon amour fera ce prodige
Que tu seras jeune, te dis-je,
Toujours!

Bah! que veux-tu? chère compagne,
Comme nos pommiers de Bretagne
Tout doucement nous vieillirons,
Et Dieu qui fait fleurir leurs branches
Fleurira de couronnes blanches
Nos fronts!

Puis ce cheveu, — dont je m'empare, —
Semble être un fil d'argent, très rare,
Qu'en bercant Jésus et saint Jean
La bonne Vierge, à la veillée,
A filé sur sa quenouillée
D'argent;

Et ce fil béni je le garde,
Car, lorsque l'Age et la Camarde
De nos corps seront les vainqueurs,
Pour l'Éternité, ma jolie,
Je veux que ce soit lui qui lie
Nos cœurs!

THEODORE BOTREL.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

La Fournaise à Eau Chaude

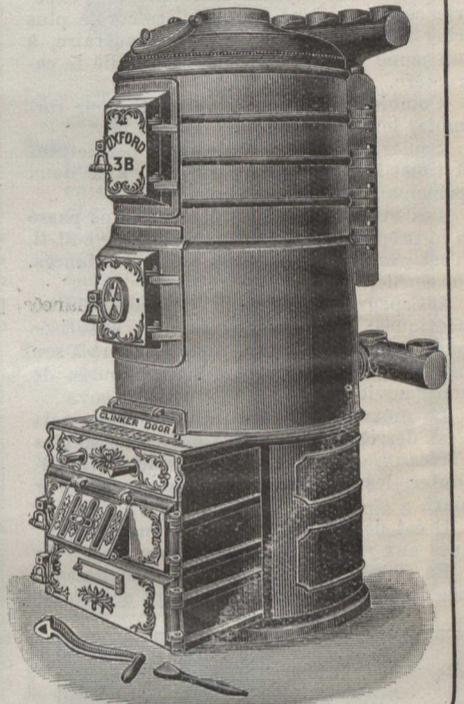
"Oxford"

NOUVEAU MODELE

Vous assure le confort et l'économie

Cie Gurney-Massey,
LIMITEE

387 Rue St-Paul, Montréal



LE VIN DES CARMES

EST VENDU DANS TOUTE L'AMERIQUE



Mères, soyez prudentes

Voici le temps des Rhumes, de la Coqueluche, du Croup. Donnez à vos enfants

Le SIROP du Dr. KINOT

Composé d'huile de Foie de Morue et des meilleurs expectorants connus

Et ils guériront certainement. Soyez sans crainte, car le Sirop du Dr Kinot ne contient aucun narcotique; pas d'Opium, de Chloroforme ni de Chloral. Il est doux à prendre et guérit promptement.

En vente partout 35 cts le flacon

LAPORTE, MARTIN & Cie, Montréal
Distributeurs généraux





Fiançailles Mexicaines.

Les Fiançailles.

LES fiançailles ! A ce mot, les mères sourient avec indulgence; les jeunes femmes, nouvellement mariées, avec un petit air entendu et un regret mélancolique de ne pouvoir revivre ces heures bénies entre toutes, qui ne reviendront jamais.

Quant aux jeunes filles, elles désirent, tout en le redoutant, ce moment où se décidera, pour elles, le départ pour ce grand voyage de l'existence, où l'on met pour toujours sa main dans celle d'un inconnu.

Inconnu, direz-vous? non pas. Un père avisé, une mère pleine d'expérience ne confient pas leur trésor le plus cher à un étranger, mais, au contraire, à un jeune homme dont ils ont étudié le caractère.

Combien de temps ont-ils mis pour formuler leur jugement? Tout est là. Seules, de longues fiançailles permettent à tous les intéressés, surtout aux deux principaux de se bien connaître.

Les Suédois estiment que le temps passé à la préparation du mariage, si long soit-il, n'est pas du temps perdu. On reste fiancés, en Suède, deux et quatre ans.

L'Espagne est le pays des accordailles poétiques: la brune Sévillane — autorisée par ses parents — vient tous les soirs à son balcon écouter la sérénade énamourée de son "novio".

La même chose a lieu au Mexique, mais c'est derrière une fenêtre grillée de solides barreaux, que la jeune fille a le droit d'écouter les galants propos de son futur mari.

Il est des pays beaucoup plus tyranniques aux romans sentimentaux.

En Chine, en Corée et au Thibet, la mariée de demain et son prétendant sont com-

plètement inconnus l'un de l'autre, jusqu'au jour de leur union; ce sont les parents qui décident de tout, et encore la femme n'est confiée à son époux que mystérieusement voilée.

De combien de désillusions ces unions doivent-elles être la cause?

Au Japon, la fillette est fiancée bien jeune, et là encore le choix est fait par les parents; ses fiançailles durent donc des années. Souvent, de par le choix des parents, de sombres drames ont lieu dans le riant décor des îles nippones, car les enfants préfèrent la mort à la désobéissance filiale.

Au pays malais, la jeune fille désigne librement l'élu de son cœur. Elle monte en canot et s'éloigne à grands coups de rames, tandis que les jeunes gens se mettent à sa poursuite, on devine avec quelle ardeur!

Il arrive parfois aussi qu'un jeune homme ou une jeune fille fasse un choix indigne; ils croient passagers et faciles à corriger des vices enracinés. Dans ce cas, les parents devront déployer beaucoup de tact et surtout une tendresse immense; ils prouveront à leur enfant que s'ils lui interdisent de réaliser sa chimère, ils souffrent avec lui de ce déshonneur.

Tant d'affection ébranlera ce jeune cœur, il renoncera à la longue à sa folie.

C'est dans la crainte de semblables accidents, que les parents surveilleront étroitement leur enfant; il vaut cent fois mieux prévenir de telles blessures que les guérir; et le cœur endolori garde souvent, pour toute sa vie, une tristesse et un découragement qui assombrissent les plus vrais bonheurs.

Ceci étant nettement établi, afin que nos lectrices ne dépassent point notre pensée, nous répétons encore une fois que l'amour et l'amour réciproque est la première convenance, la première considération à rechercher et examiner pour un mariage.

ne légende d'amour de ce pays où le bétel et l'aréquier jouent un grand rôle.

Enfin, il existe en France des fiançailles charmantes où l'affection tient toute la place.

On éprouve un doux plaisir à voir au fond de la Bretagne le "promis" et la "promise" marcher, le long des genêts et des ajoncs, en se tenant "par le petit doigt".

Il y a des fiançailles qui sont risibles. N'entend-on pas quelquefois, de nos jours, de ravissantes jeunes filles, mais combien écervelées! déclarer d'un petit air entendu qu'elles n'épouseront qu'un jeune homme propriétaire d'un yacht ou d'une automobile?

Que voilà donc de sérieuses raisons pour décider d'un acte qui lie pour toute la vie! C'est pourquoi, mesdemoiselles, réfléchissez avant de conclure; écoutez surtout vos parents, et prolongez le temps des fiançailles s'ils le désirent.

Vous ne vous en repentirez pas.

Le mariage est la base de la société. C'est cette union honnête et saine qui donnera à la nation des hommes forts, des femmes vertueuses. Aussi, de quelles précautions ne doit-on pas entourer cet acte capital, duquel dépend le bonheur de toute une vie et aussi le bien de la société.

Les mariages improvisés, "bâclés en six semaines", présentent de réels dangers. Peut-on, en une période de temps si courte, si encombrée par les réceptions, les emplettes, les préparatifs de toutes sortes, étudier l'âme discrète d'une jeune fille, l'âme plus complexe d'un jeune homme?

Non, rien dans ces fêtes ne laissera percer le caractère violent, boudeur, jaloux; ce n'est souvent qu'à la veille de la cérémonie, dans un moment de fatigue, que ces saillies apparaissent; on n'ose plus alors reculer!

Il est préférable, et de beaucoup, que les jeunes gens se connaissent à l'avance, qu'ils aient eu le loisir de s'étudier, avant que leur rôle de fiancés ne les ait enduits de ce vernis de perfection réciproque qui dissimule bien des défauts.

Si dans les relations mondaines, sans qu'il y ait préméditation de la part des parents et amis, deux jeunes gens se sont plu, tant mieux; la responsabilité de la famille est moins grande et les chances de bonheur plus nombreuses: le mariage d'amour, lorsqu'il ne heurte pas les autres considérations de position, de convenance, est ce qu'il y a de meilleur.

Et c'est pourquoi on ne saurait trop insister auprès des parents pour qu'ils laissent à leurs enfants la liberté de leur choix; ils auront à faire, sur le prétendant ou la jeune fille, une enquête très minutieuse, très détaillée; mais, si le résultat en est favorable, ils ne doivent pas s'en autoriser pour peser sur la détermination de leur enfant.

Ils sont nombreux, de par le monde, les partis qui leur conviennent; c'est parmi ceux-là que leur enfant aura le droit de choisir selon son cœur.

Il arrive parfois aussi qu'un jeune homme ou une jeune fille fasse un choix indigne; ils croient passagers et faciles à corriger des vices enracinés. Dans ce cas, les parents devront déployer beaucoup de tact et surtout une tendresse immense; ils prouveront à leur enfant que s'ils lui interdisent de réaliser sa chimère, ils souffrent avec lui de ce déshonneur.

Tant d'affection ébranlera ce jeune cœur, il renoncera à la longue à sa folie.

C'est dans la crainte de semblables accidents, que les parents surveilleront étroitement leur enfant; il vaut cent fois mieux prévenir de telles blessures que les guérir; et le cœur endolori garde souvent, pour toute sa vie, une tristesse et un découragement qui assombrissent les plus vrais bonheurs.

Ceci étant nettement établi, afin que nos lectrices ne dépassent point notre pensée, nous répétons encore une fois que l'amour et l'amour réciproque est la première convenance, la première considération à rechercher et examiner pour un mariage.



Mariage Coréen.

LE MARIAGE.

Le choix d'un époux.



Fiançailles Japonaises.

plètement inconnus l'un de l'autre, jusqu'au jour de leur union; ce sont les parents qui décident de tout, et encore la femme n'est confiée à son époux que mystérieusement voilée.

De combien de désillusions ces unions doivent-elles être la cause?

Au Japon, la fillette est fiancée bien jeune, et là encore le choix est fait par les parents; ses fiançailles durent donc des années. Souvent, de par le choix des parents, de sombres drames ont lieu dans le riant décor des îles nippones, car les enfants préfèrent la mort à la désobéissance filiale.

Au pays malais, la jeune fille désigne librement l'élu de son cœur. Elle monte en canot et s'éloigne à grands coups de rames, tandis que les jeunes gens se mettent à sa poursuite, on devine avec quelle ardeur!



Fiançailles Suédoises.

L'adroite rameuse sait se laisser aborder par la barque préférée; si le soupissant déplaît, malheur à lui; il ne pourra, malgré tous ses efforts, rejoindre le léger esquif qui fuit sur l'eau.

Les jeunes Indiennes sont fiancées au berceau.

En Annam et au Tonkin, le "futur" serait considéré comme indigne de plaire, s'il n'offrait en premier cadeau des noix de bétel et de l'aréec, en souvenir d'une ancien-

MENSTRUATION DOULOUREUSE

Suggestions pour être soulagée de telles souffrances



Quoiqu'aucune femme ne soit exempte de souffrances périodiques, il n'est cependant pas dans le plan de la nature que les femmes souffrent aussi cruellement. La menstruation exige beaucoup de la vitalité de la femme. Si elle est douloureuse ou irrégulière il existe un mal qui devrait être guéri sans quoi il produira de sérieux désordres dans tout l'organisme féminin.

Plus de cinquante mille femmes témoignent, dans des lettres reconnaissantes à Mde Pinkham que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a guéri la menstruation douloureuse et irrégulière.

Il permet d'échapper sûrement et certainement à de dangereuses faiblesses et maladies.

Les deux lettres suivantes disent avec tant de conviction ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham peut faire pour les femmes, qu'elles ne sauraient manquer d'apporter l'espoir à des milliers de femmes malades.

Mademoiselle Matilda Richardson, 177 rue Wellington, Kingston, Ont., écrit :

Chère Madame Pinkham :—

"Il y a à peu près quatre ans, ma santé commença à déclinir, j'avais de sérieuses douleurs dans le dos, des migraines, des étourdissements et pendant mes menstrues j'éprouvais d'atroces douleurs. L'on me conseilla d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et j'en suis bien heureuse, car il m'a donné une santé et une vie nouvelle. Mes menstrues redevinrent naturelles et sans douleurs et ma santé en général s'améliora. Je n'ai plus eu de douleurs depuis et je sens que c'est pour moi un devoir en même temps qu'un plaisir de vous dire ce que votre remède a fait pour moi."

Mme Louise McKenzie, de Mont Carmel, Montréal, Canada, écrit :

Chère Madame Pinkham :—

"J'avais entendu dire tant de bien du Composé

Végétal de Lydia E. Pinkham avant d'avoir commencé à en prendre pour ma menstruation douloureuse que je ne fus pas étonnée qu'il m'ait guérie. J'avais enduré d'atroces migraines et douleurs au point que je devenais prête à en crier. Ces douleurs duraient de cinq à dix jours tous les mois, et vous pouvez comprendre combien je fus heureuse d'obtenir du soulagement. Je jouis de la meilleure santé, et je suis heureuse de vous donner ce témoignage pour ce que votre remède a fait pour moi."

De tels témoignages devraient être acceptés par toutes les femmes comme évidents et prouvant que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est hors pair comme remède pour tous les maux cruels de la femme.

Le succès du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham repose sur la gratitude bien méritée des femmes du Canada.

Quand les femmes souffrent d'irrégularité, suppression ou douleur menstruelle, leucorrhée, déplacement ou ulcération de la matrice, pesantur, inflammation des ovaires, mal de reins, flatuosité, débilité générale, indigestion et prostration nerveuse, ou sont sujettes à des éblouissements, faiblesses, lassitude, irritabilité, nervosité, insomnie, mélancolie, elles devraient se rappeler qu'il existe un remède efficace éprouvé, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui fait disparaître immédiatement ces maux. Refusez d'acheter tout autre remède, car vous avez besoin du meilleur.

N'hésitez pas à écrire à Mde Pinkham si quelque chose vous inquiète au sujet de votre maladie. Elle vous traitera avec bonté et ses conseils sont gratuits. Aucune femme n'a regretté de lui avoir écrit et elle en a secouru des milliers. Adresse, Lynn, Mass.

Demandez conseil à Mde Pinkham, une femme comprend mieux les maladies des femmes.

ABSOLUMENT INOFFENSIF

SIROP D'ANIS GAUVIN

Est indispensable dans toutes les familles. Il est préparé d'après une formule scientifique approuvée.

Il est prescrit avec succès dans tous les cas de manque de sommeil, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, rhumes, toux, coqueluche, etc.

Toutes les mères prévoyantes et soucieuses de la santé de leurs enfants, devraient en faire un usage constant.

Le Sirop d'Anis Gauvin est une admirable composition qui renferme tous les principes propres à rendre l'enfant fort et vigoureux. Il procure un sommeil réparateur et il régularise ses fonctions digestives.

On peut répéter et augmenter les doses sans aucun danger. Avec un remède comme le SIROP D'ANIS GAUVIN, les mères de famille n'ont pas d'excuse de laisser le mal s'aggraver chez leurs enfants.

Ayez-en toujours une bouteille à votre portée. EN VENTE PARTOUT

The **Ault & Wiborg Co**
of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS
CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

La grande majorité des maladies viennent de la pauvreté du sang. C'est pour cela que

LE ROBUR

en rendant au sang les éléments qui lui manquent, guérit tant de maladies. Le Robur se vend sous trois formes: Robur liquide, \$1.00; Robur granulé, 50c; Robur en perles, 50c.

Essayez aussi
Les Tablettes "ROBUR", Purgatives, 25c.

C. BEAUPRE, 73 Desory, MONTREAL, et partout.

Meubles en Foin de Prairie.



Nouveaux et artistiques.
Fabriqués avec une herbe qui pousse dans les marais du Wisconsin.
Cette herbe fut pendant longtemps considérée sans valeur.
Le foin, étant trop fort et trop coriace pour le bétail, était une perte complète.
Un beau jour, un Américain entreprenant observant la force remarquable de cette herbe et sa belle couleur verte, décida de l'employer pour la fabrication de meubles.
Les meubles ainsi fabriqués ne tardèrent pas à obtenir une grande vogue.
Ces chaises sont attrayantes amples et confortables, et pratiquement indestructibles.

Prix, \$16.50, moins 10 p.c.

RENAUD, KING & PATTERSON

Angle des Rues Guy et Ste-Catherine
MONTREAL

INSTRUMENTS DE MUSIQUE



ET MUSIQUE EN FEUILLE

Assortiment le plus complet et a meilleur marché au Canada.

RÉPARATIONS DE TOUTES SORTES FAITES SUR LES LIEUX

Agent pour Besson & Cie, Londres, Ang.; Pelisson Guinot & Cie, de Lyon, France; York & Sons, de Grand Rapids, Michigan.

Chas. Lavallée
35 COTE ST-LAMBERT
Tél. Bell Main 554 Maisod Fondée en 1852



Tél. Bell MAIN 2541

Bastien & Brunelle
MARCHANDS - TAILLEURS

2028, rue Ste-Catherine

Toujours en mains les dernières nouveautés de Londres et de New-York

... COUPE GARANTIE

F. DUFOUR

1395 Rue Ontario, près Saint-Hubert
Téléphone Bell EST 3389

Ameublements de Salon

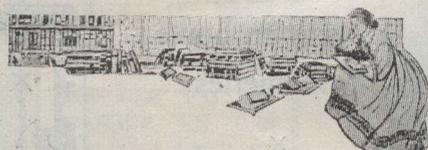
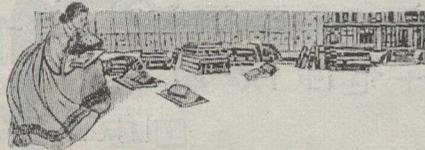
Chics, Durables et Bon Marché, Offre Unique.

DRAPERIES style moderne

Succès complet dans cette ligne par F. DUFOUR, ancien tapissier du Bon Marché, Paris.
Se rend à domicile pour vente et réparations de meubles.

Satisfaction à tous Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Le Courrier de Colette



Poésie de femme

SECRETÉ SYMPATHIE

Pour.....

Chacun de nous va son chemin...
Et nous nous connaissons à peine.
Ainsi sa main, sa chère main,
N'effleurera jamais la mienne.

Et pourtant son coeur et mon coeur
Visiblement battent ensemble.
Le même sentiment vainqueur
Fait que lorsque je tremble Il tremble...

Mes yeux brûlants cherchent ses yeux...
Je me dis tout bas (ô folie!)
"Comme il est beau!" Lui, tout joyeux,
Se dit alors: "Qu'elle est jolie!"

Et voilà tout. Et nous passons
Indifférents en apparence,
Tandis que des mêmes frissons,
Naît en nous la même souffrance...

Chacun des deux, au fond de soi,
Sait que sa tendresse est connue;
Mais chacun se fait une loi
De la plus stricte retenue...

Et nous suivons notre chemin,
Semblant nous remarquer à peine...
— Je partirai sans que sa main,
Hélas! ait effleuré la mienne!...

ANDREA LEX.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Incertaine. — Votre douloureuse histoire m'a beaucoup émue, et je cherche le moyen de vous venir en aide, au moins moralement. D'abord, il faut vous distraire. C'est toujours augmenter son malheur que d'y penser constamment. Avez-vous des amies de votre âge? Alors, allez souvent les voir, efforcez-vous de rire avec elles. Le rire fait du bien, quand même il est un peu forcé parfois; puis lisez des choses gaies et bien écrites, comme "Le Soc" de Pierre l'Ermite, "Lisez-moi ça", du même auteur, "Tartarin de Tarascon" d'Alphonse Daudet, etc. Vous vous procurerez ces livres à votre bibliothèque paroissiale ou au Cabinet de Lecture, rue Notre-Dame; ensuite, autant que vos forces vous le permettront sans vous fatiguer, travaillez soit au ménage, soit à quelque ouvrage de couture ou de tricot; en un mot, employez tous les instants du jour, sans en laisser un seul à la rêverie, c'est ce qui pourrait vous faire le plus mal dans les circonstances. Ecrivez-moi encore, et que le bonheur vous vienne!

Antonio A. Saint-J. — Il sera fait ainsi que vous le désirez, et merci pour la jolie carte que vous m'avez adressée.

Eucher B. — A vous aussi, merci, et ce changement d'adresse sera effectué.

Ritane. — J'ai transmis votre demande à qui de droit, et on m'a promis qu'on y ferait justice le plus tôt possible.

Parasol Japonais. — J'ai fait votre message, gentil Parasol; l'insertion de ces noms se fait à titre gracieux pour les lecteurs de l'Album Universel.

Petite Jongleuse. — 1. Votre nom paraîtra prochainement. 2. Si ce jeune homme vous a déjà donné de ses nouvelles et qu'il a cessé, ne lui écrivez pas, même sur carte postale, car vous auriez l'air de lui faire des avances; s'il s'agit d'un ami faisant une collection de cartes postales, vous pourrez fort bien lui écrire, du moment que vous auriez soin de ne rien exprimer que vous puissiez regretter par la suite. Ces correspondances sont toujours assez délicates, vous savez.

Mme Céline V. Plantagenet. — On me prie de répondre à votre lettre, madame, en vous disant qu'il a été pris note de votre demande, et que nous tâcherons de vous satisfaire. Déjà, le printemps dernier, nous avons publié un article sur les plantes d'appartements, où les soins à donner aux palmiers, aux araucarias, aux dracaenas, aux begonias, etc., étaient très clairement expliqués. Nous y reviendrons encore, probablement. Le bien que vous pensez de notre revue nous encourage à la rendre de plus en plus intéressante.

C. Bleulys. — Je vous donne d'avance votre billet d'entrée à mon "foyer", ainsi que vous appelez gracieusement cette page, et vous pourrez en faire usage aussi souvent qu'il vous plaira. La plus cordiale bienvenue vous attendra toujours ici. Votre nom paraîtra dans notre prochaine liste. Merci pour votre carte jolie.

L. de B. et M. P. de V. — J'ai fait votre message avec plaisir, et votre demande est accueillie.

Marie-Louise. — Il sera fait droit à votre requête, mademoiselle, on me l'a promis.

E. B. — Merci pour toutes ces choses flatteuses que vous me dites; après cela, j'aurais mauvaise grâce, vraiment, à ne pas vous octroyer ici la meilleure et la plus cordiale des "petites" places. Dites-vous qu'elle est bien vôtre et venez souvent l'occuper. — Votre nom sera publié bientôt. On paie avec un sourire.

Brunette des Piles. — 1. En effet, le joli travail que nous appelons ici "Renaissance" est connu aux Etats-Unis sous le nom de Battenberg. 2. Voici la recette d'un vernis à tuyau que l'on dit fort bon: Pour une partie de caoutchouc, 16 parties de térébenthine. Dissolvez en chauffant légèrement, alors ajoutez 8 parties d'huile bouillie. Mélangez en chauffant jusqu'à degré d'ébullition; appliquez ce vernis avec une brosse douce. Quand il sera sec, passez de nouveau une couche de térébenthine.

Libellule. — Vous comprenez que je ne puis intervenir entre vos parents et vous. En vous montrant bien soumise et respectueuse, peut-être obtiendrez-vous qu'ils se montrent à la fin moins sévères. Mais souvenez-vous qu'une légèreté, quelque petite qu'elle soit, peut vous enlever le coeur de celui que vous aimez.

Lauretta. — En écrivant à n'importe quel marchand de musique de Montréal, vous vous procurerez cette chanson, qui est très populaire. Je ne puis vous donner d'adresse ici, mais peut-être en connaissez-vous.

La Valkyrie. — Certainement, vous êtes si gentille que je suis même tentée de vous faire très large la "petite part" réclamée. 1. Voici un petit résumé de l'opéra de Wagner, "La Valkyrie": Brunehilde, l'aînée des neuf Valkyries, filles du dieu Watan, a désobéi à son père en voulant sauver les jours du héros Siegmund malgré son ordre formel. Watan, pour la punir, la fait descendre au rang de simple mortelle, mais, afin qu'elle ne puisse devenir la femme que d'un héros, il l'endort sur un rocher entouré de flammes, d'où elle ne pourra être délivrée que par un homme assez brave pour oser traverser ce rideau de feu. Ce héros, ce sera Siegfried, le fils posthume de Siegmund et de Sieglinde. L'amie pour qui elle avait encouru le courroux de son père. 2. Cette gravure populaire n'a aucun symbole, c'est une fantaisie qui a pris son origine en Angleterre, je crois, et que le goût populaire a adoptée. 3. On dit merci et bonsoir au monsieur qui nous fait la conduite après une soirée. 4. Votre question n'est pas de trop, mais ce livre étant à l'index, je ne dois pas ici vous en donner même un petit résumé; du reste, je ne le connais nullement.

J. P. de L. — J'ai donné de nouveau votre nom pour l'échange des cartes postales.

Noël W. — Merci pour votre jolie carte, et je suis très heureuse de vous faire plaisir.

Bonheur. — Je le regrette, mais n'étant pas graphologue, je ne puis vous définir votre caractère d'après votre écriture. Merci pour cette jolie carte postale.

Embarrassé. — Particulièrement charmée de répondre à vos questions. 1. Selon moi, l'endroit où l'on met les chevaux dans une écurie s'appelle "stalle". 2. Le mot Allô a droit de cité dans le grand Trousse. 3. Si la personne est occupée ailleurs et qu'elle ne vous voit pas, agissez comme si vous ne la voyiez pas vous non plus, et abstenez-vous de saluer. — Il vaut mieux après avoir salué cette jeune fille que vous rencontrez, accompagnée d'une amie inconnue, dans un tramway, attendre qu'elle vous parle la première. 4. Je le regrette, mais je ne suis pas le moins du monde graphologue, et bien que je vous suppose un excellent caractère, je n'en puis rien deviner d'après votre écriture. Votre bonne appréciation de mon petit article m'est précieuse, merci! Le nom donné sera inscrit comme vous le désirez.

COLETTE.

Dupuis Frères

Jouets pour Noël et le Jour de l'An



La vente des Jouets se fera cette année au second étage.

Nous avons converti nos salles d'étalage pour Manteaux et Costumes en un véritable bazar, où les Poupées de tous genres occupent une place importante; il y a aussi le compartiment des Jouets mécaniques, Automobiles, Chemins de fer, Voitures de Pompiers, Wagons, etc.

Les Objets d'art et articles de fantaisie pour cadeaux — dont nous avons un choix considérable — seront encore en vente au premier plancher, près de l'entrée principale. L'assortiment est maintenant au grand complet, et nous invitons la clientèle qui aime à profiter du premier choix, à venir visiter nos différentes installations.

Dupuis Frères

LE GRAND MAGASIN
DEPARTEMENTAL DE L'EST

1571 à 1589 Sainte - Catherine

Pour

LES

petits



Joli casque en mouton d'Islande B'anc

Avec oreilles, doublé en satinette, piqué bleu pâle.

GARANTIE PLEINE PEAU
et de FABRICATION SOIGNEE

Valeur Exceptionnelle \$1.00

Expédié franco si n'importe quelle adresse au Canada sur réception du prix et de la mesure exacte (en pouces.)

M. R. Desgeorge & Cie

FABRICANTS

71 rue Saint-Laurent, - - Montréal

Votre Garçon

APPRECIERAIT
BEAUCOUP UN
DE NOS PETITS



Dynamo
Moteurs
"HUSTLER"

\$1.50 seulement

Ecrivez pour notre catalogue de nouveautés électriques No 20, rempli de suggestions pour CADEAUX DE NOËL.

SAYER ELECTRIC

14 Beaver Hall Hill, MONTREAL

MELLE C. MARCOTTE

A l'occasion des fêtes reçoit de nouveaux modèles pour ouvrages de fantaisie. Estampages sur flanelle et cachemire.

SPECIALITÉ DE TOILETTES DE BAPTÊME

1200, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Maladie de Cœur

Le cœur, de lui-même, ne possède aucun pouvoir, aucun contrôle sur lui-même. Ses battements sont causés par un nerf si petit qu'il est presque invisible à l'œil nu. Et pourtant c'est ce nerf minuscule qui cause les dix milles contractions et expansions du cœur par jour.

Ce nerf n'est qu'une branche du grand système de nerfs sympathiques ou INTÉRIEURS. Les branches de ce système sont si intimement liées l'une à l'autre que de la faiblesse ou de l'irrégularité chez une c'est bien souvent de la faiblesse ou de l'irrégularité chez toutes. La maladie de cœur vient souvent d'une sympathie que maladie d'intestins ou pour la même sympathie suivra souvent la maladie des reins, car chacun de ces organes est mis en opération par une branche de ces mêmes nerfs sympathiques — les nerfs INTÉRIEURS.

Dans les maladies de Cœur, de Reins ou d'Intestins, il est presque inutile de tenter la médication de l'organe même; le soulagement le plus permanent est apporté par le ravigotement des nerfs intérieurs. Le Dr. Shoop considère que ces nerfs sont la cause principale du trouble. Le remède connu par tous les médecins et pharmaciens sous le nom de "Restaurant du Dr. Shoop" est le résultat de plusieurs années de recherches précises sur ces lignes. Ce remède ne drogue pas l'organe afin d'amoindrir le mal, mais s'attache au nerf, le nerf intérieure, le nerf puissant, le soigne, le fortifie et le guérit.

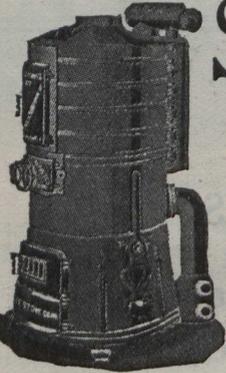
Quiconque souffre du cœur peut avoir le livre du Dr. Shoop sur le cœur, il vous sera envoyé gratis avec le "Bulletin de Santé" — un passeport assuré à la santé.

- Pour le livre gratis et le "Bulletin de Santé" il faut adresser au Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis. et spécifier le livre que vous voulez.
- Livre 1 sur la dyspepsie.
- Livre 2 sur le cœur.
- Livre 3 sur les reins.
- Livre 4 pour les femmes.
- Livre 5 pour les hommes.
- Livre 6 sur le rhumatisme.

Le Restaurant du Dr. Shoop

Préparé en liquide et en tablettes. En vente chez 40,000 pharmaciens. Un seul paquet guérit souvent une légère attaque.

La fournaise à eau chaude "Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaises. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre. L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE
The Star Iron Co'y., Limited
593, rue Craig, Montréal

ANTI-KOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix. 25c. A.-J. Laurence, Phar., Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Nouvelle Lumière PEERLESS

La seule lumière brillante et économique du siècle, simple, sûre et artistique.

Prix réduits 35, 50, 75c et \$1.00
Location \$1.25 par année.

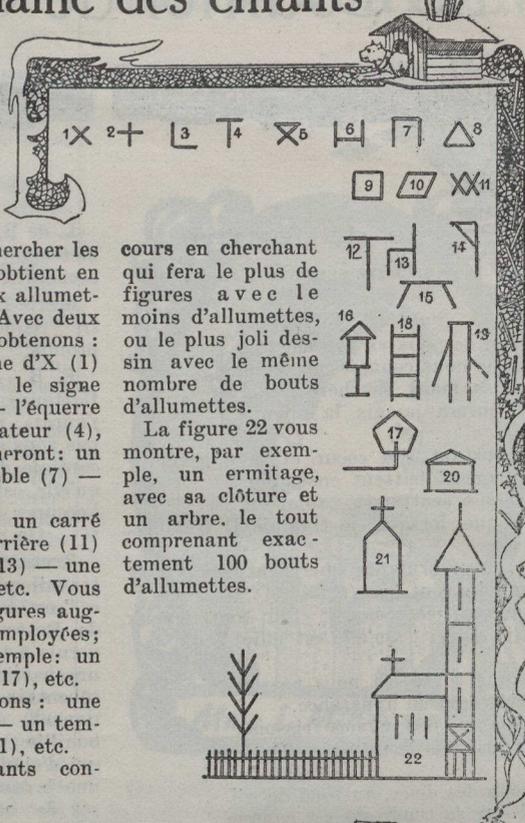
Gazeliers et Électroliers à prix réduits. Installation de fils électriques.

THE PEERLESS GAS LIGHT CO., Ltée,
Tél. Bell Est 3705 — 225, rue Saint-Laurent, MONTREAL



Le domaine des enfants

Dessins en bouts d'allumettes



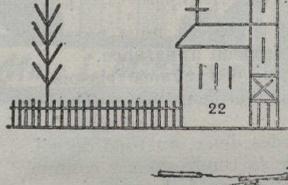
UN jeu amusant consiste à chercher les figures ou dessins qu'on obtient en disposant sur la table deux allumettes, puis trois, puis quatre, etc. Avec deux allumettes, par exemple, nous obtenons : la croix de Saint-André, en forme d'X (1) — la croix verticale désignant le signe "plus" + en arithmétique (2) — l'équerre du serrurier (3) — té de dessinateur (4), etc., etc.; 3 allumettes vous donneront : un pliant (5) — un lit (6) — une table (7) — un triangle (8), etc.

4 allumettes vous fourniront : un carré (9) — un losange (10) — une barrière (11) — une table (12) — une chaise (13) — une potence (14) — un banc (15), etc. Vous comprenez que le nombre des figures augmente avec celui des allumettes employées; 8 allumettes donneront, par exemple : un pigeonier (16) — un réverbère (17), etc.

Avec 10 allumettes, nous aurons : une échelle (18) — une pompe (19) — un temple grec (20) — une chapelle (21), etc. Vous organiserez d'intéressants concours en cherchant

qui fera le plus de figures avec le moins d'allumettes, ou le plus joli dessin avec le même nombre de bouts d'allumettes.

La figure 22 vous montre, par exemple, un ermitage, avec sa clôture et un arbre. le tout comprenant exactement 100 bouts d'allumettes.



POSTE-RESTANTE

Violette de Parme. — "La vie est un oignon qu'on épluche en pleurant." Ces



Un des jeux offerts pour le Concours

CONCOURS QUATRE-DANS-UN (pour les enfants seulement)

Jusqu'au 15 décembre inclusivement, chers petits amis, vous pourrez répondre aux quatre questions suivantes:

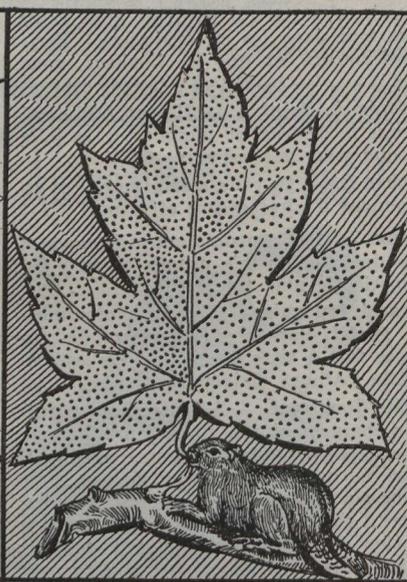
- 1o Où se trouve maître Cocorico, à droite ou à gauche ?
- 2o Combien y a-t-il de points sur la feuille d'érable ?
- 3o Combien de feuillets contenus dans le grand livre ?
- 4o De quel moyen ingénieux maman Corneille s'est-elle servi pour atteindre l'eau de la carafe ?

paroles drôles, burlesques même, renferment une vérité profonde, que l'auteur des "Paillettes d'or" nous explique ainsi : "C'est sous une longue série de pelures que se cache la pulpe nutritive de l'oignon; on les enlève une à une pour l'avoir, et, par un secret de la nature, à mesure qu'on les enlève, on pleure."

Ludovicus. — Te voilà bien en peine pour peu de chose, mon ami, puisque tu me demandes comment prononcer les a. Regarde attentivement dans ton livre de lecture, que tu as déjà déchiré, malheureux! et à la vue d'un a sans accent circonflexe, prononce naturellement, comme, par exemple, quand tu dis : "Mon minet lève la patte"; mais à la vue d'un a avec un chapeau de gendarme, ouvre la bouche, comme si tu voulais avaler la lune, et dis : "Petite soeur est une bonne pâââte d'enfant". P. G.



Le renard. — Hé! là-haut, petit coq! Les pommes sont-elles bonnes ?
Le coq. — Monte et tu le verras.



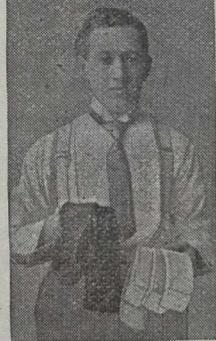
Vous pouvez fabriquer vos liqueurs

Chartreuse, verte ou Bénédictine, Anisette, etc. pour la moitié du prix régulier en suivant les directions dans notre livre "LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS". Ce livre contenant plus de 30 pages de recettes, sera envoyé gratis à toute personne sur demande.

Gratis

ADRESSEZ :
ARTHUR A. BEAUPRE, 1372, Ste-Catherine, Montréal

Soyez Bien Mis



Je vous enverrai, franc de port, sur réception de \$2.00, ce qu'il y a de plus chic et de plus nouveau en fait de merceries, le tout valant

\$3.00 Pour \$2.00

et consistant en

- 1 Chemise de choix
- 1 paire de Manchettes
- 1 Collet
- 1 paire de Bas
- 1 Cravate dernier modèle
- 1 paire de Bretelles
- 2 Boutons pour chemises
- 1 paire de Boutons de Manchettes, or plaqué
- 1 Agrafe pour Cravate, breveté

Liste de prix expédiée gratis sur demande.

Cette offre est faite dans le but de vous convaincre que je puis vous expédier par maille, à des prix défiant toute compétition, ce qu'il y a de plus nouveau en fait de merceries pour hommes. Spécifiez grandeurs avec votre commande.

Adressez

M. BEAUPRE, 1718, rue Ste-Catherine, Montréal



LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00. Six, bouteilles, \$5.00.



Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 DE RECOMPENSE à QUICONQUE NE REUSSIT PAS. et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la Razorine du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez : Cooper & Co., Dep. 12, 425 St-Paul, Montréal, agents spéciaux pour le Canada.

Votre buste développé de 2 pcs dans un mois avec le BUSTINOL

du Dr Simon, de Paris, France.

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, \$1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez : Clo Med, Dr Simon, Dep. 12, Boîte Postale 713, Montréal.



La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles

Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS

A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c
Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL
Téléphone EST 846 (coin St-Denis)



Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules qui assurent
en trois mois le déve-
loppement des formes
chez la femme et gué-
rissent la dyspepsie et
la maladie du foie.
Prix : Une boîte avec
notice, \$1.00; Six boîtes,
\$5.00. Expédiée
franco par la poste sur
réception du prix.
Dépôt général pour
la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

**LE PACIFIQUE
CANADIEN**

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., \$10.00 a.m.
†4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 p.m.
WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., †8.50 a.m., *2.00
p.m., †5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-AGATHE, †9.00 a.m., †9.15 a.m., †5.00 p.m.
LABELLE, †9.00 a.m., †5.00 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches
M Jeudi. ‡ Mardi et jeudi seulement. § Lundi
seulement. ¶ Quotidien excepté le samedi
§ Samedi seulement.

A. LALANDE agent des passagers pour la ville,
Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques
voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur
l'Atlantique et le Pacifique.

**GRAND TRUNK RAILWAY
SYSTEM**

Le plus beau train de
chemin de fer au
Canada.

Le train

International Limited

a mérité son titre de "premier du pays"
il n'est dépassé par aucun, tant en vi-
tesse, confort moderne ou régularité.

¶ L' "INTERNATIONAL LIMITED"
part de la gare Bonaventure tous les
jours à 9.00 hrs a. m., arrive à Toronto à
4.30, Hamilton 5.30, Niagara Falls, N.Y.
8.26, Buffalo 9.20, Boston 7.38, Detroit
9.30 et Chicago 7.20 le lendemain matin.

¶ Il consiste en wagons à vestibule, chais
palais, dortoirs et buffet. C'est un des
trains les plus rapides du monde entier,
et vous ne devriez pas perdre l'occasion
de le prendre pour voyager dans l'ouest.

**New York Central and
Hudson River, R. R.**

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours) Pour tous les points des
excepté le dimanche. Montagnes Adirondack,
7.00 P.M. tous les jours. Syracuse, Rochester,
Buffalo, Albany, New-York et tous les points au
Sud.

8.20 A.M. excepté le dimanche.) Train local
10.20 A.M. excepté le sam. et dim. pour Chatau-
1.35 P.M. le samedi seulement. guay, Beauhar-
5.10 P.M. excepté le dimanche. nois et Valley-
7.00 P.M. tous les jours. field.
9.45 A.M. Dim, seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de chais
Pullman, et toutes informations, adressez-vous
au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,
Agent local pour la vente des billets Agent général

**Pour CHASSEURS
et fumeurs en généra**

L'allume Cigare
"MATCHLESS"



allumera votre ciga-
re, cigar-tte ou pipe
au plus gros vent.
Remplace avanta-
geusement les allumettes.
Consiste en quatre parties
se remplaçant facilement.
Ressemble à un porte-
allumettes. Fini en allu-
minium, en nickel ou en
acier oxydé. Prix. 75c.
Expédie franc de port sur
réception du prix.

Adressez : T. Théo. Valiquette, 1735, Ste-Catherine, Montréal

Je ne suis plus jeune

NOUS l'entendons souvent, cette phra-
se mélancolique: "Je ne suis plus
jeune!"

Les uns la prononcent avec dépit, les au-
tres avec amertume, certains quêtent la
protestation de l'interlocuteur; tous, sin-
cères ou non dans l'affirmation, éprouvent
une indicible tristesse à la pensée de la
jeunesse qui fuit.

Mais, en répétant douloureusement: "je
ne suis plus jeune", l'individu qui sent ses
muscles raidis ou sa volonté fatiguée ne
prétend pas seulement faire une constata-
tion, il ébauche en même temps un mouve-
ment de retraite; il se retire à l'écart, il
veut sortir du courant rapide et agité, il
songe à quitter l'arène tumultueuse.

"Je ne suis plus jeune", cela ne veut-il
pas dire: Je ne suis plus capable de déjeu-
ner en un quart d'heure pour courir à un
spectacle; je ne suis plus capable de m'en-
thousiasmer pour une idée; je ne suis plus
capable de passer des nuits à faire des
vers, je n'aime plus à rire sans motifs, à
faire des parties improvisées.

A cette époque de transition on raille
l'emballement des jeunes, on recherche le
confort et la tranquillité, on préfère les
lentes promenades à l'ombre aux excur-
sions pénibles et accidentées.

Il est évident que cette transformation
est tout d'abord physique; l'organisme
moins souple, moins vigoureux ne se prête
plus aux exigences de l'imagination et aux
fluctuations du caprice, mais elle est aussi
morale; une certaine lassitude de vivre, les
désillusions multiples qui atteignent les
êtres les plus gâtés du sort, alourdissent
l'âme et l'assombrissent.

Désenchantement et fatigue se combi-
nent pour donner cette impression de vieil-
lesse; à la constater on ressent comme une
déchéance. L'abattement nous rend mé-
lancoliques et souvent nous accentuons le
ravage des ans par notre inertie à nous
y abandonner.

Le lion, le singe, devenus vieux, sont
sauvages, hargneux; ils s'écartent de leurs
semblables et grognent solitairement.

Nous qui sommes des humains, nous
laisserons-nous de même terrasser? Non;
mais il faut nous surveiller attentivement
pour traverser cette période difficile sans
y perdre notre bonne humeur, notre en-
train, notre verdeur.

Car la réaction que nous devons opposer
à cette poussée doit être double: gymnas-
tique pour garder nos membres souples et
volonté pour garder notre esprit jeune. Il
ne s'agit, bien entendu, ni de gambades, ni
d'enfantillages, mais d'une aimable vi-
gueur; dès les premières atteintes, il faut
lutter; la marche, l'exercice, le travail des
haltères, au besoin, entretiendront long-
temps notre organisme; il faut que chaque
individu prenne comme exemple ces vieux
officiers qui conservent la jeunesse du
corps sous les cheveux blancs; mais il faut
qu'en même temps il prenne comme exem-
ple ces philosophes sereins et doux sur les-
quels l'amertume de la vie ne peut tracer
de sombres sillons. Sur ce point encore, il
faut une gymnastique de conservation; il
faut se forcer à rire, à suivre les jeunes
dans l'ardeur de la lutte, à comprendre
leurs enthousiasmes, à partager leurs indi-
gnations, tous ces sentiments étant tem-
pérés seulement par une sage et bienveil-
lante expérience.

C'est alors que nous nous montrerons
supérieurs aux animaux qui obéissent sans
réflexion aux impulsions de la nature,
courant de-ci de-là quand ils sont jeunes et
se réfugiant grognons dans leurs antres
quand ils sont vieux; nous aurons trouvé
le secret d'une longue, d'une éternelle jeun-
nesse, si précieuse pour nous, si agréable
à ceux qui nous entourent.

PENSEES

Rien de ce qui est bien fait ne se fait
aisément. — De Vanière.

Sans les défauts d'autrui, nous garde-
rions toujours les nôtres.

Les enfants sont les roses du jardin de
la vie. — Charles Gounod.

—Il n'y a que celui qui a blessé le coeur
qui puisse le guérir.

**UN PEU D'ATTENTION NE NUIT
PAS**

Quand la toux, chez un malade, se
reproduit sous l'influence du plus léger
froid, de l'humidité, de l'air vif, il est
sage et prudent de prendre immédiate-
ment du BAUME RHUMAL. Les ma-
gnifiques résultats obtenus par l'emp-
loi de ce merveilleux spécifique fran-
çais le recommandent à l'attention des
malades.

POUR AVOIR DE
BEAUX CHE-
VEUX, IL FAUT
LES BIEN SOI-
GNER, ET POUR
NE LES POINT
CASSER EN LES
ONDULANT, SE
COIFFER AVEC
LES POSTICHES
DE LA



**Chez
Palmer**

ON FAIT, POUR
DAME CHAUVE
OU AGEÉ, DES
MODELES SPE-
CIAUX EN CHE-
VEUX BLANCS OU
GRIS, DE TOUTE
BEAUTE, ET A
DES PRIX DE
FIANT TOUTE
CONCURRENCE...

**Maison
Palmer**

No. 1745 RUE NOTRE-DAME, TELEPHONE BELL
MAIN 391

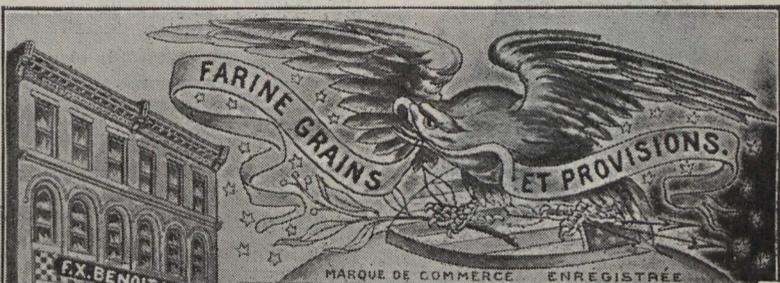
Oui, vous aimez le bon café français!



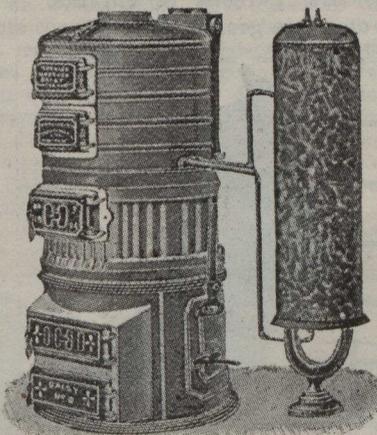
Vente en Gros : E.-D. MARCEAU,
281 - 285, rue St-Paul,
MONTREAL

Un café qui possède à la fois l'arôme
et la force, qui vous facilite le travail de
l'esprit et du corps, qui supprime en quel-
que sorte la fatigue, — prenez le "CAFE
DE MADAME HUOT". Jugez par vous-
même, comparez. Vous le trouverez dans
toutes les bonnes épiceries; mais si vo-
tre fournisseur ne l'a pas en stock, je
vous le livrerai à domicile, à mes frais,
sur réception de 75c pour une boîte de 2
livres, si vous résidez en ville. Je livre
également dans toute la province de
Québec et dans celle d'Ontario, par quan-
tité de 6 boîtes de 2 livres, sur réception
de \$4.50, et

**JE PAIE
LE FRET.**



Tél. Bell Main 4706 Maison Fondée en 1852 Tél. March. 225
4707 Achetez vos
Farines, Grains et Provisions de
F. X. BENOIT & FILS
71 et 73 Rue des Commissaires
SPECIALITES :
Fleur "Diadème" sacs de 10 lbs Fleur "Royale" - sacs de 25 lbs
"Eagle" préparée 3 et 6 " " "Electrique"
EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERES



La "Daisy" de 1904

**Demandez
la FOURNAISE A
EAU CHAUDE**

DAISY

Modèle amélioré de 1904

WARDEN, KING & SON, Limited
MANUFACTURIERS
MONTREAL

PATENTES Obtenues
Promptement
Avez-vous une idée? Si oui, Demandez le GUIDE
DE L'INVENTEUR qui vous sera envoyé gratis
par MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils.
Bureaux : Edifice New-York Life, Montréal
et 907 G Street, Washington, D. C.

Nos DENTS sont
très belles, na-
turelles, garanties.
Institut Dental Fran-
co-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal



COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILLIPS - MONTREAL

Magnifique revue hebdomadaire illustrée

GRATIS

UN AN D'ABONNEMENT A
L'Album Universel

donné à tous les clients qui nous enverront
une commande payée au montant de \$5.00

Nous avons un grand et splendide assortiment de marchandises de tous genres, convenables pour cadeaux de Noël et du Jour de l'An, et nous serons heureux d'adresser gratis notre catalogue illustré à ceux qui en feront la demande.

Ci-dessous, quelques spécimens de ce que nous offrons en fait de chaussures pour dames et messieurs.



Bottines lacées pour homme en veau (box calf), semelles doubles, coupe Blucher fabriquées spécialement pour nous. Valeur exceptionnelle. **Prix : \$3.00**, moins 5 % pour du comptant.

Chaussures lacées imperméables pour homme en veau grainé, coupe Blucher, fortes semelles imperméables, style des plus nouveaux et élégants. Très spécial à **\$3.50**, moins 5 % pour du comptant.

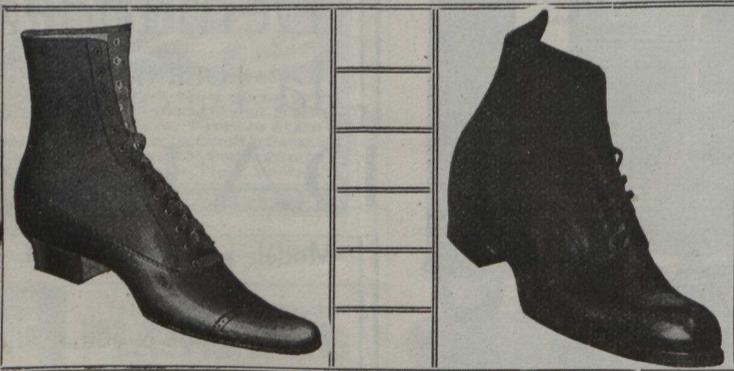
Pour écouler promptement, nous offrons un lot de 120 paires de chaussures lacées en cuir verni (pou-lain) pour hommes, coupe Blucher, semelles fortes, dimensions 5½ à 9 points. **Prix réguliers \$5.00** pour **\$3.50**, moins 5 % pour du comptant.

Bottines lacées pour dames en veau (box calf), coupe Blucher, très durables et élégantes. Spécial pour **\$3.00**, moins 5 % pour du comptant.

Bottines lacées pour dames en kid, coupe Blucher, semelles légères, style des plus nouveaux et élégants, chaussant admirablement. **Prix : \$3.00**, moins 5 % pour du comptant.

Bottines lacées en kid pour dames, semelles fortes, bouts en cuir verni, coupés en pointes. **Prix : \$3.00**, moins 5 % pour du comptant.

Bottines pour patins de dames, messieurs, garçons et enfants, mocassins, pantoufles en feutre, etc., une grande variété.



ATTENTION SPECIALE DONNEE AUX COMMANDES
PAR LA POSTE

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATIS

Henry Morgan & Co., Montréal

Abdul Hamid II, le grand chef
de l'Islam.

(Suite)

Après le déjeuner, sieste de deux heures; à trois heures, le chambellan présente les rapports de la police secrète. Vers quatre heures, promenade à cheval ou en voiture. Cette promenade est souvent remplacée par une visite à l'un des innombrables chalets situés dans le parc et qui servent souvent d'habitation à l'une des épouses légitimes (khadines), ou par une inspection des ateliers particuliers. Le lac artificiel offre également à Abd-ul-Hamid une distraction agréable, au moyen d'une embarcation électrique, qui flottait sur ses eaux bien avant qu'on eût vulgarisé, en Europe, ce genre de locomotion.

* * *

Le sultan possède au moins cinquante cabinets de travail, tant dans le palais de Yildiz que dans les mystérieux chalets bâtis dans le parc. Personne ne sait jamais où il passera ses journées ni ses nuits. Bien souvent, les sentinelles placées à la porte le croient à l'intérieur, qu'il est déjà sorti par une porte de derrière et entré dans un autre bâtiment.

Mais la nuit, ses précautions redoublent encore. Toutes les chambres à coucher du sultan, soit au palais, soit dans les chalets de ses femmes, sont séparées du reste de l'édifice par des portes de fer, lesquelles sont munies de serrures d'un mécanisme extrêmement compliqué. On dit même que les murs des chambres contiennent des cachettes secrètes, construites par des ingénieurs européens, et dont le sultan seul connaît le mot. Et, comme si tout cela ne suffisait pas, deux superbes chiens du mont Saint-Bernard demeurent couchés en travers de la porte et aboient bruyamment au moindre murmure suspect. Abd-ul-Hamid aime beaucoup les chiens; il sait que, si l'on venait à bout de corrompre ses gardes à deux pieds, on aurait infiniment plus de mal avec ses gardes à quatre pattes.

Un mot, maintenant, du palais de Yildiz en lui-même, qui est devenu une véritable ville, avec des casernes, des forts, des bâtiments sans nombre et qui ne logent pas moins de douze mille personnes. Examinons sommairement l'armée de fonctionnaires qu'il abrite :

Trente chambellans, trente aides-de-camp généraux, cinquante aides-de-camp de service et cent secrétaires.

Trente moussahibs (fonctionnaires qui doivent égayer le souverain quand il est triste et a besoin de distraction).

Trente fonctionnaires pour tenir les comptes de la dépense journalière ordonnée par le souverain (djibi-houmayoun).

Trente dignitaires de la garde-robe impériale.

Cinquante dignitaires et employés du protocole, sous les ordres du grand maître des cérémonies.

Soixante médecins, trente apothicaires, cinquante chasseurs de gros gibiers, trente chasseurs d'oiseaux.

Trente candiljhis (fonctionnaires chargés des lampes). Trente chandandjis (fonctionnaires chargés d'allumer les chandelles).

Trente cahnedjis (qui ont pour charge de préparer et de servir le café du sultan).

Cinquante kitabdjis (bibliothécaires), vingt traducteurs pour le service particulier du souverain (traductions de rapports en français, en anglais et en allemand, et d'articles de journaux européens concernant la Turquie).

Cent dignitaires du Salamlik (salon de réception), cent dignitaires et employés du Kilar (service du palais) et de la table impériale.

Quatre cents dignitaires, fonctionnaires, cochers, grooms, etc., pour le service des écuries impériales.

Mille domestiques pour le service des chambres du palais et de ses dépendances; quatre cents cuisiniers et marmitons, quatre cents valets pour porter les viandes dans le palais et ses dépendances.

Quatre cents comédiens, musiciens, chanteurs, acrobates, jongleurs, etc., attachés à la musique impériale.

Trente eunuques pour le harem, cinquante décorateurs, cinquante barbiers pour le personnel, quatre cents jardiniers.

Trois mille dames du gynécée impérial, épouses du sultan, odalisques, esclaves, etc.

Deux cents trefaukdjis et baltadjis (porteurs de haches) formant la garde albanaise du sultan pour le cérémonial du Salamlik et la surveillance des portes.

Cinquante mollahs, prêtres, chapelains, etc.; cinquante aikedjis, rameurs du bateau du sultan, quatre cents fonctionnaires de la liste civile, cent cinquante employés des ateliers attachés au palais, etc.

Cela fait un total de sept mille huit cent soixante personnes. Et il y en a d'autres.

On dit souvent : "Les honnêtes gens n'ont qu'une parole". Cela laisse supposer que les personnes malhonnêtes en ont plusieurs, et cependant, ce sont elles qui en manquent.

Vin Saint-Léhon

La maison F.-X. St Charles & Cie, de Montréal, seuls agents pour le Canada du célèbre et fameux tonique VIN SAINT-LEHON, a décidé de donner \$25,000.00 aux 100,000 lecteurs de l'"Almanach du Peuple" de 1906.

Les personnes qui achèteront l'"Almanach du Peuple" et qui découperont le coupon de 25 centins qu'il y a dans l'annonce du VIN SAINT-LEHON, pourront se présenter chez tous les principaux pharmaciens et épiciers, avec leur coupon, et n'auront qu'à payer la somme de 60 centins, au lieu de 85 centins, pour une bouteille du fameux tonique VIN SAINT-LEHON, dont la réputation est connue dans le monde entier.



Durant les Temps Froids

Nous vendons :
beaucoup de ..

FOURNAISE A PETROLE "NEW" valant \$4.50 pour ..	\$3.50
BOURRELETS ET TRINGLES en feutre et en caoutchouc pour porte et fenêtre, le pied depuis ..	3c
SAC A CHARBON économique prix ..	\$1 00
BROSSES A FOURNAISES spéciales en acier ..	75c
PELLES A FOURNAISES fortes et légères ..	75c
CIMENT pour intérieur de poele le paquet ..	25c
RESSORTS DE PORTE de tous genres, depuis ..	20c
PELLES A NEIGE en acier, toutes grandeurs ..	30c

Commandes par la maille sollicitées. La correspondance toujours reçue avec plaisir.

L. J. A. SURVEYER
Importateur Quincaillier, 6, rue St-Laurent

Ces maux de Tête

SONT
PROBABLEMENT
CAUSES PAR

Quelques défec-
tosités de la vue



VENEZ ME VOIR, CONSULTATION GRATUITE. — Je vous dirai s'il vous faut des verres ou un traitement par le médecin oculiste.

P. S. MOUNT,
OPTICIEN-REFRACTIONISTE
117, Rue Saint-Denis, coin Rue Dorchester

VER SOLITAIRE TÆNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays. — Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun -- douze capsules sont une dose.

La bouteille \$1.00 franco,
par la poste

Henri Lanctot, Pharmacien
PHARMACIES { 672 } RUE ST-LAURENT
{ 299½ } MONTREAL

EN VENTE A L'ALBUM UNIVERSEL:
"LES ECHOS DU MONT-ROYAL", 30
CHANSONNETES AVEC MUSIQUE ET
30 POESIES, PAR AUGUSTE CHARBON-
NIER. PRIX : 50 cts ; PAR LA POSTE,
55 cts.

Vous êtes invités à entendre

Vous êtes invités à entendre Gratis les meilleurs corps de musique, les meilleurs orchestres et chanteurs du monde, aux "récitals" qui seront donnés dans nos nouveaux salons (2ème étage, 2315, rue Ste-Catherine) chaque après-midi de 2 à 5.30 et chaque soir de 8 à 10. Ces salons sont tout-à-fait séparés de notre magasin, et ont une entrée à part à côté de celui-ci.

Gadski, Plançon, Caruso, De Lussan, Sembrich

et autres, ont fait pour nous des registres, qui seront joués ; aussi des sélections par les plus grands musiciens, corps de musique et orchestres du monde.

Vous n'avez qu'à nommer ce que vous voulez entendre et le préposé aux instruments, fera jouer ce registre pour vous.

Le tout absolument gratis

On ne vous importunera en aucune façon pour que vous achetiez. Tout ce que nous vous demandons, c'est d'entendre les instruments : parler, chanter ou jouer, afin de vous convaincre que : Les **GRAM-O-PHONES BERLINER** et les **MACHINES PARLANTES VICTOR**, sont les meilleurs instruments musicaux et reproducteurs du son au monde, et que ce sont d'idéals cadeaux de Noël pour jeunes et vieux.

The BERLINER GRAM-O-PHONE CO. OF CANADA, Limited

2315, rue Ste-Catherine, MONTREAL, aussi en vente au No 1856, rue Ste-Catherine.

Les conclusions du marquis de Segonzac sur la pénétration commerciale au Maroc

ACTUELLEMENT, toutes les chancelleries s'occupent du Maroc, qui, en Europe, semble être un brandon de discorde. La France, principalement intéressée, fait-elle tout ce qu'elle peut pour s'assurer pacifiquement le protectorat qu'elle y convoite? Il est permis d'en douter, d'après l'article suivant que nous empruntons à un confrère parisien. Il reflète les vues du marquis de Segonzac qui, après sa captivité retentissante au Maroc, a, dans une interview, donné ses intéressantes conclusions sur la question de la pénétration commerciale de la France au Maroc.

L'enquête à laquelle il a procédé avec MM. Louis Gentil, René de Flotte Roquevaire, Si Saïd Bouliifa et Abd el-Aziz Zenagui, dit notre confrère, a porté sur le tiers environ du Maroc. La région étudiée par eux est comprise entre une ligne tracée du cap Cantin au Diebel-Afachi d'une part, le Sahara d'autre part, enfin l'Océan. Dans ces limites, l'explorateur ne craint

pas d'affirmer que si rien jusqu'ici n'a été fait, tout est à faire assez aisément. L'anarchie qui règne au Maroc, et qui s'est si fort étendue depuis la mort de Moulaï-Hassan, a accusé les tendances séparatistes qui, de tout temps, ont régné dans le sud, opposant au "royaume de Fez" le "royaume de Marakech". Les grands caïds du sud, dont Moulaï-Hassan avait augmenté l'autorité, sont aujourd'hui complètement indépendants. Ils n'obéissent et ne payent l'impôt que dans la mesure qui leur convient. Ils sont maîtres chez eux. Dans ces conditions, il est évidemment insuffisant de traiter à Fez seulement du sort du Maroc. Il faut négocier directement avec ces tribus. Or, malheureusement, il n'y a pas même, à l'heure où nous sommes, un commencement d'action.

A Marakech, seconde capitale du Maroc, métropole de tout le sud, résidence du frère du sultan, ville d'intrigues politiques et d'affaires commerciales, où une population sédentaire de 60,000 habitants se double d'une population flottante presque égale, il n'y a pas un seul Français, ni fonctionnaire, ni négociant. L'agent consulaire indigène est sans autorité. Les représentants indigènes des maisons françaises de Mogador sont hors d'état de lutter utilement avec les maisons anglaises et allemandes qui y sont installées.

"Le rôle que nous avions à jouer, dit M. de Segonzac, était cependant tout tracé. Le pays (non pas seulement les environs de Marakech, qui sont accessibles, mais le sud, où les caïds sauvegardent jalousement leur liberté) nous serait ouvert si nous voulions. Les indigènes ont un besoin qui domine tous les autres: le besoin d'eau. A tout prix, ils essayent d'y remédier. Mais pour atteindre les nappes souterraines, qui sont souvent à une grande profondeur, ils ont besoin du concours d'ingénieurs européens. Les ingénieurs hydrographes seront dans cette région les premiers agents de pénétration. D'autres chefs, soupçonnant des richesses minières, réclament des prospecteurs. Partout, enfin, des médecins seraient les pionniers indiqués, derrière lesquels passeraient les commerçants.

"Cette initiative est d'autant plus désirable que les six caïds, qui sont les maîtres du Sud, désirent entrer en relations avec nous; ils ne demandent qu'à nouer avec la France des rapports réguliers.

"Par l'intermédiaire et sous les auspices de ces chefs, il nous est loisible de faire dans tout le Sud un chiffre d'affaires important. Sans doute, cette partie du Ma-

roc n'est pas foncièrement aussi riche que le Nord. Mais, outre le progrès certain du rendement du sol quand auront été accomplis les travaux nécessaires d'irrigation, l'élevage y est très florissant, et indépendamment de l'huile, des amandes et des palmeraies, les troupeaux, nombreux, bien soignés, sont une source de fortune qui permet aux habitants de faire des achats importants. Pour ces achats, ils s'adressent actuellement à Mogador, qui est loin, à Marakech, où notre situation est nulle, et partout les Marocains payent ce qu'ils achètent 60 pour 100 trop cher. Si nous leur offrions à un prix moins élevé les objets d'usage courant qui leur sont nécessaires, ils deviendraient des clients excellents de notre commerce et de notre influence.

"Mais pour cela, il faut que le gouvernement français se décide à s'occuper directement sur place des tribus du Sud. Il faut notamment qu'il installe à Marakech un consul actif, qui organise la pénétration commerciale et qui rayonne par ses agents de l'Océan au Tafillet. Il faut ensuite qu'à Taroudant, capitale du Sous, à Ilir, dans le Tazeroualt, à Goulimine, centre de l'Oued-Noun, nous placions des agents consulaires et des médecins, qui seront les éclaireurs des maisons françaises et les guides de nos négociants. Il faut enfin que dans les ports de la côte, dont le premier soin de notre diplomatie devrait être d'obtenir l'ouverture, nous envoyions des représentants. Quant au Tafillet, c'est par l'Algérie qu'il y faut pénétrer. Et dès maintenant, grâce au chemin de fer de Beni-Ounif, qui leur apporte les marchandises pour un prix de moitié inférieur à celui qu'ils payaient naguère, ses habitants, si soucieux soient-ils de leur autonomie, sont devenus les clients de la France.

"Ce n'est malheureusement qu'une exception. Et de là jusqu'à la côte, il faut construire sur une table rase. Le champ, à coup sûr, est encore libre. Mais il est grand temps de s'y engager."

LE "GRAND TRUNK PACIFIC RAILWAY"

Offre une prime de \$250.00 à la personne qui lui soumettra le nom qui sera choisi pour la nouvelle cité de la Côte du Pacifique.

UN CONCOURS POUR LES PENSEURS.

Le choix récent de noms étrangers au Canada par certaines grandes corporations dont les intérêts sont essentiellement cana-

diens, a beaucoup prêté à la critique, non seulement dans les journaux canadiens, mais même dans des publications étrangères. C'est pour ne pas tomber dans cette erreur et ne soulever aucune objection de cette nature que le Grand Tronc Pacific veut donner à la population du Canada une occasion de lui soumettre des noms pour la nouvelle ville qui va s'élever incessamment au terminus du chemin de fer Transcontinental, sur la côte du Pacifique.

Dans ce but, la Compagnie a décidé d'offrir une prime de \$250.00 pour le nom qui sera jugé sous tous les rapports approprié et convenable. C'est ainsi que tout le monde aura l'occasion de donner un avis personnel et de participer à un concours ouvert pour décider de ce nom, tout en ayant chance de gagner le magnifique prix offert et d'avoir l'honneur de nommer une ville dont la naissance signifiera, en ce vingtième siècle, le commencement d'une nouvelle ère de prospérité pour notre pays. Les seules conditions de ce concours sont les suivantes :

Le nom ne devra pas avoir plus de trois syllabes et ne pas contenir plus de dix lettres, être purement canadien, et de préférence porter une signification locale pour la Colombie Anglaise, et ne pas être similaire à celui d'autres villes ou bureau de poste existant déjà au Canada.

Le papier employé n'aura pas plus de huit pouces par dix; on devra écrire à l'encre sur un côté du papier seulement.

Chaque concurrent aura la permission de suggérer trois noms sur trois feuilles de papier séparées, un nom sur chaque feuille.

Chaque nom sera accompagné d'un court article, pas moins de cinquante mots ni plus de trois cents, expliquant le choix du nom.

Le nom du concurrent avec son adresse du bureau de poste tout au long sera signé au bas du papier.

Les noms seront adressés ainsi: "Pacific Coast Terminus Contest, Grand Trunk Pacific Railway, Montréal, Canada."

Le concours sera clos le quinzième jour de décembre dix-neuf cent cinq, à midi.

Dès que le concours sera fermé et le nom choisi, le nom du concurrent heureux sera publié dans les colonnes des journaux quotidiens et l'Album Universel.

Dans le cas où le nom choisi aurait été suggéré par plusieurs concurrents, l'article explicatif dont il a été parlé plus haut sera jugé sur son mérite et la décision rendue en conséquence. Mentionnez l'Album Universel dans vos réponses.

Ivrognerie Guerie

COMMENT UNE MONTRÉLAISE GUÉRIT SON MARI DE L'IVROGNERIE AVEC UN REMÈDE SECRET.

"Je tiens à vous dire que le remède "Samarita" a guéri mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleure, sous tous les rapports."

Paquet gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARITA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Les races humaines

32ème CONCOURS DE L'ALBUM UNIVERSEL

Tous les hommes sont frères, mais ne se ressemblent guère, comme vous pouvez vous en convaincre par les magnifiques spécimens représentés dans la vignette de notre Concours, auquel, amis lecteurs, vous prendrez part afin de mériter un des vingt jolis prix distribués chaque semaine par l'Album Universel.

NOTE IMPORTANTE. — Les enveloppes devront porter les mots 32ème Concours, et nous parvenir au plus tard la dernière semaine de décembre.



1, Blanc. 2, Arabe. 3, Nubien. 4, Chinois. 5, Nègre. 6, Australien. 7, Peau Rouge. 8, Malais. 9, Polynésien.

Explications.

Puisque les hommes sont frères, ils devraient être d'accord. Mais, malheureusement, c'est le contraire qui est ordinairement vrai. Et notre Concours en est une preuve frappante.

Voici 1ère solution à chercher: Avec les premières lettres — une, deux et plus — des noms indiqués par les numéros 1, 2, 3 et les suivants, et les dernières du nom précédé du chiffre 9 (Polynésien), essayez de former un certain nombre de mots — un par type seulement. Vous pouvez vous servir de la lettre R du Peau-Rouge.

2ème solution... — Quel est le type qui ne fraternise pas du tout avec l'habitant de la Polynésie?

Solution du Concours No 28.

$$7 + 2 = 9 \quad 16 + 9 + 2 = 27$$

$$8 + 1 = 9 \quad 20 + 9 - 2 = 27$$

Liste des gagnants.

Placide Durand, St Henri, Lévis; Roméo Dubreuil, 555 rue Rideau, Ottawa; Denis St Cyr, 28 Aiken St., Room 14, Lowell, Mass.; Henri Paré, Deschambault, Co. Portneuf; Mme Norbert Dubé, Trois-Rivières; Mlle Alice Michaud, East-Angus; Mlle Lucia Letarte, 874 Main St., Westbrook, Me.; Mlle Marie-Laure Ferland, institutrice, Ste Germaine, Dorchester; Mlle Ida Charbonneau, 93 Washington St., Worcester, Mass.; Mlle Marie-Hélène Thibodeau, Maria-Est, Co. Bonaventure; J. O. Lamarre, 812 DeLorimier, Montréal; Amédée Dulude, Ste Martine, Châteauguay; Charles A. LeRiche, 121 rue Sherbrooke, Montréal; L. M. P., 23 Church St., Ottawa; Mlle Adélina Héту, Sorel; Mlle Albertine Hamel, 94 des Commissaires, St Roch, Québec; Augustine G. Dusold, St Francis, Rimouski; F.-X. Vaillancourt, Beauceville-Est, Q.; Mlle Irma de Charny, 6 Maple Ave., Québec; Hyppolite Thibault, 781 Hallett St., Bridgeport, Conn.

Noms des autres concurrents qui nous ont adressé la vraie solution:

Albert Allard, Carleton; G. Cartier, St

Henri; Loetitia Langlois, Sillery Cove; Albéric Kingsley, Montréal; William Marchand, Worcester; Gustave A. Garand, Picton; Hormisdas Fortin, Rivière-Famine; Alice Mailloux, Montréal; Anna M. Allard, Carleton; Alexandre Dion, Québec; Virginie LaBonne, Conn.; Arthur Berthiaume, Montréal; Abel Sanfaçon, Québec; Marie-Eugénie R. Montréal; Emilien Lebrun, St Henri; Pierre Dubé, Biddeford; Jules E. Girouard, Moncton; Rod. Boucher, Manchester; Alphonse Goulet, Holyoke; J. L. Rivard, Trois-Rivières; Edmond Bourassa, Lévis; Arthur Landry, Trois-Rivières; Bertha Allard, Robitaille; M. Lessard, Willimantic; Fred. Gauthier, Ottawa; Mme J. B. Asselin, Lewiston; Anisor, Montréal; Mlle A. Joly, Waterville; P. McGee, Sherbrooke-Est; Alice Grignon, Ste Adèle; Cécile Latremouille, Montréal; Eugénie d'Anjou, Trois-Pistoles; Wm P. Forest, Cap Bold; Roch Lord, St Pierre-Baptiste; Frank Boyle, Ottawa; Raoul Balthazard, Central Falls; Alma Farcier, Killingly; Adèle Aubin, Ste Flavie; Albert Lessard, Lachine; Eugénie Roy, Ste Anne des Monts; Mme Jos. Sylvestre, Pawtucket; Jeanne Rousseau, St Casimir; Hercule Proulx, Chaudière Curve; Angéline Feuillault, Ste Marie, Beauce; C. Burino, Montréal; Clothilde Lemieux, Beauharnois; Antoinette Ouimet, Montréal; Armande Frénet, Cap-Santé; Régina Laplante, Chicoutimi; A. Gaboury, Québec; Yvonne Levasseur, Matane; H. Lanneville, Ste Eulalie; Ernest Sirois, Ste Anne de la Pocatière; J. A. Champoux, Auburn; J. E. Léonard, Carleton, F. F. Beauregard, Biddeford; J. Prénouveau, Montréal; Cécile Gingras, Québec; Emélie Vaillancourt, Sacré-Coeur de Marie; Rose-Anna Henri, Scott Junction; Alida Genest, St Henri de Lévis; G. E. Marquis, N.-D. des Anges; Roméo Bédard, Québec; Hermine Hébert, St Antoine Abé; Jos. Barbeau, Québec; Mme Van Felson, Québec; Eugénie Couture, Rimouski; Hector Mamault, Montréal.

CARTES POSTALES

L'encombrement de la matière nous oblige à remettre à la semaine prochaine la publication des échanges de cartes postales.



Grand Bazar Populaire

Nous invitons les lecteurs et lectrices de l'Album Universel à visiter

Nos superbes étalages

d'Objets d'art, d'Articles de Faïence, de Verrerie, de Porcelaine, etc., dans les formes et les dessins les plus nouveaux. Spécialité pour cadeaux.

Enorme variété.

Prix modérés.

Tables spéciales d'Articles d'Eclairage, Lampes de salon, Lampes à suspension, Abat-jour, Globes artistiques. Ligne complète de Services à diner, Services à thé, Jardinières décorées, Plats à gâteaux, beaux Vases de fantaisie, etc.

N'ACHETEZ PAS DE CADEAUX AVANT D'AVOIR VU NOTRE ETALAGE.

H. C. Grégoire
1347 rue Sainte-Catherine

Donnez-la aux petits — et aux grands



Pure — Saine — Donne la santé
Prévient l'indigestion
Conserve le teint rose
Bonne humeur — Gaieté

Gomme à Mâcher
(à la Pepsine)

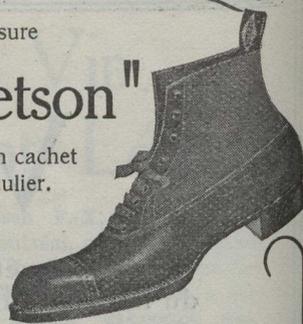
MENTHAL
DE
BO DE

La chaussure

"Stetson"

possède un cachet tout particulier.

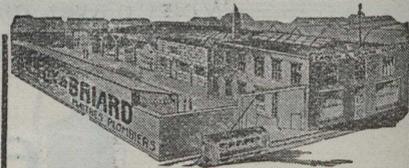
\$7⁰⁰



Elle est attrayante lorsque vous l'achetez, et elle reste attrayante. Elle ne perd rien de sa forme ni de son apparence tant qu'elle est portée. Elle est chic et reste chic. Elle est durable aussi. Rien comme un essai pour vous convaincre.

A. LECOMPTE Jr

Angle des rues
STE-CATHERINE et SANGUINET
MONTREAL



CADIEUX & BRIARD

Maitres - Plombiers

Posesurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumières et clochettes électriques, Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tole galvanisée. Couvertures en gravois (garantis pour 10 ans).

TEL. BELL

EST 1819

807, St-Dominique

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977
NOTAIRE
LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.O.
Mesureur et Evalueur
No 230 rue St-André
Montréal

TEL. EST 4036

A. Carrière

PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André
Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODOULE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GENERAUX
Bureaux: 71a St-Jacques
TEL. BELL MAIN 2996

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison
Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 42

Lacasse Rousseau

INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant 55 rue St-François-Xavier
The Canada Electric Co. MONTREAL

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue St-Elizabeth
Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke
Montréal

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard

CI-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
191 RUE CRAIG EST MONTREAL

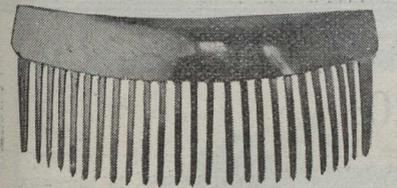


IL N'Y A PAS DE CADEAU

plus acceptable pour les jeunes comme pour les vieux qu'un appareil photographique "**BROWNIE**"

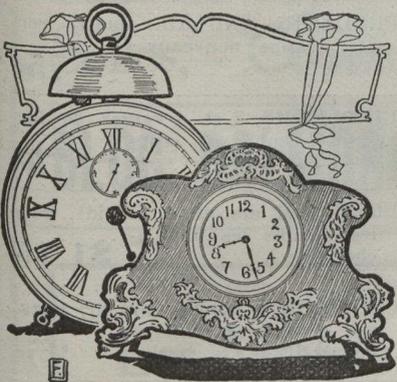
Expédiés par expresse franc de port à n'importe quelle adresse sur réception de \$1.10 pour le No 1—\$2.18 pour le No 2
Pamphlets descriptifs gratuits sur demande.
THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL

PRINCESSE PEIGNE NOUVEAU MODELE, de haute élégance et de grand chic. Essentiellement Parisien.



Nous offrons aux lectrices de l'ALBUM UNIVERSEL un nombre limité de ces peignes PRINCESSE au prix exceptionnel de 15 cts chacun, expédié franc de port sur réception du prix.
Ecrivez pour circulaire, illustrant les dernières créations pour la coiffure, gratis.
CIE PARIS-NOUVEAUTES, 17 rue St-Jean, MONTREAL

GADRANS ET HORLOGES



Nous avons une variété qui vous surprendra. — Ne manquez pas de nous rendre une visite avant de faire votre choix. — Demandez notre Catalogue Gratis
NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

EAU des CARMES BOYER



SOVERAIN
CONTRE:
Vertiges, Maux de Tête, Évanouissements, Dysenterie, Digestions pénibles, influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

Fers NEVERSLIP



Ferrez votre cheval avec les Fers Neverslip et vous en retirerez tout le bénéfice possible, vu qu'il ne GLISSERA JAMAIS.

Ludger Gravel,
SEUL AGENT
22 à 28 Place Jacques-Cartier
MONTREAL

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands, 964 DEMANDEZ CATALOGUE

Les sports militaires de l'ancien Japon

AU Japon, il y a encore trente ans, les affaires d'honneur étaient fréquentes et sérieuses. C'étaient plutôt des combats que des duels. La mort d'un des adversaires s'ensuivait, et bien souvent celle des deux. La plus légère atteinte à l'honneur exigeait la mort.

Comme sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, pour un oui, pour un non, pour un regard, un frolement, les armes étaient tirées, et quelles armes!

Le sabre à deux mains, tranchant comme un rasoir d'une trempe à toute épreuve (katana); le poignard (ken) servant à égorger l'adversaire; les petits couteaux (menuki), armes de jet, pour cribler à quelques verges le corps de l'ennemi, et dont les "samurai" se servaient avec une précision que nous avons pu apprécier dans nos cirques, par les exploits d'acrobates japonais, qui lançaient leurs couteaux contre le corps d'un camarade, sans l'effleurer. Pas d'armes défensives.

La seule défense du "samurai" était

sadzuri), travaillée avec un art infini, un sens artistique splendide.

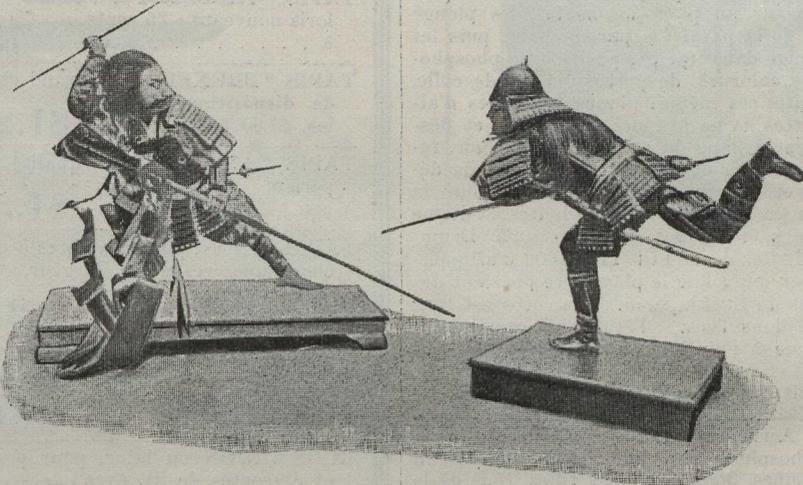
Sur la tête, le "samurai" portait un casque en fer (kabuto) auquel était adapté un couvre-nuque; son visage était dissimulé par un masque, sur lequel les yeux, le nez, la bouche étaient indiqués par des coups de pinceaux, couleurs criardes formant les plus bizarres et



Duel à l'arc et au sabre.

effrayants effets; sur les lèvres du masque étaient collées des moustaches longues et hérissées.

Ainsi armés, casqués, cuirassés, mas-



Combat avec la lance entre deux cavaliers descendus de leur monture.

son armure (yoroi), armure composée de pièces détachées, souples comme un gant, fabriquées d'un seul bloc d'acier. Le torse était recouvert d'un corselet (do); d'épa-

qués, les adversaires se rencontraient-ils, ou la rencontre était-elle prévue?... Comme au temps des mousquetaires de Tréville, et des gardes du Grand Cardinal; ils ne s'occupaient guère de savoir si les sabres étaient de même longueur, de même poids. Deux "samurai" de "daïmo" rivaux, se regardaient-ils de travers, les sabres sortaient du fourreau (saya), l'acier étincelait en rayonnants moulins; un des adversaires trébuchait-il, de suite il était renversé, saisi à la gorge, poignardé avec le couteau (ken); arme avec laquelle, au moindre reproche du maître, ou simplement de sa conscience, le vainqueur, le soir même, s'ouvrait le ventre, faisait "karakiri".



Le coup de grâce.

llettes de cuir (sode) pour protéger les épaules des coups de taille; les bras enroulés dans des brassards (kote), les cuisses dans des cuissards (haf-date), les jambes dans des jambières (sune-ate); tout cela recouvert d'une flamboyante tunique (ku-

Temps héroïques, où les maîtres d'armes étaient considérés à l'égal des princes, où les ancêtres des Mérignac, Ayat, Rouleau, Vigeant, Rue, Kirehoffer, Mimiague, etc., s'asseyaient à la droite de l'Empereur, du vénéré Mikado.

Quels spectacles, quelles réflexions nous retracent ces groupes anciens, oeuvres admirables de patience et de goût d'un artiste escrimeur. Qui nous fait sentir que, peut-être, le progrès n'est qu'un mythe!

Spleen

L'ennui vient assombrir mon âme et ma pensée,
Le spleen l'emporte enfin dans un suprême effort
Et chaque souvenir de la douleur passée
Reparaît en mon coeur plus vivace et plus fort.

De même qu'un terrible et douloureux remords,
Évoquant malgré moi mon ivresse effacée,
Le spectre de l'amour dans un baiser de mort
Frôle sa lèvre blême, à ma lèvre glacée.

Et lentement, sans savoir même où je m'en vais,
Avec l'affreuse peur de devenir mauvais:
J'évite de parler et vais pleurer dans l'ombre.

Et mon coeur endeillé se couvre d'un linceul,
Et comprenant combien il est dur d'être seul,
Eperdu, je deviens plus sinistre et plus sombre.

PAUL THEODORE.

CLARK'S
Pork & Beans
Les Fèves au Lard délicieuses de Clark
sont un régal pour les jeunes comme pour les vieux en même temps qu'un plat substantiel pour tous.
Vendues au naturel ou aux sauces Chili ou Tomates, toutes prêtes à servir.—Rechauffez et ouvrez le canistre.—C'est tout.
5c et 10c chez tous les épiciers
W. CLARK, Mfr.
Montréal

Musique et Réparations de tous Genres.
Instruments
Fournisseur des Maisons d'éducation de Musique
Seul agent pour C. Mahillon & Cie, Bruxelles; Couesnon & Cie, Paris; Jérôme, Thibouville, Lamy & Cie, Paris; etc. — Attention spéciale aux commandes par la malle.
EDMOND Hardu
1686 Rue NOTRE-DAME, Succursale 1814 Rue STE-CATHERINE

LES VALISES FOURNIER
Vous assureront le confort en voyage.
Les trois compartiments vous permettent de conserver chaque article à sa place et en parfait ordre. Tous genres et de tous prix.
J. E. FOURNIER
64, rue St-Laurent — 1964, rue Notre-Dame
Gros : au No 1663, rue Notre-Dame
Manufacture : 60, rue St-Jacques

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts
chaque ou 7 volumes pour \$1.00

J. THIERY.....	Châteaux de Cartes ..	1 vol
J. de GASTYNE.....	Mère Crucifiée.....	1 "
E. CAPENDU.....	Le Capitaine Lachess-naye.....	5 "
P. SALES.....	L'honneur du Mari.....	5 "
X. de MONTEPIN.....	La Femme Detective.....	5 "
X. de MONTEPIN.....	Les Amours de Province.....	3 "
X. de MONTEPIN.....	Le Crime de la Poil-vrière.....	4 "
E. DUPLESSIS.....	Le Val Maudit.....	2 "
A. de BREHAT.....	Bras d'Acier.....	1 "
E. GABORIAU.....	L'Affaire de la Rue de Provence.....	2 "
E. BERTHET.....	Le Pacte de Famine.....	1 "
A. MATTHEY.....	Vengeance Secrète.....	1 "
	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DEOM FRERE
1877 rue Ste-Catherine,
MONTREAL

LA CURE DU DR. CHAGNON
CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEURALGIE, RHUMATISME, ETC.
EST INFAILLIBLE
Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 26 novembre 1905.

- Couette, Vve Jacques, née Côté, 67 ans.
- Arcand, Pierre, 80 ans.
- Harland, Dme Geo., née Connors, 51 ans.
- Adam, Joseph, 63 ans.
- Durand, Dme F.-X., née de Montigny, 33 ans.
- Lecompte, Georges, 79 ans.
- Charbonneau, Dme Léon, née Moss, 55 ans.
- Lamoureux, Vve Bonaventure, née Lachapelle, 56 ans.
- McPhillips, Mathew, 19 ans.
- Trudel, Vve Chs., née Beauchamp, 78 ans.
- Gravel, Albert, 18 ans.
- Brière, Dme Gilles, née Beauchesne, 20 ans.
- Miron, Charles, 41 ans.
- Duval, Jos.-Henri, 45 ans.
- Nadon, Vincent, 59 ans.
- Plante, Joseph, 45 ans.
- Labonté, Vve Louis, née Masson, 85 ans.
- Bénard, Dme Antoine, née Morin, 23 ans.
- Dalton, Dme James, née Dawley, 52 ans.
- Perrin, Dme Hercule, née Bourbonnière, 43 ans.
- Tobin, Vve Patrick, née McManus, 72 ans.
- Brazeau, Marie, 24 ans.
- Poitras, Hubert, 83 ans.
- Donoghue, Vve John, née Donoghue, 70 ans.
- Trudeau, Léandre, 54 ans.
- Labelle, Florida, 35 ans.
- Langlais, Tancrede-Henri, 21 ans.
- Kavanagh, Walter, 52 ans.
- Landry, Dme Philippe, née Turcotte, 32 ans.
- Dussurault, Dme Chs., née Archambault, 68 ans.
- Filiatrault, Napoléon, 50 ans.
- Bleau, Dominateur, 57 ans.
- Brunet, Dme Jos., née Trudeau, 35 ans.
- Lefebvre, Dme Chéri, née Désormeaux, 35 ans.
- Dubuc, Dme Augustine, née Pagé, 56 ans.
- Huot, François-Xavier, 25 ans.
- Saucier, Vve Jos., née Pratt, 82 ans.
- Malette, Arthur-Ernest, 39 ans.
- Bazinet, Dme Aimée, née Surprenant, 27 ans.
- Bouhanna, Baraquet, 22 ans.
- St Jean, Dme Albert, née Bouthillier, 30 ans.
- Ahélo, Marie-Louise, 82 ans.

Du progrès de la fabrication des allumettes chimiques au Canada

(Suite)

Dans ces cas-là, nous trouvons injustes les réflexions de certaines personnes, en ce qui concerne l'appel fait à la main-d'oeuvre étrangère, car cette dernière, fort expérimentée, ne représente qu'un minimum du personnel et donne dès le début de l'exploitation des leçons pratiques de travail aux autres ouvriers. Il est vraiment étonnant de voir avec quelle célérité merveilleuse ces Suédois experts manipulent les allumettes. Et nos petites ouvrières canadiennes de les imiter de leur mieux. Quant aux machines que nous avons vues à la "Improved Matches Co.", elles sont tout ce qu'il y a de plus récent et de meilleur. Là, non seulement il y a un outillage pour fabriquer les allumettes, mais aussi des machines spéciales pour faire les boîtes en papier et en carton. Nos gravures montrent une faible partie du matériel employé par la Compagnie, mais non la moins intéressante. La machine à sécher les allumettes (il y en a deux qui coûtent chacune \$9,000) est des plus ingénieuses.

Brièvement, voici comment on procède à Drummondville pour faire les allumettes : des parallépipèdes de 9 pouces de long sur 2 pouces de large, en bois de pin, sont mécaniquement, et avec une vitesse incroyable, convertis en buchettes cylindriques — bois d'allumettes, — ces buchettes sont prises dans une plaque trouée, qui les promène sur un plan horizontal, les plonge dans de la paraffine par un bout, puis les replonge dans une composition de phosphore, de chlorure de potassium et de colle. Ensuite, ces mêmes plaques chargées d'allumettes (voir gravure) montent et descendent le long du système du séchoir, reviennent par-dessus vers leur point de départ et livrent les allumettes pour la mise en paquets ou en boîtes. Comme données techniques, ajoutons qu'à Drummondville, il est fait 11,000,000 d'allumettes par jour; que le phosphore provient des usines de Buckingham. (Ce corps est conservé dans l'eau à l'état pur, car il s'enflamme à l'air libre à 40 degrés Fahrenheit). Sa manipulation est dangereuse, on le sait, aussi la Compagnie compte-elle plus tard fabriquer des allumettes suédoises. Actuellement, elle consomme 40 livres de phosphore par jour. Elle emploie 75 personnes, dont 44 jeunes filles, tous de la localité où, avec tant d'intérêt nous avons assisté à l'inauguration de l'usine très moderne dont nous venons de vous entretenir. Que, si l'on voulait savoir combien les machines à fabriquer les boîtes en font à la minute, nous terminerions en disant qu'il est passé le temps où on faisait toutes ces boîtes à la main, à grands renforts de coups de pinceau et de pouce.

En effet, à Drummondville, nous avons vu des machines qui faisaient des boîtes et les imprimaient, à la vitesse de 650, 180 et 770 boîtes à la minute.

Quant aux boîtes devant contenir 1,000 allumettes, elles sont faites à raison de 45 à 50 boîtes à la minute, ce qui est très joli, on l'admettra.

Echos de partout

Une riche collection.

On vient d'estimer la valeur approximative de la collection artistique — l'une des plus riches qui soient connues, — de M. Pierpont-Morgan, le riche américain.

Cette collection a été évaluée à une trentaine de millions. Ce chiffre n'a rien d'exagéré, si l'on songe que M. Pierpont-Morgan a payé deux millions et demi la "Madone de Saint-Antoine de Padoue", par Raphaël; deux millions, les panneaux peints par Fragonard, pour Mme du Barry; deux millions et demi la tapisserie célèbre de Van Dyck; deux millions, quatre tapisseries d'après Boucher; quatre millions, la collection de porcelaine du Garland, et, naturellement, le reste dans la même proportion.

Loi de préservation.

Les meilleures intentions de bien faire dépassent quelquefois leur but et sont difficilement pratiques; c'est ainsi qu'à Hoboken (New-York), on vient de faire une loi interdisant aux jeunes filles de sortir seules dans les rues, passé dix heures du soir; seront arrêtées celles non accompagnées de père ou de mère, ou de quelqu'un désigné pour être leur cavalier servant.

Très bien pour certaines, mais comme il y a environ cinq mille jeunes filles qui travaillent dans les usines et sont exposées à des veillées tardives, cette observation de la loi est difficile; aussi, ces jeunes filles ont-elles demandé qu'on leur désigne des cavaliers servants.

Chapeaux de bois.

Les Japonais vont essayer, dit-on, d'in-

Une Liste intéressante

POUR LES BONNES MENAGERES QUI ONT L'INTENTION DE RENOUEVER LEUR

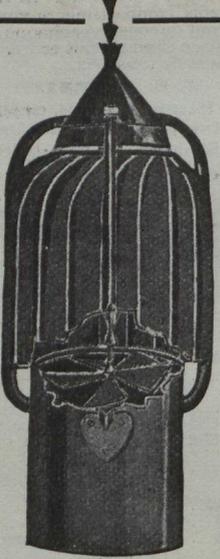
Tapis, Prélarts et Rideaux.

C'EST bien à tort que vous vous effrayez des dépenses à encourir pour renouveler vos garnitures de maisons car un simple coup-d'oeil sur la liste suivante aura vite fait de fixer votre choix. N'oubliez pas que ce que nous offrons est scrupuleusement de la dernière fraîcheur et comprend tout ce qu'il y a de plus nouveau et de meilleure qualité.

Très spécial — 20 pièces de Prélart de 25c. pour 20c.

- | | | | |
|---|--------|--|--------|
| TAPIS "TAPESTRY", dessins et coloris nouveaux; 35 cents à | 75c | DESSUS D'OREILLERS, de bureaux, de chiffonniers, en linon brodé, ajouré; 50c à . . . | \$1.50 |
| TAPIS "BRUXELLES", grand choix de dispositions nouvelles, \$1.00 à | \$1.20 | POINT BLANC A RIDEAUX, différentes largeurs; depuis 10c à | 35c |
| TAPIS "AXMINSTER", qualité supérieure et dessins rares, à | \$1.50 | PANNEAUX DE PORTES, point blanc, avec dessins en appliqué; 40c à | \$1.65 |
| TAPIS UNION, pour chambres à coucher, une verge de largeur, très jolies nuances; 15 cents à | 25c | PRELARTS ANGLAIS, quatre verges, dessins nouveaux; 35c à | 75c |
| POINT BLANC "BOBINNET", 30 pouces de largeur, avec dentelle et insertion; depuis 12½c la verge à | 50 | LINOLEUMS, 2 et 4 verges de largeur; depuis 50 cents à | 75c |
| RUGS UNION ou laine, pour portes et descentes de lit, avec et sans frange; 50c à . . . | \$1.00 | LINOLEUM marqueté (inlaid), dans les dessins les plus riches; 90c à | \$1.15 |
| RUGS EN LAINE, en velours, pour salon, frangés, grandeurs assorties; \$1.50 à | \$7.50 | CRETONNES, simple largeur, nuances et dessins choisis; depuis 10c à | 25c |
| PAILLASSONS en fibre de coco, pour portes, différentes grandeurs; 50c à | \$1.50 | TAPIS DE TABLE, en damas, en chenille, différentes grandeurs; 60c chacun à . . . | \$6 00 |
| PORTIERES en damas, unies ou fleuries, longueur, 3 verges; largeur, 50 et 60 pouces; la paire, \$3.00 à | \$8.00 | RIDEAUX EN POINT BLANC, "Nottingham", grandeur, 3½ x 60 pouces, dessins pour convenir à tous les goûts; \$1.00 la paire, à | \$7.00 |
| DESSUS DE COUSSINS en toile, en damas, peints, paysages ou figures; 25c chacun à . . . | 75c | | |

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étalles, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

Jetté & Lemieux

AUX CLIENTS SATISFAITS.
262 RUE ST. LAURENT.



SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue.

Guérit les Rhumes et Bronchites. Fortifie le système et rend la santé par son effet tonique. Egalement bon pour enfants ou adultes. En vente partout, 35 cts le gros flacon.

OIE J. L. MATHIEU, Prop., SHERBROOKE, P. Q.

troduire sur les marchés européens et américains des chapeaux fabriqués en bois tressés, pour remplacer les chapeaux de paille.

Les Japonais sont arrivés, par des procédés spéciaux, à découper directement le bois en filaments tellement fins et résistants, qu'on peut les tresser et même les tisser.

Ce fil de bois japonais est tiré du cerisier, du sapin, du saule, du peuplier, du cyprès; on en fait des tresses de trois à quatre pouces de largeur, que l'on groupe par petits paquets. La production annuelle du fil de bois, au Japon, est d'environ trois millions de paquets. On va donc faire un grand lancement de cette nouveauté. Prendra-t-elle? Qui vivra verra.



CETTE VALISE a été manufacturée par la maison H. LAMONTAGNE & CIE, Limitée, Bloc Balmoral, Montréal : C'est dire qu'il n'y a rien de supérieur en ce genre au Canada.

H. Lamontagne & Cie Limitée
RUE NOTRE DAME

FABRICANTS DE

Valises, Porte-Manteaux, Malles,
Sacs de voyage, Harnais, Colliers,
Selles, Couvertes à chevaux, etc.

BLOC BALMORAL, 1902, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX

— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MEDECIN —

En vente chez tous les Epiciers et Pharmaciens.

SEULS AGENTS AU CANADA

COLONIAL IMPORTING & LIQUOR CO., - MONTREAL.

Les Maîtres
de l'Art

font usage du

**Vin
St-Michel**



Pol Plançon.

Si les grands artistes, les orateurs, les littérateurs et toutes les personnes soumises à un travail demandant une grande dépense d'énergie prennent du vin St Michel, c'est qu'elles reconnaissent dans ce vin tonique les qualités nécessaires au renouvellement de l'énergie dépensée.

D'ailleurs la plus grande preuve de la qualité du vin St Michel est son énorme popularité. Au Canada seulement il se vend plus de vin St Michel que de tous les autres vins toniques combinés, et malgré toutes les tentatives faites pour lui substituer des imitations on n'a pas encore pu lancer sur le marché un vin qui puisse l'égalier.

Le vin St-Michel est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

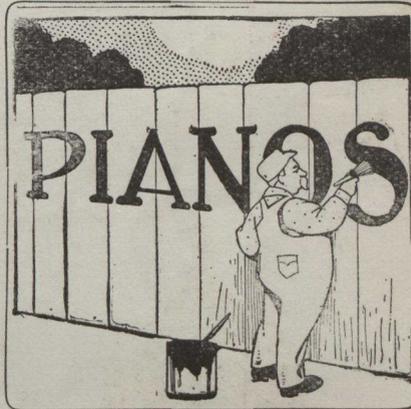
Boivin, Wilson & Cie, :: Montréal.

DEPOSITAIRES.

Ayez l'œil attaché

... SUR LE ...

**PIANO
RIVET**



C'est un instrument qui a fait sa marque, c'est le piano des artistes, des amateurs et de tous ceux qui savent apprécier un bon instrument.

31,400 DE NOS PIANOS

et plus sont aujourd'hui en usage aux Etats-Unis et au Canada; dans les couvents et chez les professeurs de musique, ceci est certifié.

Comment se procurer le PIANO RIVET

Rien de plus facile; à tout acheteur sérieux, nous enverrons notre PIANO directement de New-York aux clients des Etats-Unis, et de Montréal aux clients du Canada. Nous le vendons sur ses propres mérites.

Il suffit de nous écrire

et nous vous enverrons, avec le prix, la description détaillée du Piano Rivet, ainsi que les certificats qui nous ont été donnés par les religieuses qui font usage du Piano Rivet, et par les artistes les plus connus, qui proclament ses mérites. Nous expédierons le PIANO à nos frais, et il nous sera retourné, toujours à nos frais, s'il n'est pas tel que représenté.

Rivet, Delfosse & Cie

5, Cote St-Lambert, Montréal.

Telephone Main 4097.

P.S.—Le Piano Rivet est incomparable pour tenir son accord.

Vin Phosphate au Quinquina

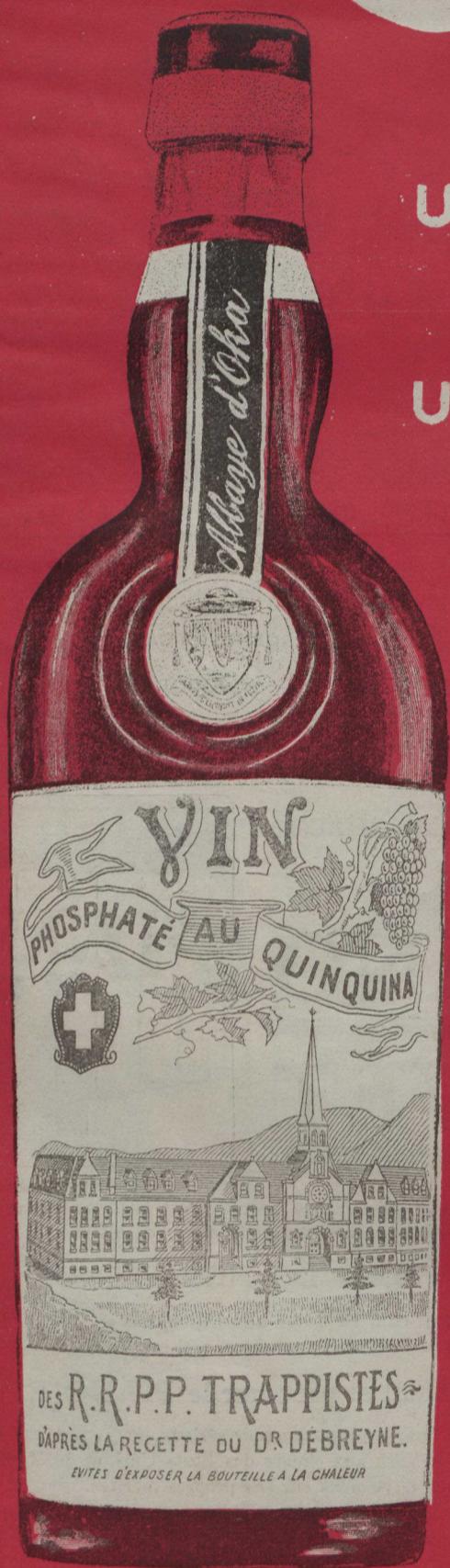
Des R. R. P. P. Trappistes.

UN

APERITIF DELICIEUX

UN

TONIQUE SOUVERAIN



Deux cas entre mille.

Hull, 12 Septembre 1905.

MM. MOTARD, FILS & SENECAL,
Montréal, Can.

Messieurs,

J'ai beaucoup de plaisir à vous laisser savoir que le Vin Phosphaté au Quinquina de R.R. P.P. Trappistes que j'ai eu de vous, m'a complètement guéri de la mauvaise digestion dont je souffrais depuis longtemps.

Bien à vous,

C. HURTUBISE, Hull, Qué.

St-Joseph du Lac, 2 Sept. 1905.

R.R. PP. TRAPPISTES,
La Trappe, Qué.

Très Révérends Pères,

Je, soussigné, certifie que j'ai fait expérience du Vin Phosphaté au Quinquina des R.R. P.P. Trappistes de la Trappe de Notre-Dame du Lac et que le résultat était des plus désirés, je le recommande à tous ceux qui souffrent de débilité ou faiblesse nerveuse.

DR. J. M. POMINVILLE,
St. Joseph du Lac, Qué.

AGENTS GENERAUX

Motard, Fils & Sénécal, = Montréal

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES ET EPICERIES